

COLLECTION
VILLES DU MONDE ARABE

Sfax



SOO EDITIONS TUNIS

VILLES DU MONDE ARABE

Sfax

Textes Mohamed Masmoudi
Photos Jeanne Chevalier

VILLES DU MONDE ARABE

L'intérêt pour la ville arabo-musulmane est récent, qu'il s'agisse des orientalistes ou des chercheurs et universitaires arabes eux-mêmes. Si nous assistons depuis plus d'un siècle et demi au développement des études sur la culture du désert et la bédouinité, il nous faut bien constater que les premiers ouvrages d'importation sur la cité musulmane datent seulement des années cinquante.

Le désir de découvrir une culture profondément différente de la leur a poussé certainement les orientalistes à faire - consciemment ou non - ce choix ; et nous ne voulons pas y voir une quelconque intention pour dévaloriser notre civilisation. Il n'en reste pas moins que cette préférence a imprimé aux recherches une orientation qu'il était temps de corriger.

Dès les premiers siècles de l'Islam, la cité a été le foyer principal des activités politiques, économiques, scientifiques et culturelles. C'est principalement dans le cadre urbain que la civilisation arabo-musulmane a pris forme et s'est épanouie. Ce sont les villes qui ont conservé le patrimoine monumental et artistique de cette civilisation. Là se trouvent aujourd'hui musées et chefs-d'oeuvre de l'architecture, cabinets d'archives et bibliothèques. C'est au sein des villes que les artisans perpétuent des siècles de technicité et d'ingéniosité. C'est là aussi que s'offrent à notre examen des modèles d'urbanisation dont nous découvrons chaque jour l'intérêt croissant et auxquels nous devons nous référer en construisant la cité de demain si nous voulons éviter aux générations futures ces concentrations aliénantes qu'on semble aménager pour la machine et la voiture plus que pour la personne humaine. L'intérêt pour les villes du monde arabe est dicté également par la mutation profonde qui se produit avec rapidité dans la structure de populations aujourd'hui composées pour plus de 45 % de citadins.

Aussi la ville arabe se trouve-t-elle confrontée à des problèmes multiples : elle doit assumer un patrimoine monumental dont la conservation exige des fonds et un encadrement en disproportion avec les moyens dont elle dispose ; elle assiste impuissante à l'explosion démographique et à l'exode rural ; elle a un besoin urgent en équipements essentiels pour rattraper des décennies de sous-équipement. Pour relever le défi et faire face à de telles difficultés nos villes ne peuvent que mobiliser tous leurs efforts. Mais leurs chances de succès seront plus grandes si elles parviennent à une connaissance approfondie de leur complexe réalité tant il est vrai comme l'a dit J. Berque qu'il n'y a pas de pays sous-développés niais des pays sous-analysés.

Nous sommes heureux à Sud-Editions d'apporter notre modeste contribution à cette tâche immense en publiant cette collection sur les villes du monde arabe, qui s'adresse au grand public même si elle se réfère aux travaux les plus récents quand ils existent et contient parfois - c'est le cas de ce premier livre - les résultats de recherches encore inédites.

Notre objectif est de faire connaître les richesses artistiques et historiques que contiennent ces villes, la vie de leurs habitants, leurs coutumes, leurs traditions et leurs efforts pour faire progresser des cités éprouvées par la rapidité des changements.

Nous n'avons pas inauguré cette collection par un ouvrage sur l'une des grandes capitales historiques comme le Caire, Tunis ou Fès... afin de prouver au lecteur qu'il existe dans des villes arabes de moyenne importance des richesses artistiques et un patrimoine humain dignes d'être connus.

L'éditeur

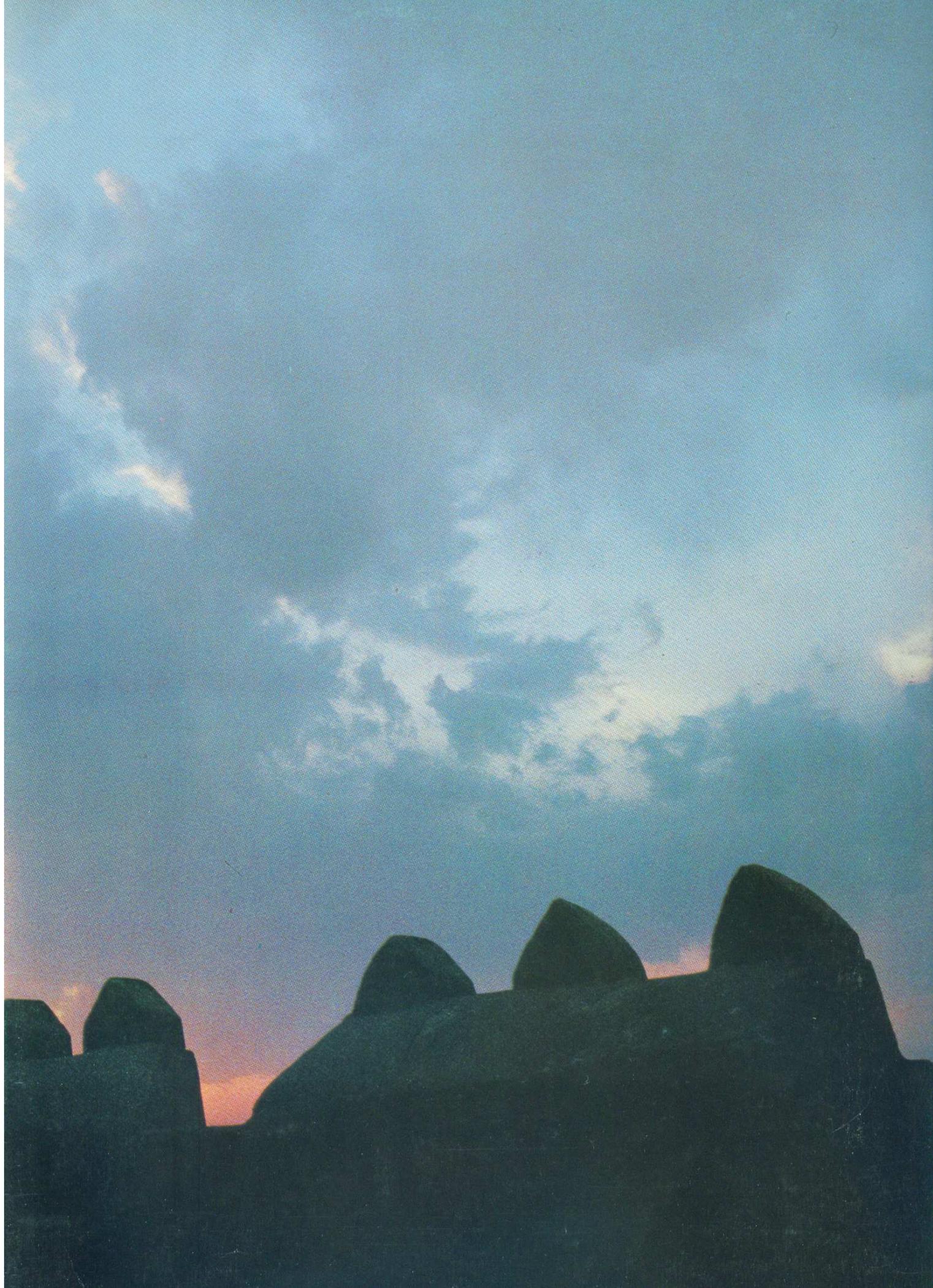
Ce livre n'aurait pu voir le jour sans la collaboration et l'assistance du Conseil Municipal de la Ville. Qu'il nous soit permis de présenter à son Président et aux Membres de sa Commission Culturelle nos vifs remerciements.

Aux Sources de l'Histoire

*«... Pour qu'une cité se trouve à l'abri des surprises, il faut que
toutes ses maisons
soient à l'intérieur d'une enceinte.
De plus, elle doit être située en un lieu
inaccessible, sur une hauteur abrupte,
sur une île ou sur un fleuve que seul un pont
peut franchir. Ainsi, il sera difficile
de la prendre et on en fera
une vraie forteresse...»*

Ibn Khaldoun





SITUATION ET SITE

Sfax est aujourd'hui la deuxième ville de Tunisie, avec un peu moins de trois cent mille habitants. Elle est située sur la côte orientale à 275 km au sud de Tunis. Une distance à peu près équivalente la sépare de la frontière libyenne. Il est courant de l'appeler «Capitale du Sud». Mais la Tunisie indépendante soucieuse d'un meilleur équilibre régional a développé de nouvelles centralités économiques et administratives.

On ne compte pas généralement Sfax parmi les villes historiques à l'instar de Kairouan, Mahdia et Tunis. Elle est pourtant aujourd'hui l'une des plus belles villes de la Tunisie arabo-musulmane, ayant conservé de son long passé un riche patrimoine monumental et urbanistique ainsi qu'une importante tradition artisanale.

Elle est située au milieu d'une vaste plaine littorale où l'on ne relève pas de vallonnements importants. La médina et sa kasbah construites pourtant sur une élévation ne sont qu'à 6 ou 7 m au dessus du niveau de la mer.

Les fondateurs de Sfax ne semblent pas avoir recherché les avantages d'un site défensif ! Par contre, ils ont dû être attirés par les avantages d'une situation au croisement des axes du commerce de l'époque. Axe nord-est reliant les plaines et les riches cités du nord au monde du Sahara et de ses caravanes qui ramenaient des profondeurs de l'Afrique or, esclaves et ivoire. Axe est-ouest reliant les routes du sud marocain et du sud algérien au Moyen-Orient à travers l'espace libyen. Le commerce caravanier restera vivace à Sfax même après la conquête française. «*J'ai vu, note en 1895 un voyageur français, des caravanes de Sfaxiens au-delà de Nafta, allant porter au Çouf, vers El Oued et Touggourt, des portes, des châssis de fenêtres, des planches et d'autres matériaux de construction, toujours le fusil à J'épaule et Je sabre au côté;*

Il faut aussi rechercher les raisons de ce choix du site dans les particularités du rivage sur cette côte méditerranéenne si importante pour le commerce. Il est en effet difficile d'imaginer rivages plus cléments. Les hauts fonds du plateau continental ont ici une faible pente. Une marée de 1,80 m dégage quotidiennement le fond marin sur des centaines de mètres. Le calme des eaux est perpétuel. Les vagues du grand large déjà brisées contre l'archipel de Kerkennah arrivent totalement épuisées.

*Créneaux des
remparts ouest
se détachant
sur les couleurs
subtiles
du ciel
au coucher du
soleil.*

Dans cette ville si maritime et si redevable à la mer de sa prospérité, la mémoire collective n'a pas conservé le souvenir de naufragés et on chercherait en vain dans son folklore des histoires de marins en détresse. Cependant l'accès de ces côtes est loin d'être aisé. Qu'il suffise de citer cette phrase d'un rapport établi au XVI^e siècle par les Chevaliers de Malte qui avaient sur Sfax des visées très précises : *des hauts fonds empêchent les galères de s'approcher à moins d'un grand mille de la côte*». De plus, cette mer clémente se trouve être l'une des plus poissonneuses de toute la Méditerranée. Commerce maritime et pêche reviendront du reste constamment lorsqu'on étudiera l'histoire économique, l'histoire tout court de la ville.

L'AVANT SFAX ISLAMIQUE

Les historiens ont bien sûr cherché, comme ils ont l'habitude de le faire pour les cités du maghreb, des origines antiques à notre ville. Ils étaient d'autant plus enclins à le faire que Sfax, assez exceptionnellement, faisait penser par son plan général à l'urbanisme romain. «*Construite sur un terrain plat, écrit Georges Marçais, Sfax présente un plan d'une rare régularité et les rues sont perpendiculaires entre elles. Au centre s'élève la Grande Mosquée* ».

Pendant longtemps on considéra Sfax comme l'héritière de la ville romaine de Taparura - Celle-ci est mentionnée sur la célèbre carte-itinéraire, dite Table de Peutinger, qui remonte au Bas-Empire Romain. Elle est située au nord de Thaenae, actuelle Thina, ce qui correspond à la position actuelle de Sfax. Mais les spécialistes n'affirment plus avec autant de certitude cette filiation, car aucune monnaie, aucun tesson de l'époque romaine ou byzantine n'ont été trouvés à l'intérieur des murs de Sfax. Il est vrai aussi qu'aucune découverte archéologique et en particulier aucune inscription ne sont venues non plus préciser l'emplacement exact de Taparura. Le dossier reste ouvert, il continuera à passionner historiens et archéologues.

Essayons de nous faire une idée plus précise de l'avant-Sfax musulman. Thina était la principale agglomération de la région. Ses vestiges, aujourd'hui situés à 11 km au sud de Sfax en témoignent. Une puissante muraille ponctuée de tours demi-circulaires et équidistantes ceinturait la ville. Ces remparts ont du être construits pendant ou après la crise du IV^e s. ap. J.C. Les fouilles ont dégagé aussi les deux portes d'accès à la ville l'une au nord, l'autre au sud.

Au cours des siècles les bâtisseurs de Sfax ont puisé colonnes, chapiteaux et pierres dans la ville abandonnée, de sorte qu'aujourd'hui Thina n'a pas conservé comme Dougga ou Thuburbo-Majus des ensembles monumentaux imposants. Les fouilles des dernières décennies ont toutefois dégagé des thermes et un ensemble d'habitations fort intéressants. Le site a livré aussi de très belles mosaïques et on a découvert dans le cimetière, situé hors des remparts, une magnifique collection de récipients en verre notamment des urnes cinéraires.

Les fouilles entreprises à Thina et dans les environs immédiats de Sfax ont mis à jour de précieuses collections de mosaïques romaines.

Ci-contre, cette belle composition représente Arion poète et musicien grec du Vile siècle qui, selon la légende, se précipita dans les flots pour échapper à des pirates, qui voulaient le tuer et fût sauvé par un dauphin.

Mais hors de Thina qu'y avait-il ? On a fait au cours des années soixante une série de découvertes archéologiques fort intéressantes dans les environs de Sfax. Il s'agit d'un certain nombre d'habitations -plus d'une dizaine - ayant en général les dimensions d'une villa de maître. L'une d'entre elles, découverte dans le jardin Ouerda ne comptait pas moins de onze pièces. Elle a livré l'une des plus belles mosaïques du musée archéologique de Sfax représentant le poète Ennius



Parmi les ruines de la ville romaine de Thina à 11 km au sud de Sfax, ces thermes du IIe siècle après J.C. découverts et restaurés il y a plus de vingt ans. On aperçoit le bassin principal et les salles qui l'entourent, ainsi que les belles mosaïques conservées sur le site.



entouré des muses. Ces résidences assez somptueuses, témoignent de la prospérité de la région à l'époque et de l'existence d'une zone d'habitations dispersées de haut standing dans lesquelles certains ont voulu voir l'ancêtre des célèbres «jnens» sfaxiens dont nous parlerons.

L'une des salles du musée archéologique et historique de Sfax. On voit à gauche, une grande mosaïque qui représente les neuf muses, et à droite, une autre mosaïque formée de deux salles funéraires ainsi qu'une collection de lampes romaines. Au centre, un dé en plâtre portant des fresques.

A la veille de la conquête arabe, Thina et sa région n'avaient plus certes, comme les autres régions de l'Africa, la splendeur qu'elles avaient sous l'Empire. On sait cependant que l'Africa était apparue aux nouveaux conquérants comme un pays prospère. On sait aussi que la conquête arabe ne fut pas ce cataclysme que certains se plaisent à décrire. Les populations locales conservèrent longtemps leur langue et leur religion chrétienne. Arabo-musulmans et africains convertis à la foi nouvelle d'une part, autochtones latino-chrétiens d'autre part, cohabitèrent longtemps à Thina. Mais au fur et à mesure que naissait et se développait Sfax, ville islamique, Thina s'étiolait.



NAISSANCE DE LA CITE

Sur les origines de Sfax, nous sommes peu renseignés. Deux faits semblent établis puisque acceptés par la plupart des historiens. Dans un texte hagiographique consacré au saint Patron de la petite ville de Jebeniana a glissé une information concernant les débuts de Sfax. Elle nous apprend que la mosquée et les remparts avaient été construits sous le règne d'Ahmed Ibn El Aghlab (856-863) par Ali Ibn Salem que l'Imam Souhnoun avait nommé Cadi de notre ville. Dans un autre texte plus récent (il s'agit de Magdiche, principal chroniqueur de la ville qui a vécu au XVIIIe s.) nous apprenons qu'à l'origine Sfax était un Ribat autour duquel s'étaient implantés des maisons et des commerces.

Les gouverneurs arabes du VIIIe siècle avaient construit plusieurs de ces forteresses le long des côtes orientales afin de protéger le pays contre les Byzantins qui n'avaient pas perdu tout espoir de reconquête. Du haut des tours de ces ribats séparés les uns des autres d'une trentaine de kilomètres, on pouvait communiquer «par les feux». Par beau temps, une information pouvait faire plusieurs centaines de kilomètres en une nuit. Le ribat de Sfax se trouvait entre celui de Maharès au sud, et celui de la Louza au nord - Magdiche le situait sur l'emplacement actuel de la kasbah. Les travaux de restauration entrepris dans celle-ci au cours des dernières années viennent de lui donner raison. On a en effet dégagé dans les rez-de chaussée des éléments architecturaux qui permettent de reconstituer une salle de prière tout à fait caractéristique des premiers ribats musulmans.

Autour de cette forteresse, l'agglomération était certainement devenue assez importante au milieu du IXe siècle. On construisit alors la Grande Mosquée qui avait déjà les dimensions qu'elle a aujourd'hui et des remparts en pisé dont ceux d'aujourd'hui semblent bien reproduire le tracé exact. Il faut rendre hommage aux «aménageurs» du IXe siècle qui ont su voir grand puisque la cité ne commença à déborder sur ses remparts qu'à partir du XVIIe siècle.

PREMIER AGE D'OR ET PREMIERES DIFFICULTES

Dès le Xe siècle, Sfax frappe par sa prospérité. Nous avons sur ce premier âge d'or de la ville deux témoignages que nous devons à

deux éminents géographes : Ibn Hawqal, dont le célèbre «Kitab Sourat Al Ardh» (livre de la représentation de la Terre) fut achevé en 977, et Al Bekrî qui vécut au XIe siècle. Il n'est pas superflu de citer in extenso ces deux textes :

«Sfax dit Ibn Hawqal, est entourée d'une belle forêt d'oliviers. L'huile que l'on y fabrique est exportée en Egypte, au Maghreb, en Sicile et en Europe (Roum) ; quelquefois on peut en acheter quarante «arobes», mesure de Cordoue, pour un mithqal. Le port de Sfax est très fréquenté ; lors de la marée basse, les navires restent sur la vase ; puis, au reflux, ils se remettent à flot. Les négociants y arrivent de tous les côtés avec de fortes sommes d'argent qu'ils emploient à l'achat d'huiles et d'autres marchandises. Dans l'art de fouler les draps et de leur donner le cati, les habitants de Sfax suivent les méthodes employées à Alexandrie, mais ils surpassent les fabricants de cette ville par l'excellence et l'abondance de leurs produits. Dans la mer, vis-à-vis de Sfax, est une île nommée Kerkinna, qui occupe le centre d'El-Qasîr. Elle est située à dix milles de Sfax, dans cette mer morte et peu profonde dont la surface n'est jamais agitée. En face de cet endroit et à l'entrée du Qasir une haute maison s'élève dans la mer, à la distance d'environ quarante (sic) milles du continent. Les navigateurs venant d'Alexandrie, de la Syrie et de Barca, tâchent de reconnaître le

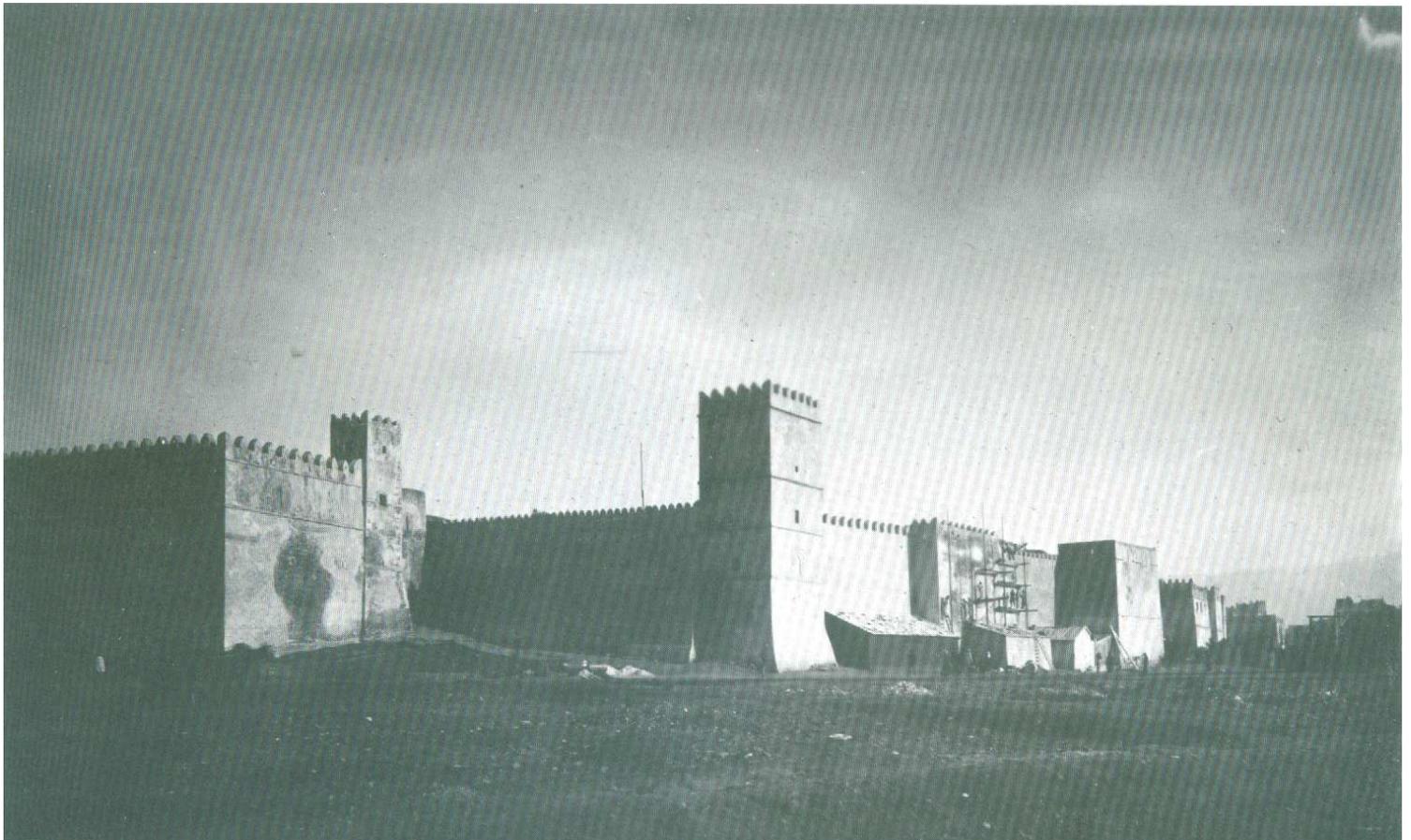
*Remparts ouest.
Les tours carrées succèdent aux tours octogonales plus récentes, conçues pour recevoir les pièces d'artillerie. On a du mal à imaginer l'aspect de la ville lorsque les remparts étaient encore, il y a un siècle, entièrement blanchis à la chaux.*

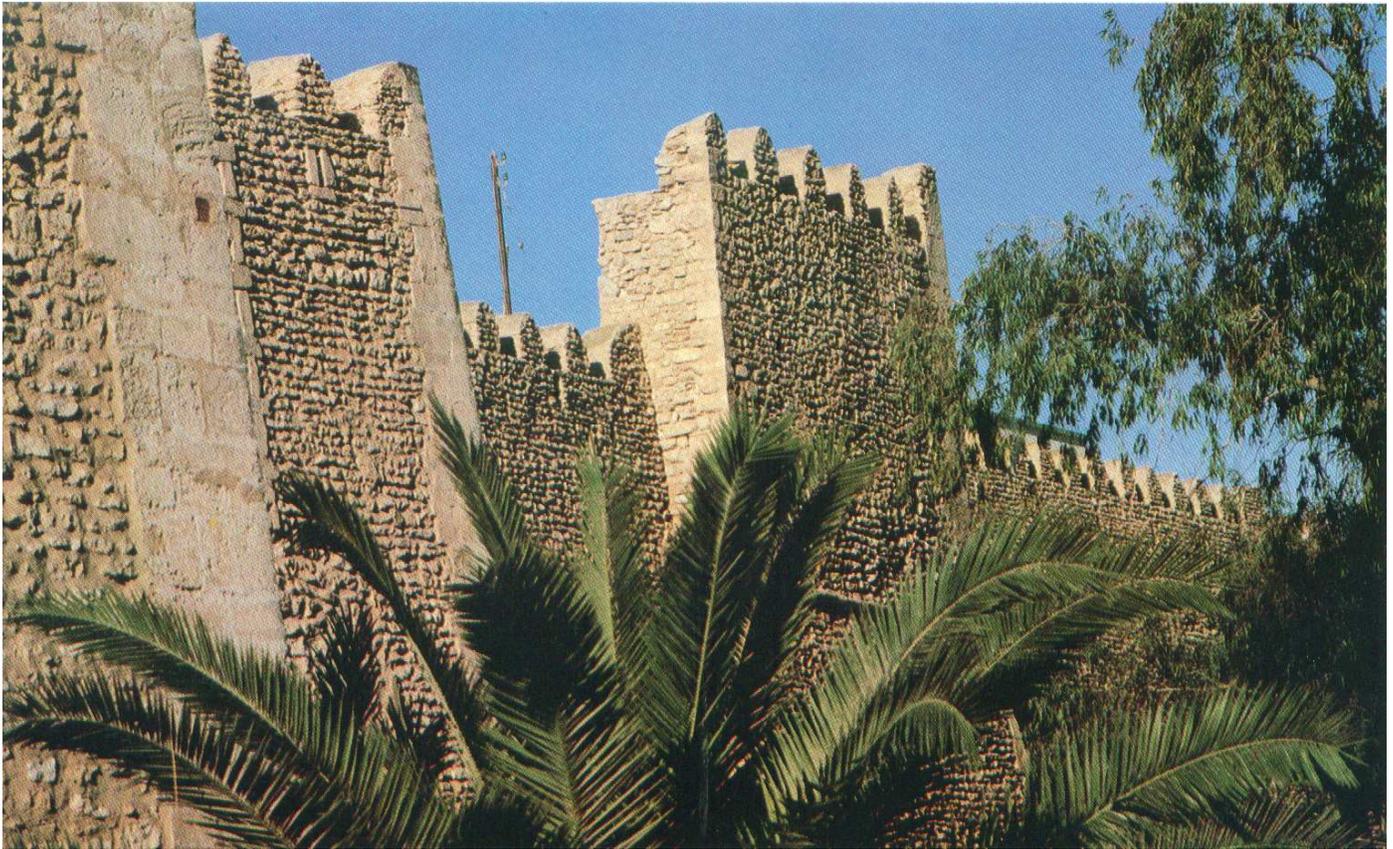


centre de cet édifice ; alors ils en font le tour et entrent dans des parages qui leur sont parfaitement connus. Kerkinna renferme quelques débris de constructions anciennes et plusieurs citernes. Comme cette île est très fertile, les habitants de Sfax y envoient leurs bestiaux pour paître».

Et voici le texte d'El Bekri : «Sfax est une ville dont les principaux produits sont des olives et de l'huile, et il y en a dont l'équivalent ne se trouve pas ailleurs. Les prix y étaient anciennement à un taux qui a bien changé avec les troubles de notre temps. Pour un dinar on pouvait s'en procurer de soixante à cent qafiz selon les années et la récolte. De nos jours l'huile qu'on trouve en Egypte en provient, parce qu'en Syrie il y en a trop peu. La contrée de Sfax est située au bord de la mer, et il y a un port bien abrité. La ville est entourée d'un mur de pierres, dans lequel il y a des portes de fer très solides, et, en outre, il y a des couvents militaires construits en vue de la défense sainte ; ses marchés sont très fréquentés. Il y a peu de vignes, et les fruits, qui viennent de Gabès, suffisent aux besoins des habitants. Ils boivent de l'eau de

Vue de l'angle sud-ouest des remparts, prise à la fin du siècle dernier. (Archives du Musée National du Bardo). Objet de travaux réguliers, les remparts sont en très bon état de conservation.





Remparts Est restaurés récemment par l'Institut National d'Archéologie. La restauration rend évidentes les techniques de construction en petit appareil, la pierre de taille étant réservée aux angles et à quelques chaînages verticaux.

citernes, lesquelles conservent un bon goût à l'eau et la préservent intacte. On y pêche du poisson d'une manière abondante et considérable, à l'aide de claies, qu'on dispose dans l'eau, si bien que la capture est des plus faciles. Les constructions sont en pierre et en plâtre. La ville est à deux journées de marche de Mahdiya. Elle est gouvernée par un préfet qui relève directement du gouvernement central) ».

Ces textes se passent de commentaires. Il est cependant remarquable d'y relever déjà les éléments qui au cours des siècles constitueront la base de l'économie et de l'histoire de la ville : importance de l'huile et de l'olivier, importance de l'artisanat textile, importance de la mer et particulièrement de la pêche qui employait des procédés toujours en vigueur, enfin puissance des murailles qui protègent la cité.

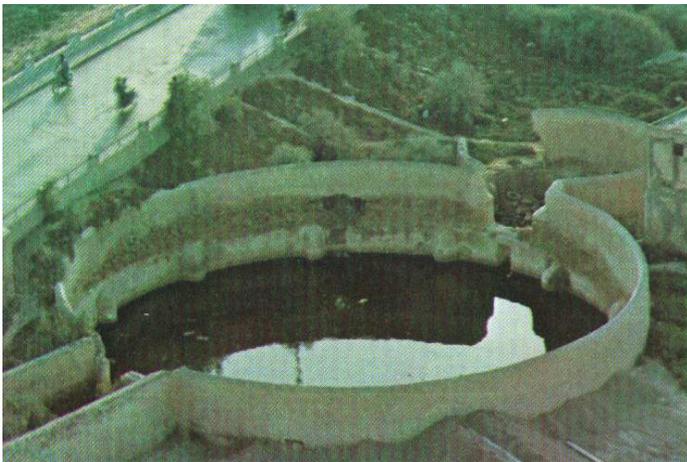
Au milieu du XI^e siècle lorsqu'ils commencèrent à déferler sur l'Ifri-quiya les Banou Hilal et les Banou Sélîm, Sfax subit comme les autres villes les méfaits de cette invasion. L'affaiblissement du pouvoir central détenu alors par les Zirides de Kairouan favorisa le repliement des régions sur elles-mêmes et l'éclosion de petites principautés autonomes. Ibn Melîl membre d'une famille proche

des Zirides prit le pouvoir à Sfax. Il y régna longtemps, de 1067 à 1099, et avait assez d'ambition pour envisager la reconstitution du royaume d'Ifriquiya à son profit. Il ne réussit en fait qu'à se faire expulser de la ville et alla trouver refuge auprès d Ibn Rayhani un autre prince qui tenait une cour brillante à Gabès.

Ibn Melil a contribué à l'embellissement de la ville, on lui doit en tout cas d'importants aménagements dans la grande mosquée et certainement la très belle façade orientale et le minaret. Sfax exerça aussi un certain rayonnement culturel. C'est en effet à cette époque qu'enseignait le célèbre juriste sfaxien Aboul Hassen Al-Lakhmi mort en 1086.

On sait que l'invasion Malienne et l'affaiblissement qu'elle entraîna avaient rendu possible la conquête des côtes africaines par

A gauche, le double bassin de l'époque aghlabite qui rappelle celui de Kairouan (IXe s.). A droite, bâtiments du 1er étage de la Kasbah. A cet emplacement a été construit au Ville siècle, le Ribat qui fut à l'origine de la ville.

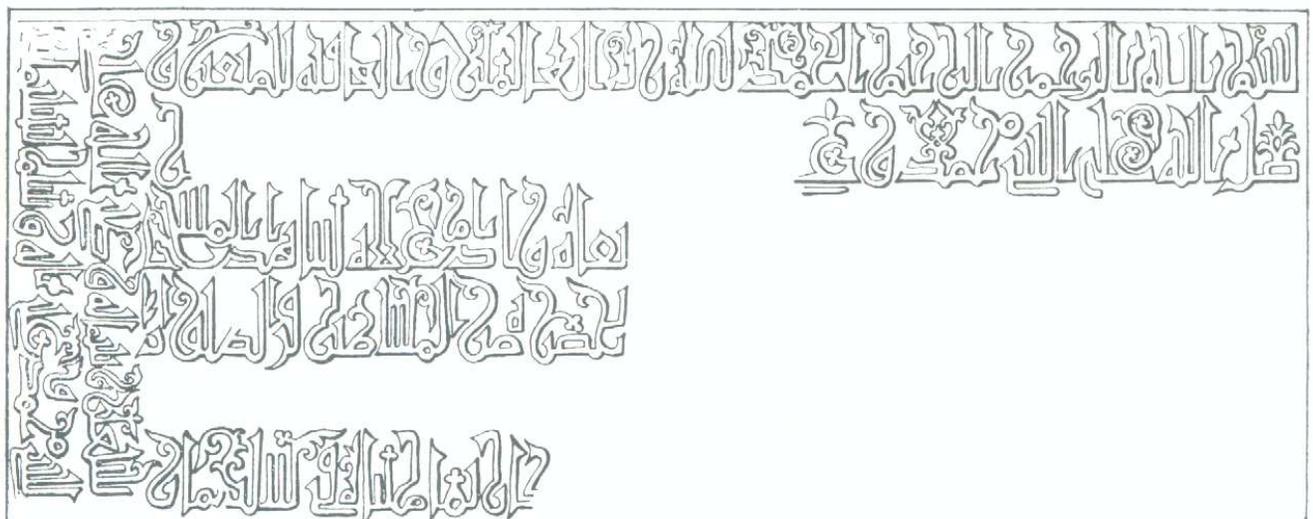
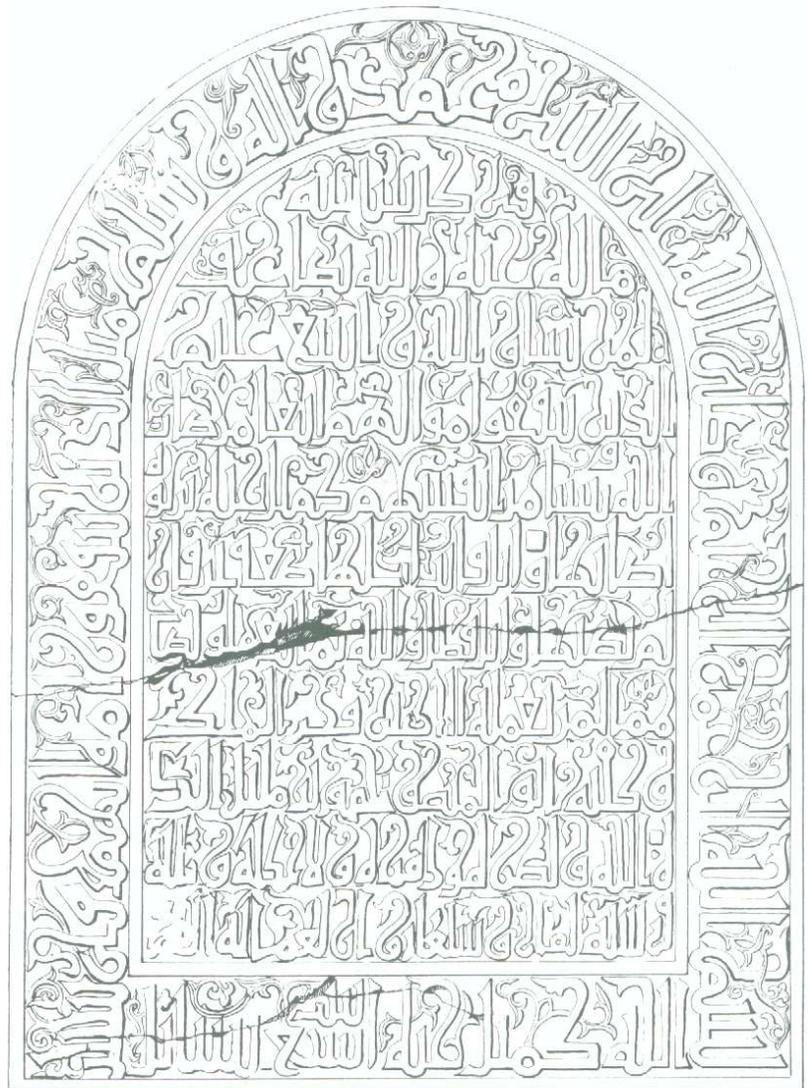


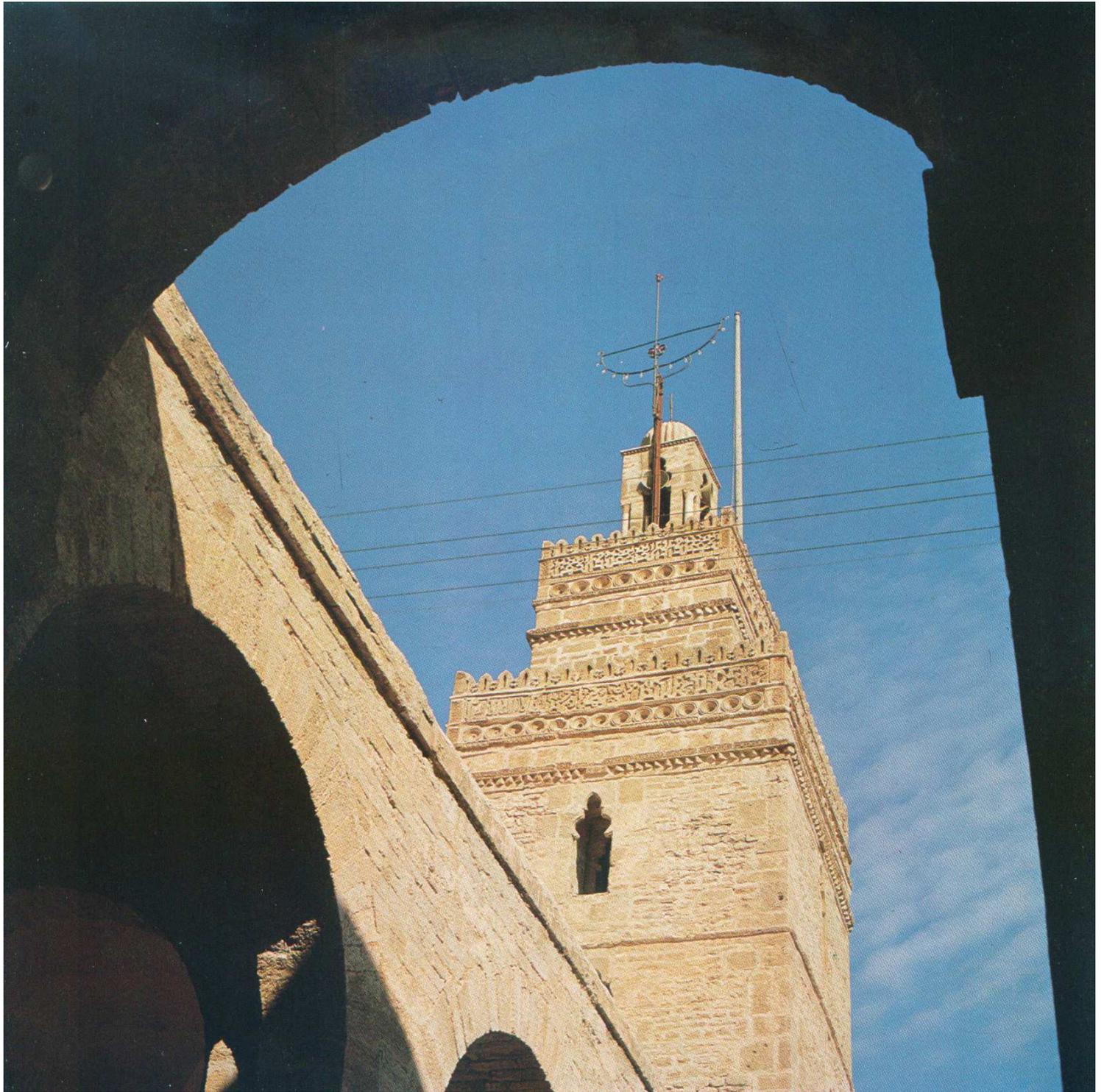
les Normands de Sicile. Dès 1135 ils étaient installés dans les Iles Kerkennah.

En 1148 ils conquièrent Sfax, y installèrent une garnison et emmenèrent en otage le savant juriste Aboul Hassen Al Feriani son chef spirituel. Avant de se laisser emmener, celui-ci recommanda instamment à ses concitoyens de se soulever contre les occupants dès que les circonstances le leur permettraient. Il savait qu'il serait alors exécuté et il l'acceptait.

La ville a conservé de cet épisode une belle légende qui nous montre les Sfaxiens se relayant dans une citerne proche de la grande mosquée pour fabriquer en secret des armes. Ils utilisèrent

Ces deux inscriptions se trouvent sur la façade orientale de la Grande Mosquée. Sur celle d'en bas, plusieurs lignes ont été martelées de sorte que nous ignorons la nature des travaux que commémore habituellement ce genre d'inscription ainsi que le nom du prince qui les avait ordonnés. Par contre, la date de 387 de l'hégire est tout à fait lisible. On sait que le prince de l'Ifriqiya, à cette date, était Al Mansour Ibn Bou-loukin Ibn Ziri. L'inscription ci-contre, restée intacte est dédiée à Hammou Ibn Melil qui s'était soulevé contre les Banou Ziri affaiblis par l'invasion hilalienne et avait réussi à rester maître de Sfax pendant 36 ans (1063-1099). *ibn Melil aspirait à la domination de l'Ifriqiya et les spécialistes inclinent à penser que c'est lui qui aurait ordonné que soit effacé le nom du Ziride. L'a-t-il fait pour s'attribuer aux yeux de la postérité les mérites des embellissements de la vénérable mosquée ? Ou bien voulait-il faire oublier à ses sujets le souvenir d'un prince resté fidèle à la loi chiite rejetée et combattue par l'Ifriqiya ?*





Ce minaret de la Grande Mosquée est l'un des plus beaux de Tunisie. Par sa forme et le rapport de ses volumes, il est proche du célèbre minaret de Kairouan. Il s'en distingue pourtant par le raffinement de son décor.

un habile stratagème pour les distribuer aux combattants. Des pseudo-mendiants circulèrent dans la ville et chaque famille leur remit un nombre de fèves équivalent à celui des hommes prêts pour le combat. La nuit de la St-Sylvestre, les hommes armés se mêlèrent aux chrétiens qui célébraient le Nouvel an et les attirèrent dans une curieuse fête à laquelle participaient des vaches qu'on avait décorées de bijoux et dont on avait garni les cornes de bougies allumées. On organisa des sortes de «feux de joie», les soldats normands furent surpris en pleine fête et passés par les armes.

Il existe aujourd'hui un lieu dit «citernes des vaches» à quelques centaines de mètres au nord-ouest de la médina. Des citernes auraient été construites là avec l'argent des bijoux qui avaient servi de parure aux mammifères pendant la fameuse nuit.

Pour marquer le passage d'une année à l'autre (nuit de Hajouza) les Sfaxiens consommaient des fèves et les enfants allumaient des feux de joie. Mais ces coutumes encore vivantes il y a quelques décennies tombent dans l'oubli. Le passé n'inspire plus le présent !

SFAX A L'EPOQUE HAFSIDE

Le massacre de la garnison normande eut lieu en 1156. Deux ans plus tard les Iles Kerkennah se soulevèrent à leur tour et chassèrent les Normands. En 1159 la puissante armée de l'Almohade Abdelmonin Ibn Ali, réunificateur de l'Espagne et du Maghreb vint à temps pour consolider cette fragile reconquête et chasser définitivement les Normands d'Ifriquiya.

Amor Al Fériani, fils du martyr, fut confirmé par Abdelmonin à la tête de Sfax ; il lui adjoignit cependant un coadjuteur (Hafedh) Almohade. Pendant trois générations les Fériani gouvernèrent Sfax. Une partie de cette famille illustre émigra par la suite en Andalousie à Melaga.

La conséquence de la reconquête almohade avait été l'installation à Tunis de la dynastie hafside qui devait battre tous les records de longévité de l'histoire tunisienne puisqu'elle régnera pendant trois siècles et demi.

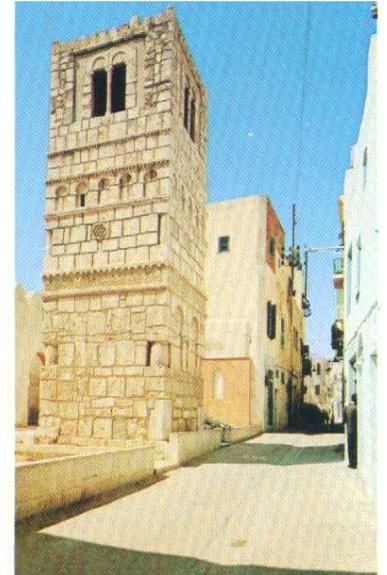
La situation périphérique de Sfax l'exposera aux coups que les Almoravides, ennemis irréductibles des Almohades porteront à l'Empire depuis le Sud tunisien. En 1198 elle est conquise par les Banou-Ghania. Ces «porteurs de voile» originaires de Majorque

avaient réussi à faire du Djérid une base d'opérations à partir de laquelle ils lançaient leurs attaques contre les Almohades et espéraient rétablir le pouvoir almoravide. Ils ne seront vaincus qu'en 1207.

Désormais, et si on excepte deux intermèdes, somme toute assez courts, Sfax restera dans le giron hafside jusqu'à la fin du XVIe siècle.

Le premier se situe entre 1282-1284. Durant ces trois années Ibn Abi Amara originaire de Bougie avait tenté d'usurper le pouvoir hafside et de constituer un royaume dans le sud tunisien après avoir conquis Sfax et Gabès. Il se faisait passer pour le Sultan Al Fadhl frère d'Al Moustancir, souverain hafside régnant. Ce dernier parvint non sans difficultés à le vaincre et à le mettre à mort en 1284. Pour reprendre Sfax, il lui fallut concéder aux tribus

Ce bel exemple de l'architecture du XV^e s. est le minaret-tour de la mosquée Sidi Amar Kamoun. Accolé aux remparts sud, donnant sur la mer, Une servait pas uniquement aux appels à la prière.



arabes qui lui avaient prêté main forte, le droit de percevoir les impôts dans quatre localités de la mouvance de notre ville. Celle-ci supportait mal les pressions et les harcèlements des «arabes», séquelles de l'invasion hilalienne. Elle devait aussi faire face tout au long de ces siècles aux incursions des navires européens. Poussées par l'esprit de croisade mais surtout par les intérêts économiques, plusieurs «nations» mais particulièrement les Catalans et les Aragonais étaient devenus agressivement présents dans les syrtis.

Sfax découvrit alors que Kerkennah pouvait être son talon d'Achille. De 1287 à 1335 les Catalans y étaient solidement implantés. Mais malgré son affaiblissement, la ville résista à leurs

C'est sous la coupole de ce bâtiment typique de l'architecture régionale que repose le Cheikh Ali Nouri, à quelques dizaines de mètres de la nouvelle faculté de médecine. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que le vénérable Cheikh et ses descendants pratiquaient cette science et qu'ils avaient mis au point un remède particulièrement efficace contre la rage.

assauts successifs. C'est depuis cette époque que les premiers remparts en pisé ont été progressivement remplacés par les puissantes murailles que nous connaissons aujourd'hui. Une inscription au-dessus de Bab El Bhar, ou porte de la mer, fait remonter à 1306 la date de construction de ce bel ouvrage.

Du reste, notre ville apprend à vivre dans la résistance continue aux gens qui viennent du large. On peut glaner dans les chroniques et les relations de voyageurs de l'époque une foule de faits qui l'attestent. En 1452 par exemple, des négociants génois sont arrêtés à Sfax par représailles.

Ce fut en 1356 que pour la deuxième et dernière fois, Sfax échappa au pouvoir hafside. Une autre famille avait repris à son compte le rêve d'Ibn Abi Amara et parvint à mieux le réaliser. Il s'agit des Ibn El Mekki qui, depuis Gabès, avaient conquis un vaste territoire allant de Misrata (au sud de Tripoli) jusqu'à Sfax incluant les îles de Djerba et de Kerkennah.

Ahmed Ibn El Mekki et son frère Abdelmalek tenaient une cour brillante à Gabès et «*se faisaient admirer comme juristes et lettrés*». Ils restèrent les maîtres de Sfax pendant neuf ans. En 1365 la ville est reprise, elle servira de base à la reconquête de tout le territoire des Ibn El Mekki. C'est le gouverneur de Sfax, le Hafside Abul Hafs, fils d'Abul Abbés, qui achèvera cette reconquête en 1394.

Dans la seconde moitié du XVI^e s. la dynastie hafside déjà affaiblie ne résistera pas aux grands bouleversements introduits en méditerranée par la rivalité des deux géants de l'époque : l'empire des Habsbourgs et celui des Ottomans. Ce fut pour l'Ifriquiya la fin d'une époque qui eut ses moments de grandeur et dont la Tunisie d'aujourd'hui porte la forte empreinte.

LA CONFIRMATION D'UNE VOCATION

Les différents souverains hafside entreprirent à Sfax des travaux défensifs et édilitaires. Des inscriptions sur les remparts attribuent au Sultan Abou Farès la construction de la porte nord, Bab Jabli. Quant à la porte sud, nous l'avons vu, elle remonte à 1306.

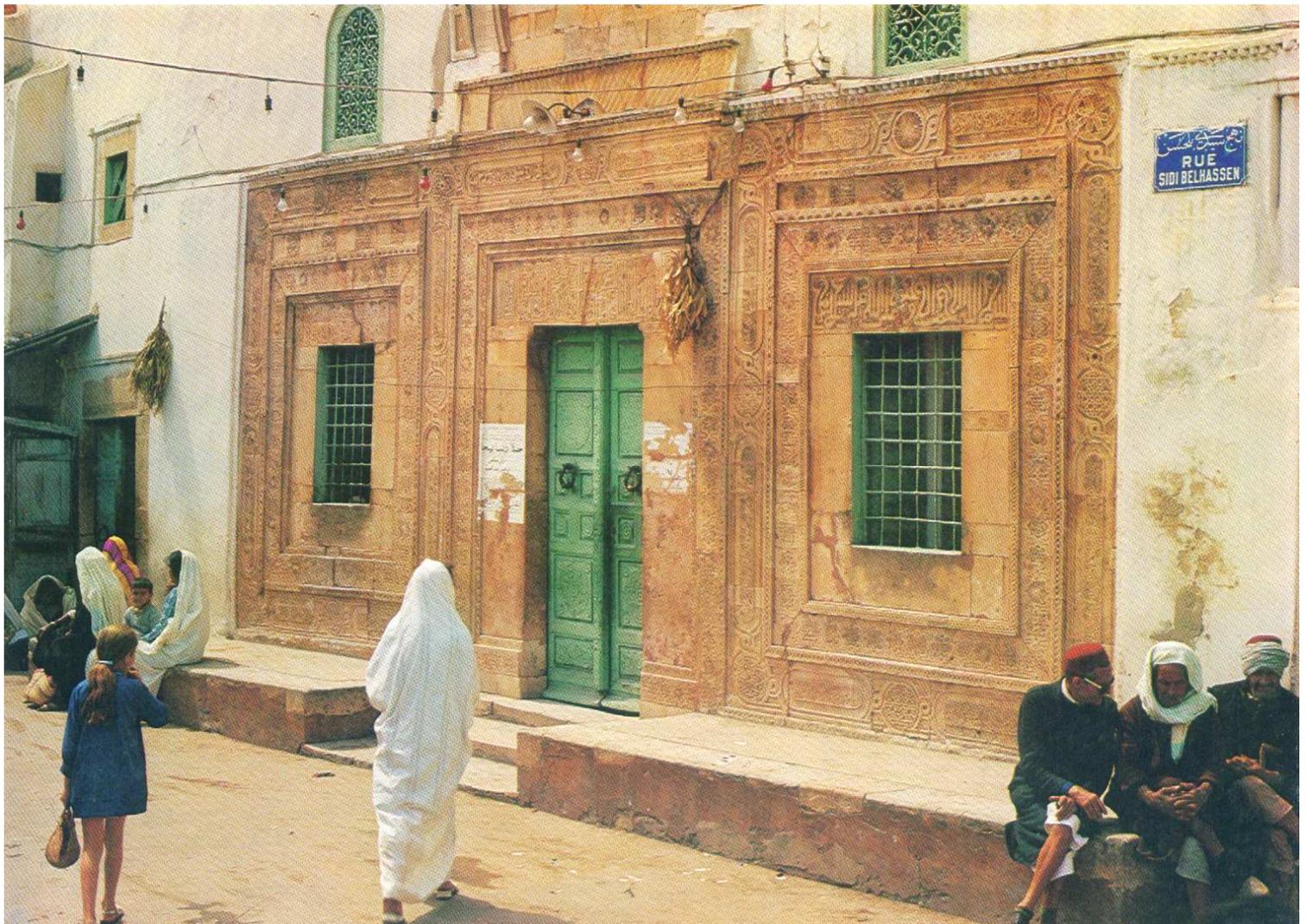
La réalisation la plus spectaculaire dans une ville qui a toujours souffert du manque d'eau reste sans doute l'imposant ensemble des citernes construit hors des remparts et qui porte le nom du Sultan

An-naçir. Leur nombre était égal à celui des jours de l'année ; il dépassa six cents au cours des siècles suivants grâce à la générosité des riches Sfaxiens. Ces réalisations quoique significatives, ne donnent pas la juste mesure de ce que fut la situation socio-économique de notre ville sous les Hafside et à la veille de la conquête turque.

Nos sources sur cette question deviennent, signe des temps, européennes pour la plupart. C'est d'abord Adorne, gentilhomme et négociant de Bruges qui visite Sfax en 1470 et écrit ceci : «... Ensuite la ville maritime de Sfax, petite mais belle, entourée de bons remparts». Un texte plus important que nous devons à Léon l'Africain est postérieur d'une cinquantaine d'années :

«Asfachus (sic) est une ville antique bâtie par les africains sur le bord de la mer méditerranée... C'est une grande ville qui

Mosquée et mausolée Sidi Belhassen Al Karray où ont lieu de brillantes cérémonies religieuses, notamment à l'occasion du Mouled. Les sculptures de la façade exécutées dans une pierre dure, qu'on fait venir de Gabès, sont particulièrement



possède également de hautes et fortes murailles. Elle fut jadis très peuplée mais on n'y compte plus aujourd'hui que 300 à 400 feux, et le nombre de boutiques y est infini parce qu'elle est pressurée par les arabes et par le roi de Tunis. Ses habitants sont en majorité tisserands, marins et pêcheurs. Ils prennent une grande quantité d'un poisson nommé «Sparès» nom qui n'est ni arabe, ni berbère et pas davantage latin. Us se nourrissent de pain d'orge et de bezin. Us sont mal vêtus. Quelques-uns d'entre eux vont avec leurs bateaux faire du commerce en Egypte et en Turquie».

Il faut rappeler que Léon l'Africain est en réalité le voyageur Mohamed Al Waz-Zan Az-Zayyati, né à Grenade en 1491. Il fut capturé par des corsaires à Djerba alors qu'il effectuait son périple et prenait ses notes, et offert au Pape Léon X qui le baptisa en 1520, Ce texte est extrait de sa «Description de l'Afrique», témoignage essentiel sur le Maghreb au début du XVIe s. Citons encore un troisième texte extrait de la deuxième partie de la «Description générale de l'Afrique» que l'Espagnol Marmol publia en 1599 à Malaga. Marmol suivait Charles Quint dans ses expéditions africaines et avait vécu sept ans dans les pays maghrébins. Voici ce texte : *«C'est une petite place de quelque six cents feux... Les habitants s'adonnent la plupart à la marine, ou à la pêche, qui est fort bonne sur cette côte. Il y a (entre eux) quelques différences, mais il n'(y) en a point de riches, quoiqu'ils soient fort orgueilleux. Leur nourriture ordinaire est de pain d'orge et d'un manger fait de cette farine dont usent ceux de la côte de Tunis. Plusieurs vont courre (courir) les côtes de la chrétienté en la compagnie des corsaires turcs. D'autres font (sont) marchands et trafiquent en Turquie et en Egypte. Ils ont été fort tourmentés de notre temps des (par) rois de Tunis et des (par) arabes de la contrée parce qu'ils se sont révoltés plusieurs fois et qu'ils donnent retraite aux corsaires...»*

Carte de la mer noire extraite d'un atlas, aujourd'hui propriété de la Bibliothèque Nationale à Paris, et qui fut exécuté par le géographe-cartographe sfaxien Aïï Charfi en 1551. Les autres cartes de l'Atlas témoignent d'une très bonne connaissance des côtes méditerranéennes. On sait que la famille Charfi a donné de nombreux cartographes dont la réputation avait dépassé largement les limites de la Tunisie.

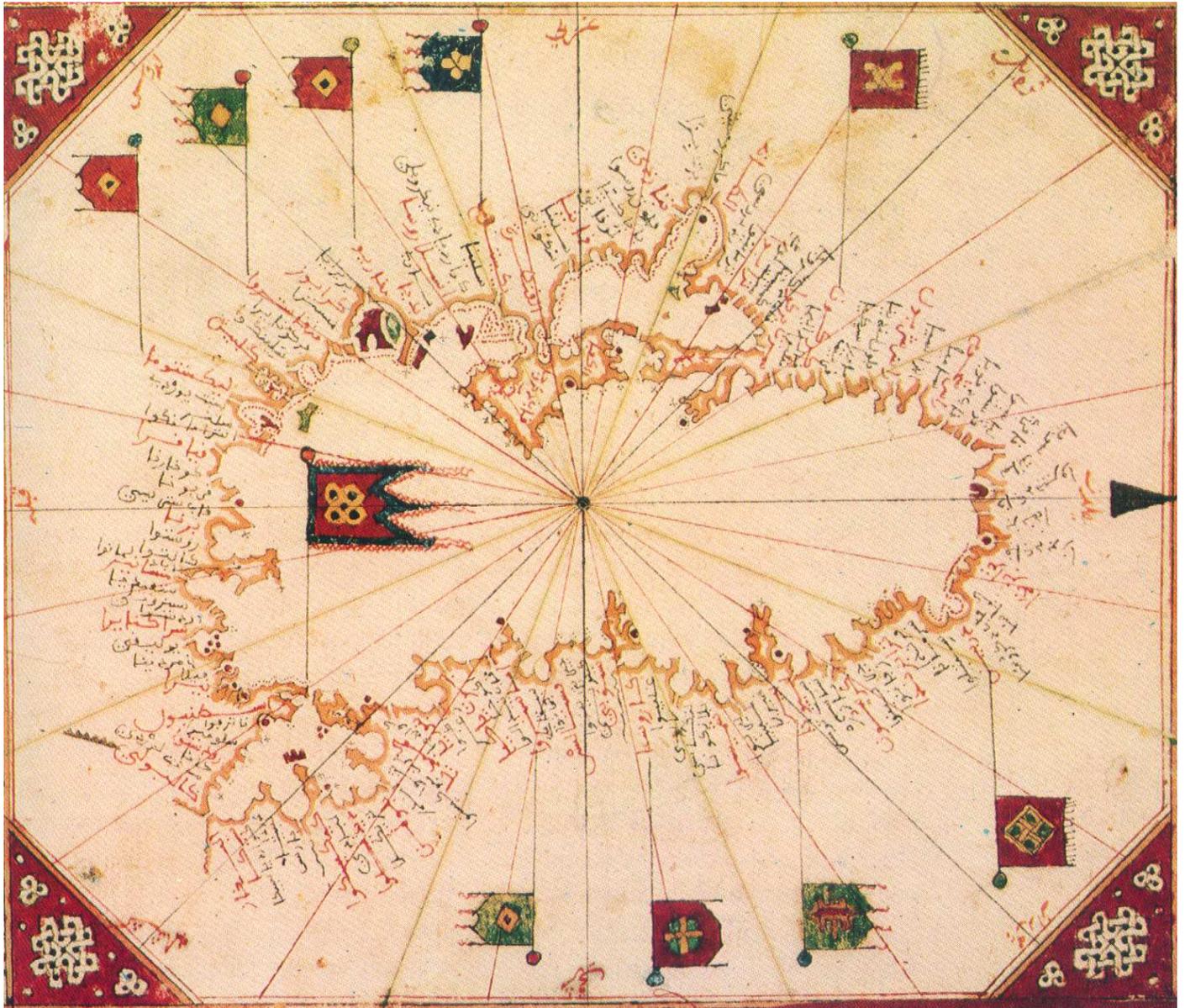
Ne nous arrêtons pas sur les contradictions qu'il est possible de relever entre ces témoignages et ne retenons pas plus les emprunts que l'un des auteurs a pu faire à l'autre. Ces textes nous apportent une foule de renseignements précieux.

Notons en premier lieu que Sfax reste la ville maritime et artisanale évoquée cinq siècles plus tôt par Ibn Hawqal et El Bekri. Fait nouveau cependant, le commerce maritime prend de l'ampleur.

Maintenant les Sfaxiens «*trafiquent en Turquie et en Egypte*». De plus, ils s'adonnent à la course.

La confirmation de leur vocation maritime est profonde. La ville a ses géographes et ses cartographes. La Bibliothèque Nationale de Paris possède un bel atlas qui fut exécuté en 1551 à Sfax par le géographe Ali Ibn Ahmed Charfi. En plus d'une carte du monde connu alors, cet atlas contient sept cartes des différentes régions méditerranéennes et une carte de la Mer Noire. Sur ces cartes petites et grandes agglomérations sont portées sur les côtes, les embouchures des rivières sont indiquées, mais l'arrière-pays est pratiquement négligé.

Il est clair que Charfi destinait ces cartes à ses concitoyens «*négociants en mer*» et cet atlas confirme bien que leur négoce atteignait les côtes de Turquie.



«Firman» décerné par le Sultan à un notable sfaxien à la fin du XIXe siècle (Musée Dar Jellouli)



Par ailleurs, notre ville ne semble pas avoir souffert outre mesure des attaques des corsaires, elle qui ne se prive pas de pratiquer la course. Elle est servie par la nature de ses côtes que nous avons évoquée au début de ce chapitre et reste bien à l'abri «derrière ses hauts fonds qui empêchent les galères de s'approcher à moins d'un grand mille de la côte».

L'importance de la pêche est également notée et il est savoureux de relever que le pain d'orge et les fameux «sbarès» aujourd'hui indissociables de toute évocation de Sfax constituaient déjà les bases de l'alimentation des Sfaxiens.

Liée à l'essor du commerce maritime, l'activité artisanale et spécialement l'artisanat textile est prospère. Au XIe s. déjà El Bekri disait que la production textile de Sfax était plus importante et de meilleure qualité que celle d'Alexandrie. «Ses habitants sont en

majorité tisserands, marins et pêcheurs...» note Léon l'Africain. On ne résiste pas à la tentation de citer ici un texte que nous devons à un haut dignitaire Mameluk, Ibn Fadhlallah Al Omari qui écrivit au milieu du XIVe s. : «... *Le sultan, dît Ibn Bennûn, se distingue des autres personnes par des vêtements de soie, qui sont d'une couleur vert-noir, que l'on appelle jûzi, gubâri et nafti. Cette soie est extraite de la mer, dit Ibn S'aid, à Sfax au Maghreb, et j'ai vu comment on la récolte : des plongeurs plongent dans la mer et en retirent des tubercules ressemblant à des oignons, avec des sortes de «cous» qui ont des poils à la partie supérieure. Ces tubercules pareils à des oignons éclatent et laissent sortir des poils que l'on peigne et qui deviennent de la laine. On la file et on en fait une trame pour y passer une chaîne de soie. On en fabrique des étoffes soit à carreaux, soit sans carreaux. On en fait les vêtements royaux les plus magnifiques à Tunis. Le prix d'un vêtement atteint deux cents de leurs dinars nominaux, ce qui correspond à mille dinars, en monnaie réelle d'Egypte ou de Syrie. J'ajoute que j'ai vu de ces vêtements que portaient de hauts secrétaires des bureaux à Damas, puis j'en ai vu au Caire sur des secrétaires de rang inférieur. C'est ce qu'on appelle en Egypte et en Syrie du «poil de poisson».*

Quel est ce précieux et mystérieux textile ? Les hypothèses ne manquent pas, mais il semble établi que la fibre en question provient d'un gastéropode dont le nom savant serait le «pinna nobilis» ou le «pinna pectinata». Signalons que le témoignage d'El Omari n'est pas isolé, ce qui confirme la solide réputation des textiles sfaxiens pendant le moyen-âge. Notons ici que bien plus tard, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, le médecin botaniste Peyssonnel qui fit un long séjour d'étude dans la Régence écrira : «*Les laines les plus estimées sont celles de Sfax et du Buledelgrid, ensuite viennent celles du Maroc puis celles d'Alger, enfin celles de Constantinople*».

Tout ce qui précède laisse une impression de ville active sinon prospère. Pourtant sa population semble avoir diminué. D'autre part, aucun des témoins d'époque ne mentionne ces «vastes campagnes» ou ces «oliviers et ces huiles qui n'ont leurs pareils nulle part». Il apparaît à l'évidence qu'à la fin du XVIe siècle, Sfax n'avait pas réparé les dévastations subies par sa campagne du XIe siècle.

En 1306 Attijani notait : «*Elle (Sfax) avait une forêt d'oliviers qui arrivait au pied de ses remparts. Elle fut dévastée par les arabes, il n'y a pas aujourd'hui un seul arbre debout*». La ville tourne le dos à la terre qu'elle abandonne momentanément aux semi-nomades. La situation changera radicalement au cours des deux siècles à venir.

L'EPOQUE TURQUE

On peut dire sans trop schématiser, que rétablissement des Ottomans au Maghreb au cours du XVIe s. s'était effectué en deux temps. Ce furent d'abord les puissants protégés de l'Empire, Kheireddine Barberousse et Dargouth Pacha qui créèrent l'un à l'ouest avec siège à Alger, l'autre à l'est avec siège à Tripoli, deux solides états maritimes. En un second temps Constantinople intervint directement. La flotte dirigée par Sinan Pacha conquiert Tunis en 1574 trois ans après la victoire des chrétiens à Lépante. Dans ce grand conflit, la dynastie hafside finissante ne pesait d'aucun poids.

Après avoir subi pendant une quinzaine d'années la tyrannie d'un semi-aventurier nommé El Mokkani, Sfax est conquise en 1551 par Dargouth Pacha. En Chef d'Etat avisé, ce dernier comprit l'importance économique de la ville. Il transplanta un grand nombre de familles sfaxiennes (une quarantaine selon Magdiche) dans sa capitale, Tripoli. Il voulait réaliser ce que nous appellerions aujourd'hui un transfert de technologie.

En 1588, Sfax est reprise par Tunis. Commence alors pour elle une période de relative stabilité et de prospérité qui s'étendra sur le XVIIe, le XVIIIe et une partie du XIXe siècle et ne sera sérieusement perturbée que pendant la guerre civile qui opposera de 1735 à 1756 le fondateur de la dynastie husseinite et ses deux fils à Ali Pacha, leur neveu et cousin. Ville commerciale soucieuse d'abord de ses intérêts, Sfax évitera autant que possible de prendre parti durant cette guerre.

Au cours des XVIIe/XVIIIe s. nous assistons à un rapide développement des activités maritimes de la ville. Une figure émerge ici avec force, nous la retrouverons dans plus d'un endroit de ce livre, c'est celle du Cheikh Ali Nouri (1630-1705).

Cet homme vénéré par ses concitoyens, fut l'organisateur de la ville. Il la dota d'une flotte importante. Le chroniqueur Magdiche qui a été «l'élève de ses élèves» nous a décrit quelques-unes des batailles navales livrées par Sfax. Au cours de la bataille de «Ras Al

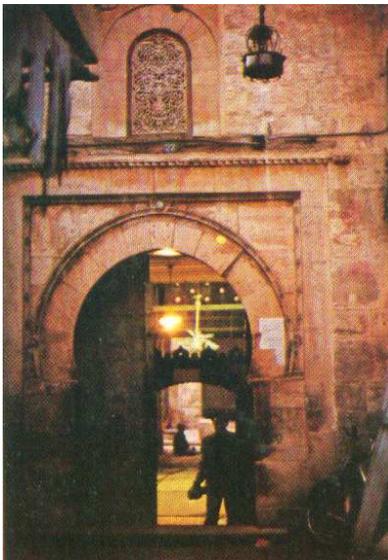
*Patio de Dar
Jellouï qui est l'une
des plus belles
maisons sfaxiennes.
Ce petit palais du
XVIIIe siècle abrite
aujourd'hui le Musée
des Arts et Traditions
Populaires de la ville
et de sa région.*



Makbiz» en septembre 1747, les Sfaxiens perdirent quarante hommes et eurent soixante blessés.

On sait par ailleurs, qu'il arrivait à Tunis de confier des missions militaires à la flotte sfaxienne. C'est par exemple Ali Pacha (1740-1756) qui lui demanda d'intercepter des navires en infraction qui remontaient du sud chargés de sel. Ali Nouri lui-même ne dédaignait pas, bien au contraire, de lancer des opérations de course qui souvent se soldaient par un butin appréciable. Mais, quel qu'ait pu être l'intérêt économique de la course, il reste secondaire par rapport à celui du commerce maritime. Ali Zouari, auteur de la version arabe de ce livre, entreprend des recherches d'un grand intérêt sur les échanges de Sfax avec les autres villes de la côte tunisienne avec Tripoli et Benghazi et surtout avec les grandes villes du Moyen-Orient. Le dépouillement des archives du musée Dar Jellouli et des séjours d'études au Caire, lui ont permis

Le développement du commerce maritime a eu pour conséquence la multiplication des demeures patriciennes dont ces photos donnent des exemples. A droite, entrée de la Zaouia Sidi Ben Aissa.



de suivre les traces de ces négociants dont quelques-uns ont réussi à constituer des fortunes colossales dans les capitales du Levant. Grâce à eux Sfax était devenue une ville d'export-import de premier rang. Elle n'exportait pas seulement ses lainages, ses articles en cuir (notamment les babouches) ses huiles ;... etc. mais aussi des produits qu'elle faisait venir du Djerid voire de Tripoli. Elle importait, stockait et spéculait sur certains produits tels le café, les tissus d'orient, etc.

Enrichie par le négoce, notre ville se mit à investir dans la terre. Les témoignages sont nombreux qui permettent d'affirmer que l'actuelle ceinture de jardins était déjà en place au XVIIIe siècle.

Nous examinerons plus loin le processus qui a permis cette mise en valeur mais retenons que dès cette époque les amandes et les pistaches de Sfax ainsi que ses parfums avaient acquis une très bonne réputation et contribuaient à sa prospérité.

La ville est maintenant à l'étroit dans ses remparts. Autour de la porte de la mer naît et se développe un faubourg dans lequel est construit, en 1779 un important caravansérail qui a coûté, nous dit Magdiche, 8000 piastres. La mosquée Hamouda Sellami y est édifiée à la même époque. Entre 1772 et 1774 deux importants bassins furent également construits à un mille à l'ouest des remparts pour retenir les eaux de l'oued Agareb.

La colonie européenne qui ne comprenait que quelques Maltais se diversifia et devint plus nombreuse dans notre ville. Dès le milieu du XIXe s. les avantages obtenus par les différentes «nations» d'Europe dans la Régence ont permis à ces nouveaux venus de développer leurs activités et leurs intérêts économiques. C'est en 1821 que s'installa le premier Français à Sfax. En 1863, les Maltais - sujets britanniques - obtinrent le droit de devenir propriétaires terriens et s'adonnèrent à l'agriculture. Sous la pression des milieux d'affaires européens, l'impôt en espèces fut remplacé vers 1830 par l'impôt en nature ce qui eut pour résultat de favoriser le négoce des grandes compagnies étrangères exportatrices de ces matières.

LES EPREUVES DU XIXe SIECLE

C'est à la fois dans cette pénétration pré-coloniale et dans les exactions des Beys husseïnites qu'il faut rechercher les causes de l'insurrection qui ébranla le pays en 1864. Partie des grandes tribus de la Tunisie centrale mais principalement sahélienne dans ses développements, cette insurrection connut à Sfax des péripéties tout à fait particulières.

Notre ville ne suivit pas tout d'abord le mouvement, attentiste comme à l'accoutumée. Puis, lorsque début mai 1864, les navires des puissances s'avisèrent de patrouiller au large de ses côtes, le quartier franc fut attaqué et la colonie européenne obligée de se réfugier sur une corvette anglaise. La ville se joignit au reste des insurgés pour demander la déchéance du Bey mais fut bien la seule à réclamer que la Régence soit placée sous l'autorité directe du sultan Ottoman.

Les deux chefs locaux du soulèvement, Mohamed El Mechri et Ali Drira (dit Assal), hissèrent retendait vert et chassèrent le Caïd. La population euphorique chanta par la voix de son poète Mallek : *«Nous voilà heureux ! plus d'impôts à payer sous le règne de Mechri et Assal !»*.

Mais les soulèvements populaires s'essoufflèrent dans l'ensemble du pays, dès le mois d'Août et à la fin de l'été, la partie était définitivement perdue. La répression ne se fit pas attendre. Sfax paya un impôt de guerre qui fut évalué à 4.686.000 piastres.

Les événements de 1864 étaient porteurs de ce qui allait se passer en 1881, date de l'établissement du Protectorat français en Tunisie. Le gouvernement de Kheireddine Pacha qui ne dura que cinq ans (1873-1878) ne put malgré des réformes et des réalisations certaines conjurer l'emprise de plus en plus forte des européens.

Sfax avait pourtant accueilli l'accession de Kheireddine Pacha au premier ministère par des fêtes et des fantasias. Elle répondit à



Autre victime de la deuxième guerre mondiale, ce beau théâtre qui avait été construit près du Palais Municipal et dans un style architectural proche. La ville l'a remplacé par un théâtre moderne de plus de mille places.



Cette photo, vieille de quatre vingt dix ans, est représentative de l'ancienne ville franque qui avait commencé à se développer aux pieds des remparts dès le début du siècle dernier. On aperçoit au fond, la porte de la mer, unique accès à la médina par le sud. Les bombardements de la dernière guerre ont détruit ce quartier. Des espaces verts l'ont remplacé et dégagent les beaux remparts de la ville.

son appel pour promouvoir les plantations d'oliviers sur une large échelle. Et c'est sous son gouvernement, en décembre 1874 qu'une ligne maritime hebdomadaire était inaugurée entre Tunis et Sfax ; elle sera doublée en 1877.

Le Président Bourguiba devant le Ve congrès du Parti Destourien qui avait tenu ses assises à Sfax. Au cours de ce congrès, les destouriens apportèrent un soutien massif aux thèses de Habib Bourguiba face à la subversion youssefiste. A droite du Combattant Suprême, le Dr Aïoulou, citoyen de la ville, à qui échet l'honneur de présider ce congrès historique.

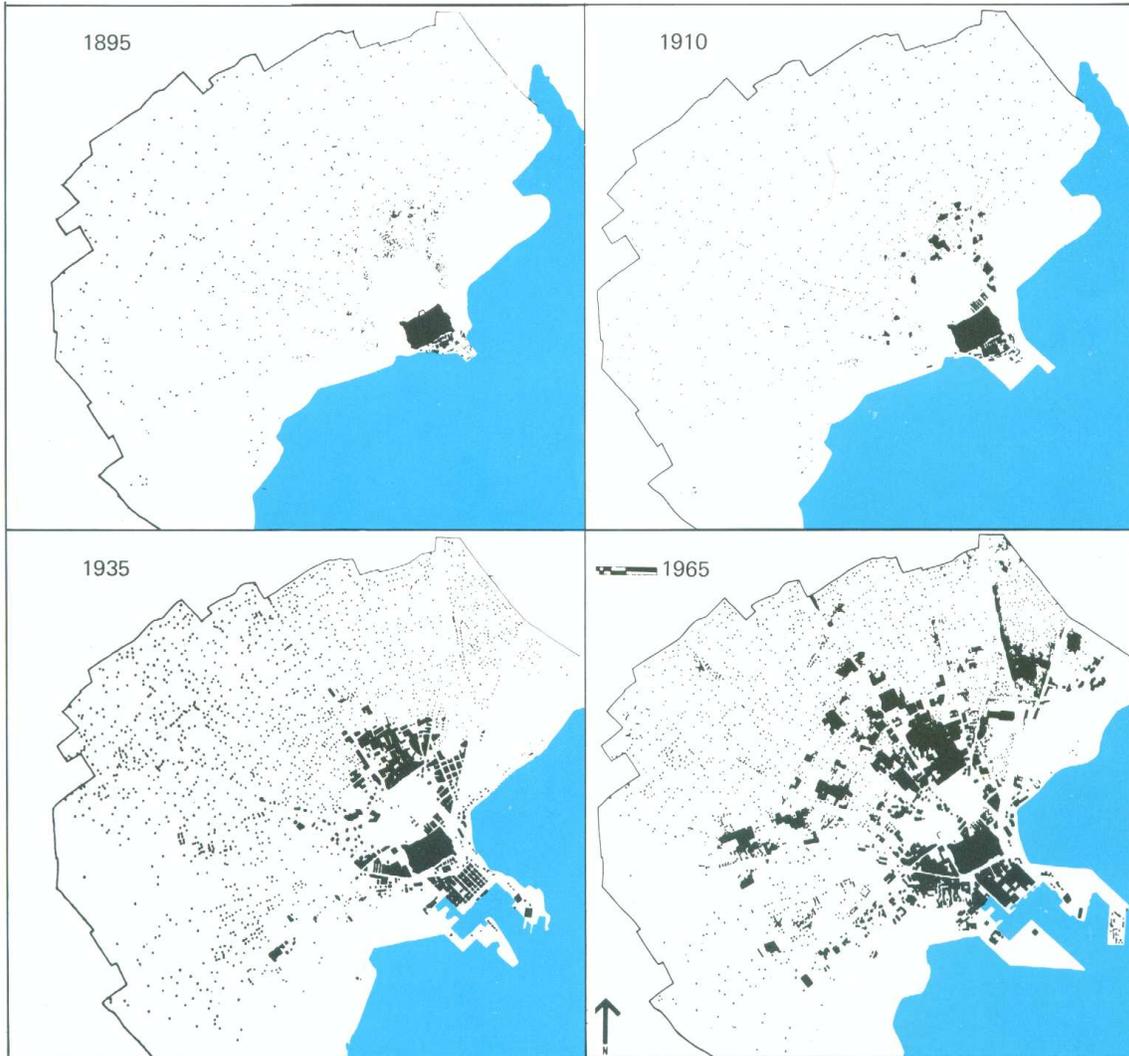
Avait-on cru ici plus qu'ailleurs qu'il était possible d'échapper à l'occupation coloniale, et faut-il chercher dans cet espoir les raisons de la farouche résistance que Sfax opposa à la flotte française venue imposer le traité qui plaçait la Tunisie sous le Protectorat de la France ?

Toute la lumière n'a pas encore été faite sur cette bataille de juillet 1881 qui vit s'unir les habitants de la ville dirigés par Hadj Mohamed Charfi et Cheikh Kamoun et les semi-nomades de son arrière pays dirigés par Ali Ben Khelifa et son neveu Ahmed Ben Salah pour refuser le traité du Bardo et tenir tête aux canonnières de l'Amiral Girault. Le nombre des morts parmi les soldats français fut assez élevé. Par une lettre du 29 Mai 1882 le Consul de France





EXTENSION DE LA VILLE



Ces quatre plans montrent clairement l'extension de l'urbanisation autour de la médina, la densification de la zone des djens et l'importance grandissante des installations portuaires.

Les Sfaxiens ont hérité de leur passé un attachement très fort pour l'habitat pavillonnaire qui représente aujourd'hui près des trois quarts de l'habitat total. Réaliser les équipements et assurer les services sur de telles étendues n'est pas chose aisée et tout aménagement est nécessairement difficile et coûteux.



Photo aérienne en direction du sud-est. On voit successivement la zone des jardins qui se densifie au fur et à mesure qu'on approche du centre ville, les anciens cimetières, aujourd'hui nus, et dans lesquels on aperçoit un début d'urbanisation, le rectangle compact de la médina et au fond la ville moderne, les bassins du port de pêche et du port de commerce avec à gauche, le complexe phosphatier.

à Sfax demandait à son Ministre Résident l'autorisation d'utiliser les revenus de la vente des «épaves de guerre» estimés à 17.850 piastres (il s'agit d'ustensiles de toute sorte et surtout de vêtements et de riches parures de femmes) à la construction d'un «*monument commémoratif dans le cimetière de Sfax sur le tertre qui recouvre les restes des marins et des soldats tués sur le champ de bataille à la prise de Sfax*». La ville paya très cher cette résistance. Une lourde contribution de guerre lui fut imposée.

Quelques années plus tard, la page était tournée et les Sfaxiens se lancèrent opportunément dans la mise en valeur d'un vaste arrière pays tirant le maximum de profit des nouvelles conditions économiques introduites par le régime de protectorat. Les plantations d'oliviers se développèrent avec une grande rapidité. La ville devint le premier port d'exportation par lequel étaient écoulés les huiles, les phosphates, l'alfa, le sel et les éponges. Elle devint prospère et s'embellit.

Mais à l'instar du reste du pays, elle refusait le protectorat et se joignit de bonne heure au mouvement national. Elle fut aussi l'un des principaux foyers du syndicalisme national. Le nom de Hédi Chaker et celui de Farhat Hached lui resteront à jamais attachés.

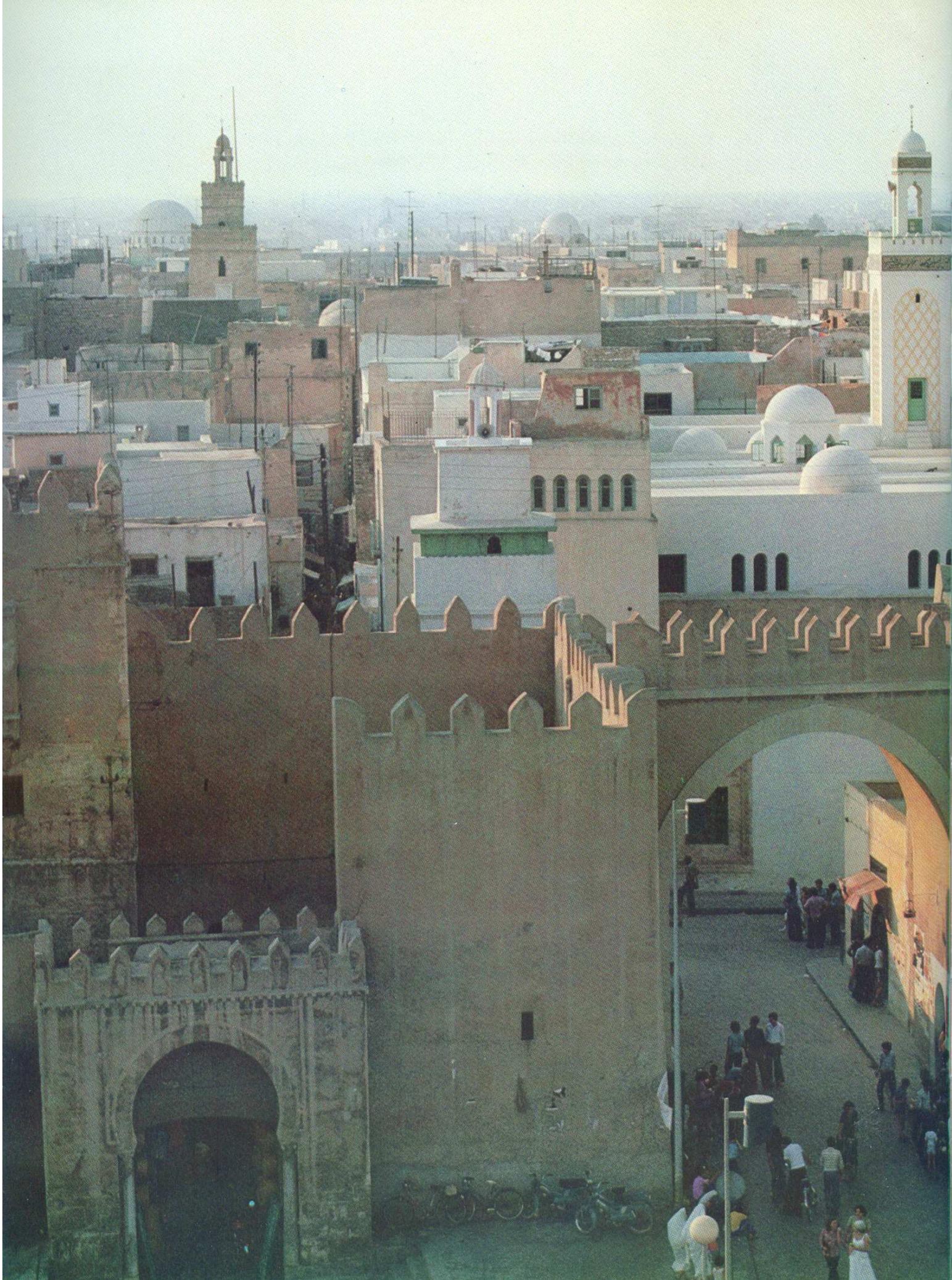
En novembre 1954, Sfax hébergea le Ve Congrès du Parti destourien qui devait confirmer la ligne politique du Président Bourguiba contre l'aventurisme pan-arabe et pan-islamique de Salah Ben Youssef. La ville donnait encore une fois la preuve de sa maturité politique.

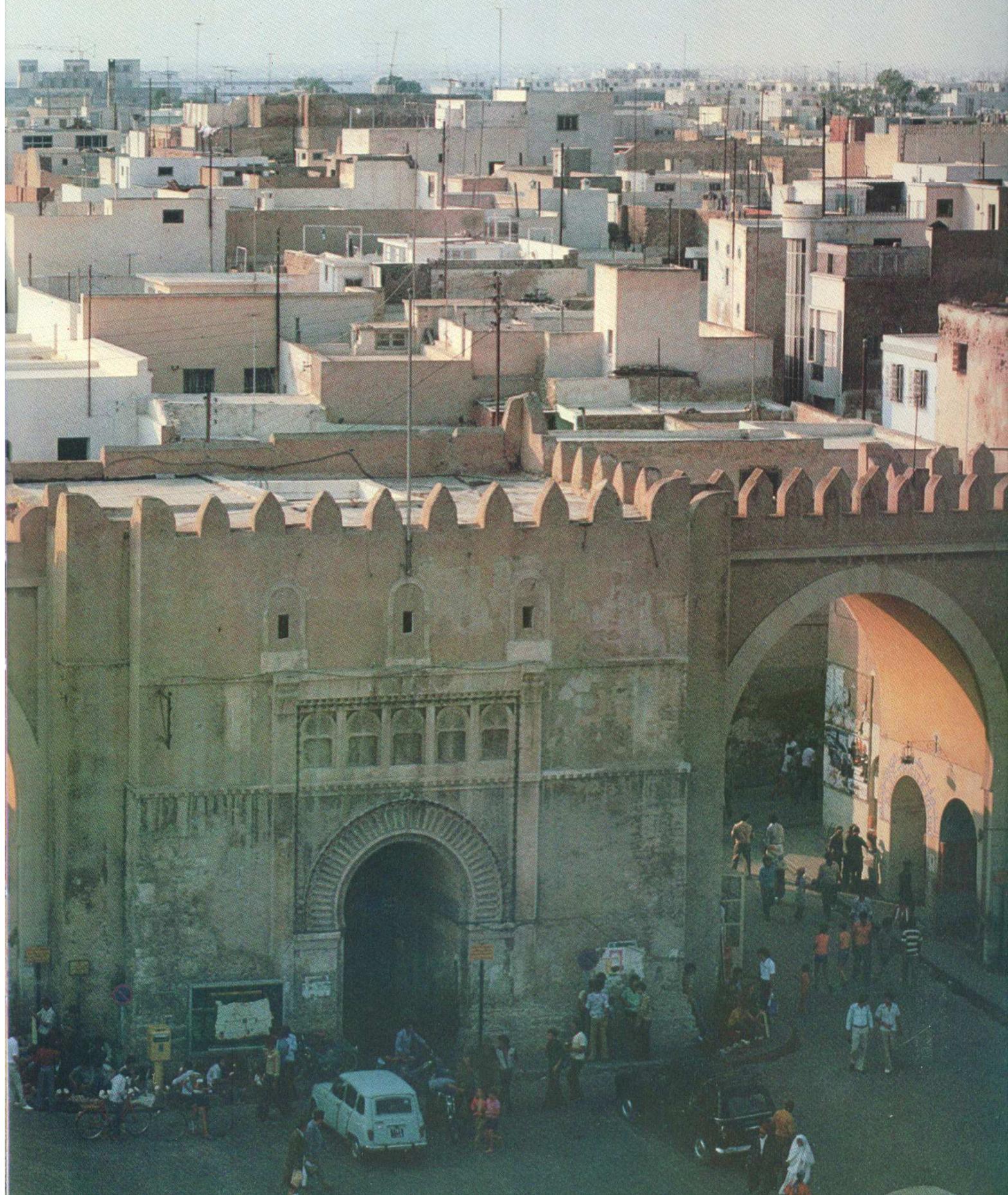
Elle est aujourd'hui la deuxième ville du pays et vient après Tunis pour l'importance industrielle. Mais il faut signaler qu'on retrouve les Sfaxiens un peu partout en Tunisie et particulièrement à Tunis où ils jouent un rôle important dans l'industrie et le commerce. On compte aussi dans la capitale de nombreux Sfaxiens dans l'artisanat et les métiers qui exigent une compétence technique tels que la mécanique et l'électricité. Un recensement récent montre qu'à Tunis un artisan sur cinq est sfaxien d'origine.

Présence du Passé

«... Les villes sont des emplacements qu'utilisent les nations qui ont atteint leur niveau désiré de luxe et de bien-être. Elles préfèrent alors le calme et la tranquillité et bâtissent des maisons pour y vivre...»

Ibn Khaldoun





*Les derniers rayons du
soleil avivent les
volumes des coupoles,
des minarets, des toits,
et rendent plus
saisissante la discrète
beauté de la médina.*

Dans l'édition de 1949 le Larousse définissait ainsi la ville : «*assemblage d'un grand nombre de maisons disposées par rues*». Vingt ans plus tard, le même dictionnaire donnait face au mot ville le texte suivant : *^Agglomération où la majorité des habitants sont occupés par le commerce, l'industrie ou l'administration*».

D'une définition descriptive et statique on est passé à une définition qui prend en considération les fonctions de la ville. C est à peine si le Larousse se fait l'écho de la formidable éclosion de nouvelles sciences humaines dont l'objet est une appréhension de plus en plus affinée du phénomène urbain. La ville est considérée aujourd'hui comme un système dont n'importe quel élément fait partie intégrante de l'ensemble. Elle est comparable à un corps vivant et on utilise aujourd'hui pour désigner «l'assemblage de maisons disposées par rues» un terme visiblement inspiré par la biologie : celui de «tissus urbains». Cette nouvelle approche rend la tâche des planificateurs et des «aménagement» plus complexe et plus délicate. Elle permet, il faut l'espérer, d'engager les villes dans un processus de développement plus cohérent et plus humain. Elle est en tout cas plus satisfaisante pour notre curiosité. Aussi, après avoir tracé les principales étapes de l'histoire de Sfax, essayerons-nous tout au long de ce livre de saisir dans sa complexité la réalité vivante de cette cité.

Le grand Sfax compte aujourd'hui un peu moins de 300.000 habitants. Vu d'avion, il présente l'aspect d'une demi-toile d'araignée géante dont le rayon mesurerait une quinzaine de kilomètres et dont le centre est occupé par le rectangle compact et massif de la médina.

Depuis ce centre et jusqu'à la périphérie, on aperçoit successivement les faubourgs et un semis de points blancs d'abord serrés puis de densité de plus en plus faible : ce sont les «jnens» dans lesquels se dressent de plus en plus nombreuses les habitations individuelles pour lesquelles les Sfaxiens vouent un véritable culte. L'espace entre la médina et la mer est occupé par le damier régulier de la ville moderne et l'importante zone portuaire.

La médina dans ce grand ensemble n'a pas qu'une centralité spatiale. Elle est réellement le coeur de l'agglomération. Il est

*Salle de prière de la
Grande Mosquée.
Contemporaine de
celle de la mosquée de
Kairouan, elle en a la
puissance et
l'harmonie.*



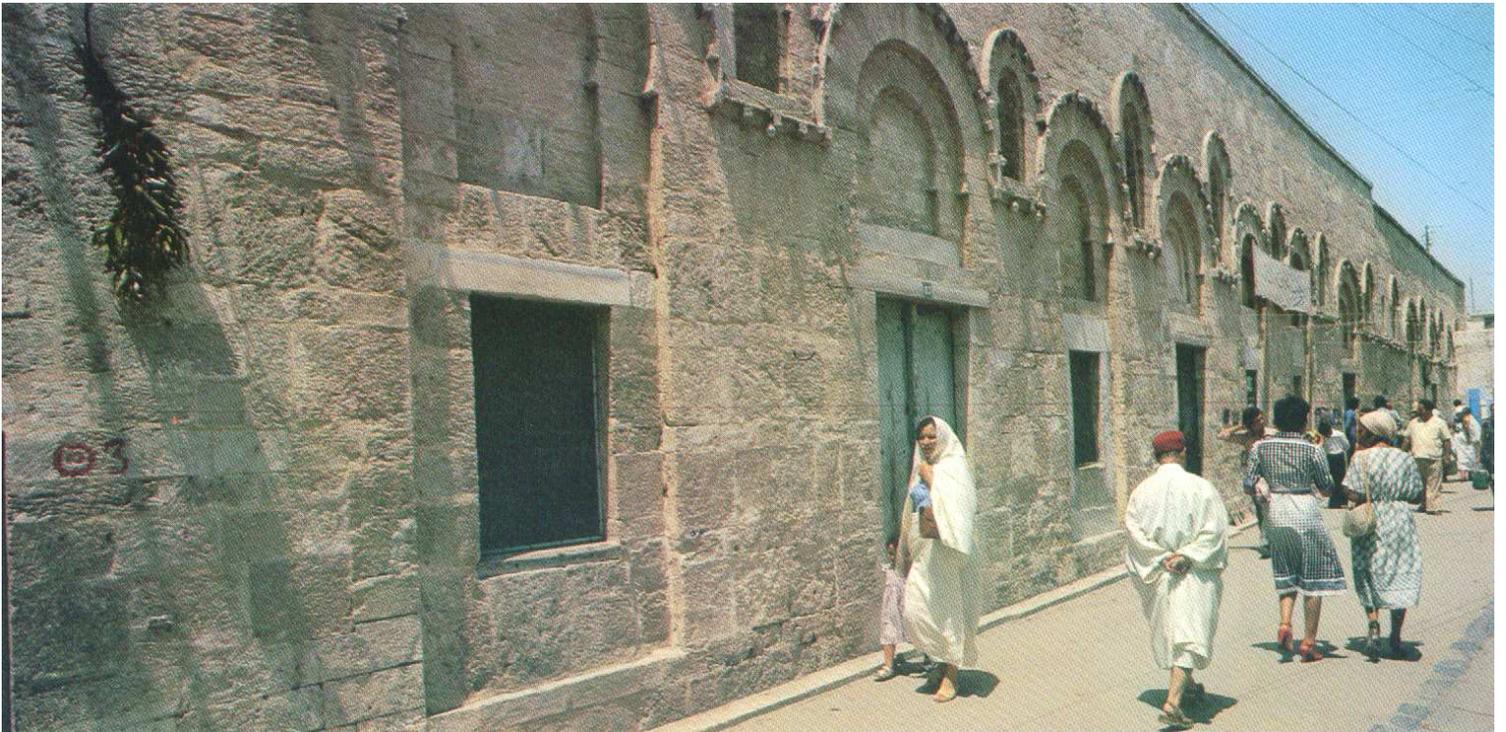
L'une des dix portes en bois sculpté qui donnent sur la cour intérieure de la Mosquée. Exécutés au XVIIIe siècle par les maîtres Ahmed Charfi et Mahmoud M'ssedi, ces chefs-d'oeuvres témoignent de la vitalité de l'artisanat artistique dans notre ville. Façade orientale de la Grande Mosquée (Xle s.) sur laquelle la succession d'arcs et de niches crée un rythme caractéristique.

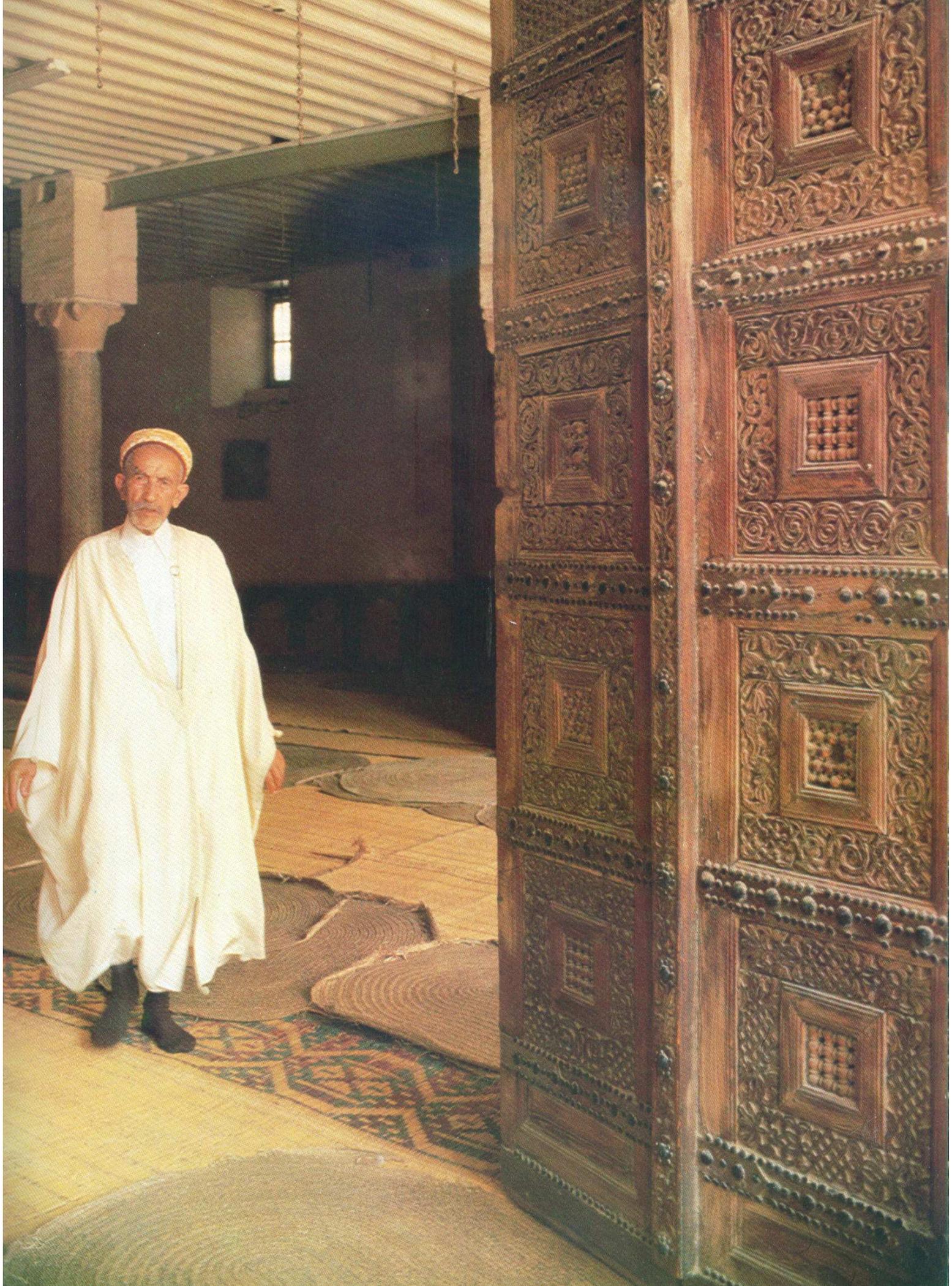
Façade orientale de la Grande Mosquée (Xle s.) sur laquelle la succession d'arcs et de niches crée un rythme caractéristique.

vrai qu'elle ne compte que 11.000 habitants et qu'elle couvre vingt cinq hectares à peine, mais c'est une véritable ruche dans laquelle s'activent plus de 3500 artisans. Pour se convaincre de son importance, il suffit de se trouver au coucher du soleil à la porte nord, - Bab Jebli - et d'assister à cet extraordinaire flux de bicyclettes, de vélomoteurs, d'autobus, d'automobiles et que sais-je encore... qui vide la médina de ses occupants et la rend au silence et au calme une nuit durant. Aussi est-il nécessaire pour connaître vraiment le Sfax d'aujourd'hui de s'attarder sur sa médina.

LA VILLE CEINTURÉE

Dans ses Prolégomènes, Ibn Khaldoun attribue à la ville une fonction défensive principalement. En somme, une ville ne valait que par son aptitude à décourager et à repousser ses agresseurs. De ce point de vue, nous avons vu que la nature a bien doté Sfax du côté de la mer. Les hommes ont complété cet avantage naturel en bâtissant autour de leur cité de puissantes murailles qui auraient donné à la ville jusqu'à son nom. Le mot S.F.K.S, d'origine berbère, signifierait en effet ceinturer.





Construits primitivement en pisé, les remparts de Sfax ont été progressivement remplacés par des murailles en moellons, chaînés verticalement et aux angles par de la belle pierre de taille. Aux tours circulaires des premiers temps ont été ajoutées au cours des siècles, des tours carrées et des tours octogonales plus adaptées aux pièces d'artillerie. A l'angle sud-ouest, le ribat primitif s'était intégré au système des remparts pour constituer une importante saillie rectangulaire que nous retrouvons aux autres angles de la cité sous forme de «borjs» plus récents comme Borj En-Nar à l'angle nord-ouest .

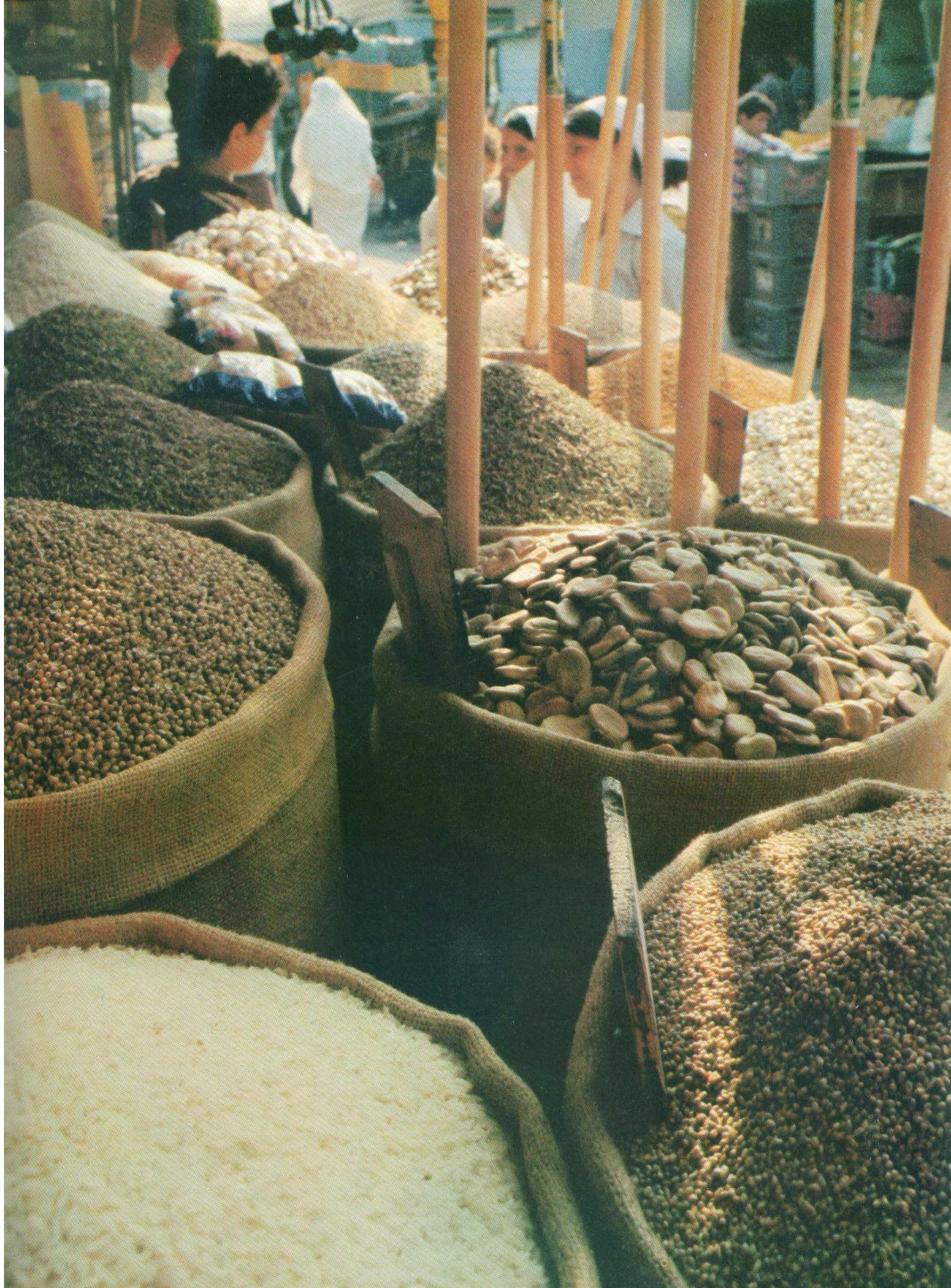
Les remparts délimitent un rectangle de six cents mètres sur quatre cents. Durant dix siècles, depuis sa création au IXe jusqu'au début du XXe, cet espace n'a communiqué avec l'extérieur que par deux portes à la construction desquelles on avait apporté des soins esthétiques et défensifs particuliers : Bab Jebli au nord ouvert sur l'arrière-pays et Bab Diwan au sud ouvert sur la mer.

Il ne faut pas imaginer de simples portes percées dans le mur des remparts. Il s'agit en fait d'un système d'accès complexe comprenant deux énormes portails l'un au dedans, l'autre au dehors séparés par un passage coudé dans le cas de Bab Diwan, sur lequel s'articulent par le haut, par les côtés, des éléments défensifs tels que bretèches, chambres des gardes... etc. Ouverts le jour, les lourds battants étaient solidement fermés la nuit. Dans les contes populaires locaux, lorsque l'un des héros atteignait Sfax après la prière du «Maghreb», il ne pouvait que s'installer face à Bab Jebli et attendre le lever du jour.

Accéder à la ville autrement que par ces deux portes constituait un acte contre nature. Comme pour marquer ce qu'un tel acte a de honteux, le chroniqueur Magdiche, en racontant les tentatives du tyran Al Mokkani pour prendre la ville au XVIe siècle nous dit que celui-ci avait pénétré par les égoûts d'une maison contiguë aux remparts ouest qui appartenait à son complice nommé «Hzem». Cet égout était connu au temps de Magdiche, c'est-à-dire au XVIIIe s. sous le nom de «égout de Hzem».

Ainsi les remparts délimitaient un espace profondément défini et sécurisant - introverti et utérin auraient dit les socio-psychanalystes. «Le monde intra-muros» s'est structuré au cours des siècles au contact de cette enceinte qui l'a marqué matériellement et culturellement. Si dans l'esprit des fondateurs, les remparts ne devaient

Au souk des épices, un certain art de la présentation des produits qui se perpétue de génération en génération.



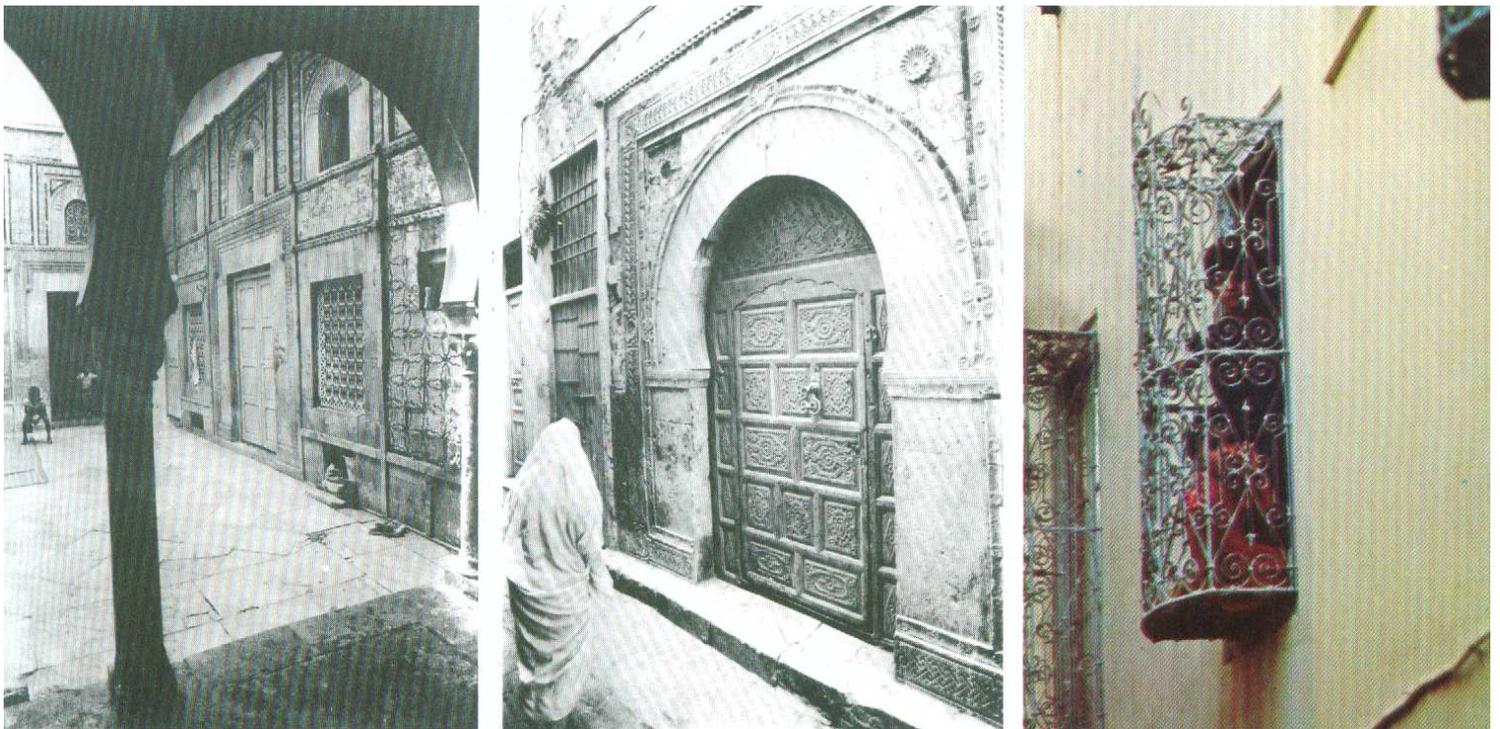


jouer qu'un rôle défensif, il faut bien constater qu'ils avaient fini par s'intégrer à la ville et par acquérir une «épaisseur» socioculturelle.

La collectivité avait une conscience très vive de la présence des remparts et de leur importance. On peut presque dire qu'ils étaient l'affaire de chaque Sfaxien pris individuellement, à telle enseigne qu'il était fréquent de voir les gens constituer avant leur mort des «habous» - biens de main-morte - dont ils affectaient les revenus à la construction et à l'entretien des remparts.

Un très riche patrimoine a ainsi été réuni. Sa gestion était confiée à un «oukil» élu qui devait entreprendre régulièrement les travaux nécessaires.

Ces photos représentent des spécimens de fenêtres, de portes et de patios typiques. Pour qui sait la découvrir, la médina est un musée vivant. Dans le calme de ses rues, loin des voitures, les enfants peuvent s'adonner en toute quiétude à leurs jeux.



Nous autres hommes du XXe s. qui laissons l'Etat se charger de la gestion de presque tout ce qui nous concerne, avons du mal à imaginer la nature des liens qui peuvent exister entre un homme ou une femme et leur cité lorsque cet homme, cette femme décident de donner un bien pour qu'un rempart, une mosquée soient entretenus ou qu'une citerne soit construite pour aider à résoudre le problème de l'eau.

L'intégration des remparts à la cité et leur participation à sa vie

au niveau le plus profond ont été réalisées aussi par l'importante présence du sacré dans l'enceinte. Tout au long de son histoire, la ville a eu des volontaires de la «défense sacrée» qui parfois étaient des étrangers venus de bien loin. Ces solitaires de la prière et du combat s'installaient dans l'une des tours des remparts et, par leurs enseignements et leur exemple, suscitaient les vocations et entretenaient la flamme de ceux qui vouaient leur vie à la protection de la communauté. On ne compte pas moins d'une quinzaine de mosquées - zaouias, dans les remparts. Sidi Messaoud El Gharbi, Assamra... connaissent aujourd'hui encore une certaine activité. On rencontre fréquemment dans les actes notariés le titre de «morabet», fils de «morabet»... qui était attribué à ces volontaires.

Certains Sfaxiens restent attachés au cadre traditionnel de vie. Témoin, cette salle de réception dans la maison AlAdhar : peintures sous-verres, bois peints, étagères garnies de vases et de bibelots sont les éléments essentiels d'un décor caractéristique des maisons anciennes.

AU COEUR : LA MOSQUÉE

La grande mosquée a été aussi fondamentale que les remparts sinon plus en tant qu'élément structurant de la cité. Sa centralité et



sa fonction essentiellement spirituelle et sociale font pendant au rôle joué par ceux-ci.

La mosquée primitive fut construite en 849. Il semble qu'elle ait eu le plan des mosquées aghlabites de l'époque, à savoir une salle de prière en largeur - peut-être sur trois travées de profondeur - et une grande cour carrée entourée d'un portique et dont le minaret occupe le milieu du mur nord. Au Xe siècle ce plan fut profondément remanié, une partie importante de la mosquée ayant été confisquée (par les princes ?) et utilisée pour construire des habitations et des magasins.

De cette époque, la mosquée d'aujourd'hui a conservé la façade orientale avec sa très belle ordonnance, le minaret qui rappelle par le rapport des volumes celui de Kairouan, enfin la cour aux proportions merveilleuses et dont l'atmosphère intime et dépouillée invite au recueillement. Au XVIIIe siècle, la ville ayant connu la prospérité que l'on sait, les habitants réussirent à reprendre tous les terrains qui avaient appartenu à la mosquée première grâce aux revenus des biens habous. On construisit alors la partie ouest du monument en deux étapes, la première en 1758, la seconde en 1782. Alors que la fondation et les transformations du Xe s. doivent être attribuées à des princes, les extensions et les embellissements - particulièrement les dix magnifiques portes donnant sur la cour - sont l'oeuvre de la communauté. Magdiche, contemporain de ces travaux, cite Hajj Saïd El Qotti, aminé des maçons, Tahar El Menif maître géomètre, Ahmed Chabouni et Mahmoud Messedi, maîtres menuisiers. L'intendance fut assurée par le Cheikh Hassen Charfi et le Cheikh Ali El Adhar, prédicateur de la grande mosquée. Tous appartiennent à des familles on ne peut plus sfaxiennes. Si nous avons relevé ces noms c'est pour donner un autre exemple de cette tendance à l'autogestion qui caractérise notre ville.

Avant d'entamer les travaux du XVIIIe siècle, la question s'était posée de savoir s'il n'était pas préférable de construire une autre grande mosquée pour les prières du vendredi. Mais l'attachement au vénérable sanctuaire l'emporta confirmant la place à part que tenait et que tient toujours la grande mosquée dans le cœur des Sfaxiens. Il y a à cela des raisons nombreuses. Quand une menace pesait sur la ville et qu'il fallait prendre des décisions historiques, c'était dans la grande mosquée que se réunissaient les habitants.

*Scène reconstituée
représentant une jeune
femme portant la Jebba
et la coiffe
traditionnelles. Elle
fabrique, à l'aide d'un
outil à contrepoids, du
«cordonnet» de coton.
On u tilise pour les plus
beaux vêtements d'hom-
mes à Tunis une passe-
menterie spéciale dite
«chrita» qui ne se
fabrique qu'à S fax.*

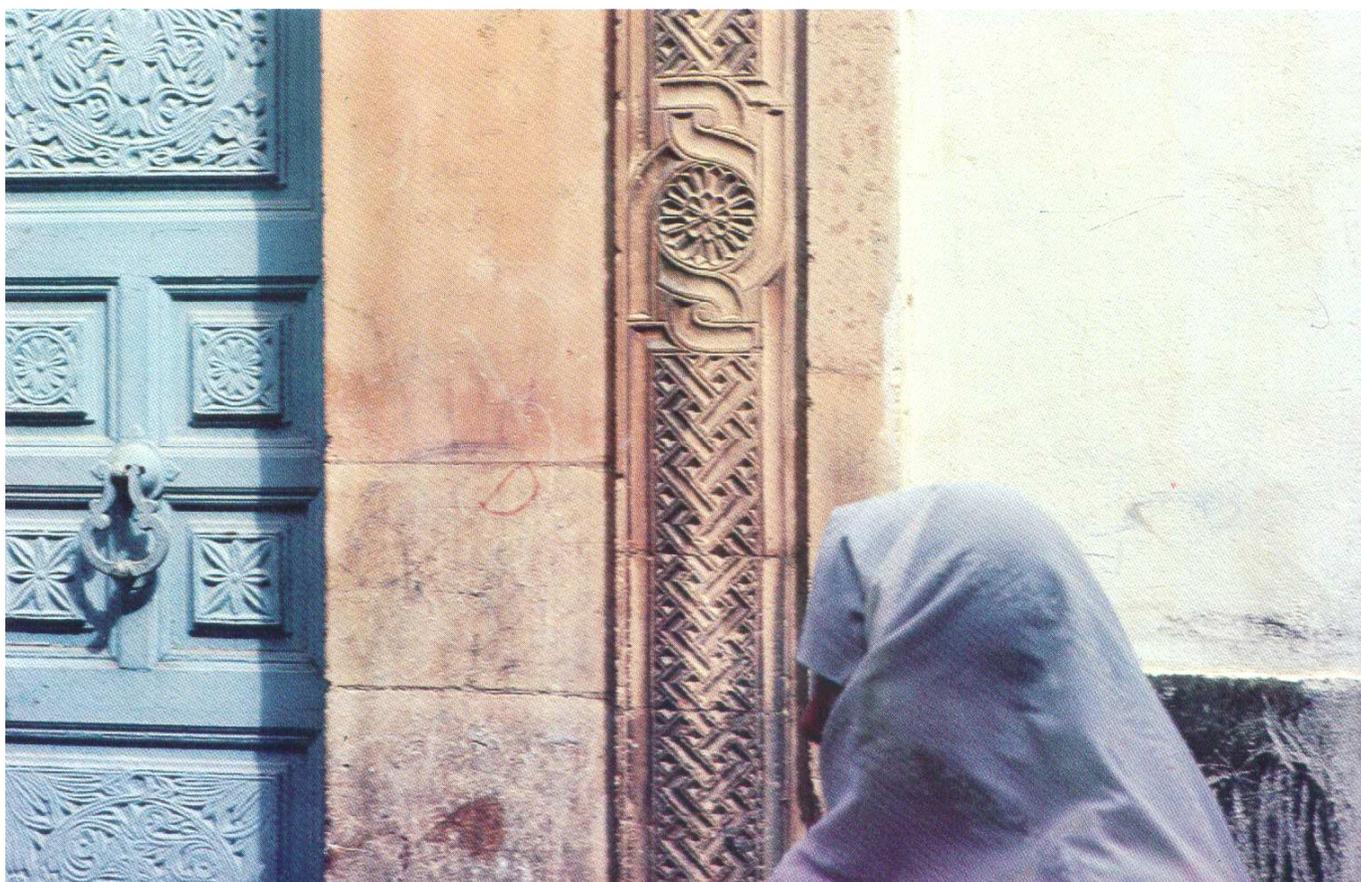
*Devant ces belles
sculptures et ces cou-
leurs chaudes passe
cette dame voilée à la
sfaxienne.*

Des générations de Sfaxiens ont acquis le savoir aux pieds de ses colonnes. C'est vers son minaret que se tournent les regards pour guetter au mois de Ramadan le petit fanion vert qui annonce l'heure de la rupture du jeûne... Tout cela a tissé au cours des siècles entre les habitants et leur mosquée, des liens qui n'ont pas compté pour peu dans la cohésion de la collectivité .

Au cours des années soixante, l'Institut National d'Archéologie a entrepris d'importants travaux de restauration qui ont permis de consolider le vénérable édifice et de rendre ses remarquables qualités architecturales plus évidentes.

UN URBANISME ARABO-MUSULMAN

La grande mosquée est au coeur de la Médina. Elle est à la convergence des deux axes du rectangle formé par les remparts :





axe nord-ouest - sud-est qui relie les deux portes, et axe nord-est - sud-ouest qui le coupe à angle droit. La trame des rues vient s'articuler sur ces deux perpendiculaires, et le plan d'ensemble de la ville présente cette allure régulière dont l'originalité dans l'urbanisme arabo-musulman n'a pas manqué d'être relevée. Mais il suffit de pousser un peu l'analyse pour découvrir que la ville de Sfax s'est développée conformément aux principes de base de cet urbanisme.

Ce qui frappe d'abord, c'est une certaine originalité dans la répartition de l'espace entre zone de l'artisanat et des commerces d'une part et zone de l'habitat d'autre part. Comme on peut le constater dans les autres villes arabo-musulmanes, les souks se développent à partir de la grande mosquée : dans son voisinage immédiat le souk des épices (souk el Kamour), le souk des parfums (ancienne rue El Bey) et à l'angle sud-ouest le souk des artisans peintres sur bois dont nous parlerons plus loin. Le dernier artisan relieur était installé jusqu'aux années soixante dans un minuscule triangle logé dans l'encogiture des murs est et sud de la mosquée. Au nord de celle-ci, le Souk Errabaa avec ses deux rues en croix entièrement couvertes de voûtes en berceau, est le souk noble par excellence. On y vend les chéchias, les draps, les tissages, les mergoums, les tapis, etc. Ses petits magasins au sol surélevé sont des commerces autant que des lieux de rencontre. Chaque marchand a ses habitués. Les conversations y vont bon train ainsi que les verres de thé à la menthe que «Hassen» le marchand ambulant sert de sa grosse théière bleue à laquelle pend un brasero.

Les commerçants du souk Errabaa appartenaient à l'élite sociale. Aujourd'hui encore ils font partie des familles dont le prestige n'est pas lié uniquement à la fortune. Seuls les notaires dont la rue est située à l'ouest de la grande mosquée pouvaient jouir d'une plus grande notabilité.

Cette rue des notaires alignait il y a une trentaine d'années encore des dizaines de minuscules études. Sur des étagères en bois, (parfois dans des couffins suspendus à des clous) des centaines et des centaines d'actes s'alignaient en petits rouleaux jaunis par le temps et la poussière. Quand on traversait cette rue, on avait le sentiment de se trouver dans un couloir de quelques archives nationales. Aujourd'hui il ne subsiste que peu de notaires et ils ne seront certainement pas remplacés. L'institution et la pratique de

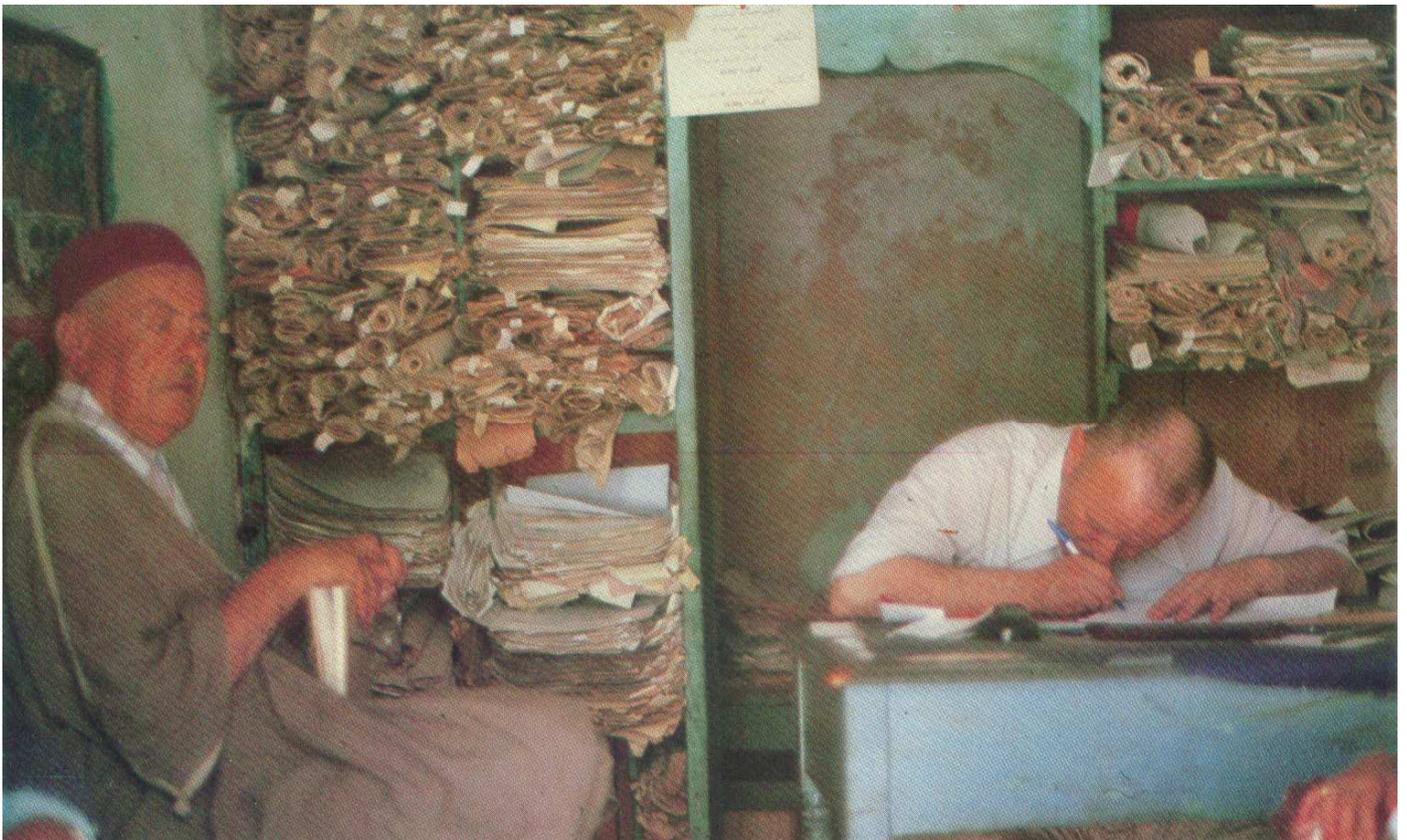


Dans ce souk animé, tous les produits exposés sont destinés aux habitants de la ville et de sa région. Ici, point d'articles rutilants pour attirer le «touriste».

plus en plus répandue du mariage civil, l'habitude prise par les citoyens de confier la rédaction de leurs actes aux avocats et aux cabinets d'affaires, la difficulté enfin qu'éprouvent ces notaires à s'adapter à la complexité de la vie et des transactions modernes les condamnent à la disparition à brève échéance. Déjà on a de la peine à reconnaître leur rue occupée par divers commerces.

Les petites échoppes du «Souker-rebaa» sont plus que de simples commerces. Elles font office de clubs minuscules dans lesquels passent les amis des commerçants et les paysans, leurs associés. On y discute des dernières pluies, de l'état des récoltes et du bétail...

Mais il ne fait aucun doute que l'histoire économique et sociale de la ville est contenue dans ces milliers de petits rouleaux jaunes visibles il y a quelques vingt ans à peine. Que sont-ils devenus aujourd'hui ? Après une tentative pour créer des archives locales, il semble qu'on s'oriente vers leur concentration dans la capitale. On peut douter de l'efficacité d'une telle décision. Elle ne permet pas de mettre à profit le très fort attachement des Sfaxiens à leur ville. Les commerçants du souk Errabaa et les notaires ont été surpassés



Le spectacle de cette «étude» de la rue des notaires nous ramène loin dans le passé, au temps des copistes et des manuscrits rares. Il y a dans ces rouleaux de parchemins et dans ces dossiers des pages d'histoire qu'un jour les historiens de la ville nous révéleront.

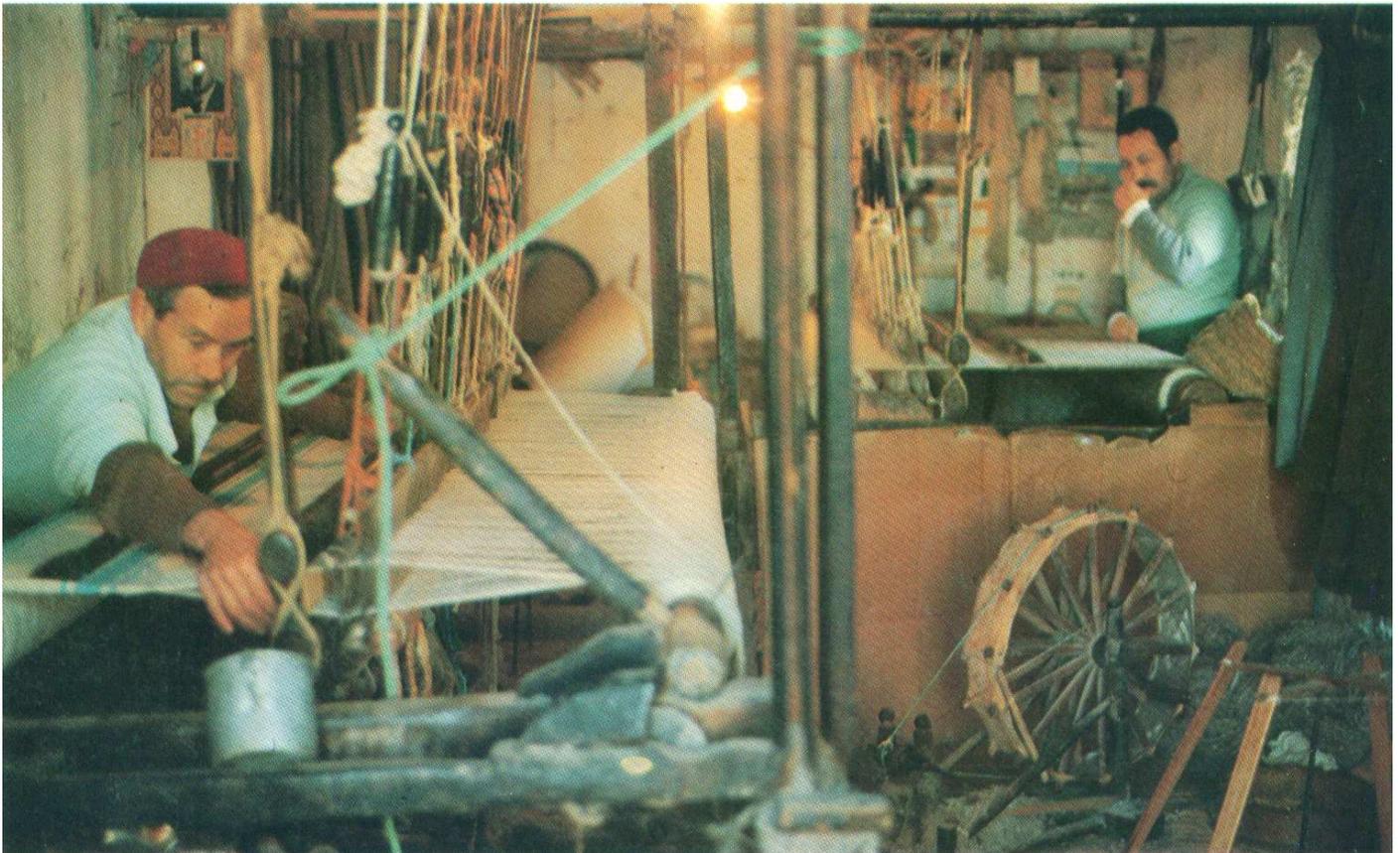


tant en prestige qu'en fortune par ceux d'un souk plus récent - le Souk El Feriani - qui s'est développé dès le début de ce siècle. C'est une longue rue qui, depuis les environs de la grande mosquée, a pénétré profondément en direction de l'ouest dans les quartiers résidentiels. Ce souk est principalement celui des draperies, des cotonnades et des soieries qui étaient généralement importées.

Au souk Er-Rebaa, à côté des couvertures, des tissages et des tapis, le «produit touristique» commence à faire son apparition. Sfax n'est pas un centre touristique mais les touristes aiment y passer et sont sensibles à sa beauté authentique.

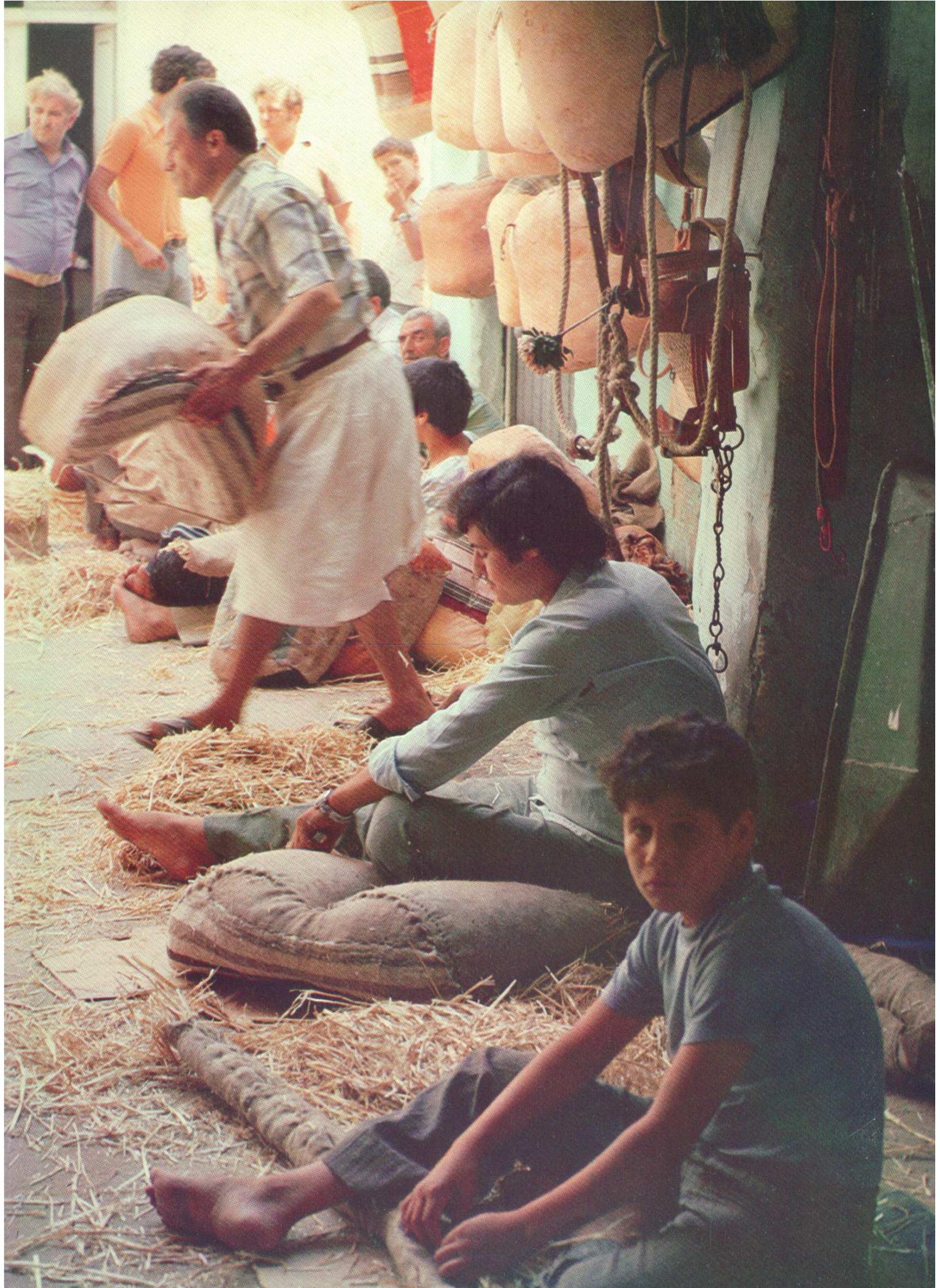
PÉRENNITÉ DE L'ARTISANAT

Au-delà du souk Errabb vers le nord et jusqu'à Bab Jebli se trouvent les divers corps de métiers qui se concentrent curieusement là, dans la partie nord de la ville alors qu'on s'attendrait, dans cette cité qui fut si maritime, à les voir aux alentours de la porte sud, la porte de la mer.



Historiens et géographes anciens sont unanimes à considérer que le textile a été depuis un millénaire l'une des bases de l'économie de la ville. Certains des souks ont des magasins sur trois niveaux, chose exceptionnelle dans les médinas arabes. Les ateliers des tisserands occupent toujours le niveau supérieur.





La plupart de ces corps de métiers sont encore en pleine activité. Le cadre de ce livre ne permet pas de les présenter comme ils le méritent. Et c'est bien dommage car, comment se résoudre à seulement citer les bourreliers qui, sous la vaste voûte de leur souk, s'activent à fabriquer ces multiples accessoires utilitaires qui ne sont que le pâle reflet des merveilleux bâts confectionnés par eux-mêmes ou leur père, il n'y a pas si longtemps pour les riches bourgeois de la ville et dont le musée du Dar Jellouli présente des spécimens ? Et comment ne pas éprouver une frustration quand il faut seulement évoquer la rue des teinturiers, aujourd'hui désaffectée, alors qu'elle était, il y a quelques décennies, un véritable enchantement visuel avec les centaines d'écheveaux de laine de toutes les couleurs que les artisans suspendaient au soleil ? Ou quand il faut passer rapidement sur le souk des bijoutiers jadis tenu en grande partie par les israélites et devenu aujourd'hui bien plus un lieu du commerce des bijoux que de leur fabrication ? Nous devons cependant nous arrêter plus longuement sur des corps de métiers qui ont joué dans le passé et qui continuent à jouer un rôle important.

Nous avons vu que Sfax a été tout au long de son histoire la ville de la laine. Située au coeur de vastes steppes à moutons, elle a toujours disposé en abondance de cette matière première. Un souk sur deux niveaux, situé à proximité de la porte nord est quotidiennement ouvert pour l'achat et la vente de la laine brute et des différentes sortes de filés. Filer la laine était pour les Sfaxiennes une occupation courante. Il n'existait pas de femme quelque soit son rang social qui ne sache carder et filer. Ainsi étaient fournis en filés les centaines d'ateliers de tissage. Et tandis que le filage était et reste encore un artisanat féminin et domestique le tissage est un artisanat masculin et d'atelier.

Sfax produit des pièces de laine peu variées. Il s'agit principalement de couvertures de grosse laine décorées simplement de bandes de couleurs et des tissages plus fins faits avec des filés d'une excellente qualité : *les hremes*. Il est important de noter que cette ville si industrielle ne se soit guère consacrée comme Tunis, Mahdia, ou Djerba aux tissages élaborés à décor géométrique combinant la soie et la laine, la soie et le coton, et encore moins au tapis ou au mergoum... En ville mercantile, elle a développé la production de l'article courant facile à produire et facile à vendre.

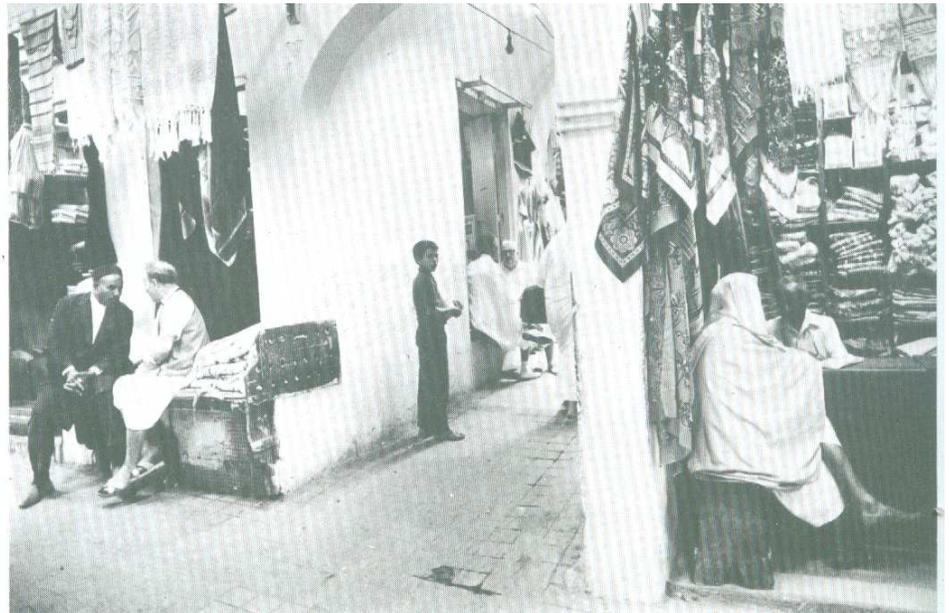
Les bourreliers occupent une petite rue et sont très actifs : ils fabriquent divers types de bâts et les autres pièces du harnachement.

Le visiteur peut parcourir tout le quartier des souks sans rencontrer le moindre tisserand s'il n'est pas averti que les ateliers de tissage sont logés au-dessus des autres magasins, de sorte qu'il n'existe pas à proprement parler de souk des tisserands malgré leur nombre et leur importance. Les escaliers raides et étroits qui donnent accès à leurs ateliers et les balustrades en planchettes de fortune de ces derniers confèrent aux souks de Sfax - tout au moins à une partie de ces souks - un aspect très pittoresque. Dans certaines rues, au niveau des magasins au sol, et à celui des ateliers de tissage à l'étage, viennent s'ajouter les «Dehliz» ou magasins au sous-sol le plus souvent occupés par des cordonniers.

Parmi les «personnages» des souks, Le marchand de thé avec sa grosse théière, à laquelle est suspendu un petit brasero.

Chaque verre servi est marqué d'une petite barre verticale sur le mur du marchand. Une fois par semaine environ, il présente l'addition à chacun de ses clients.

Cette densification du quartier des artisans est significative de l'ancien et de l'actuel dynamisme de la vieille ville. L'artisanat du



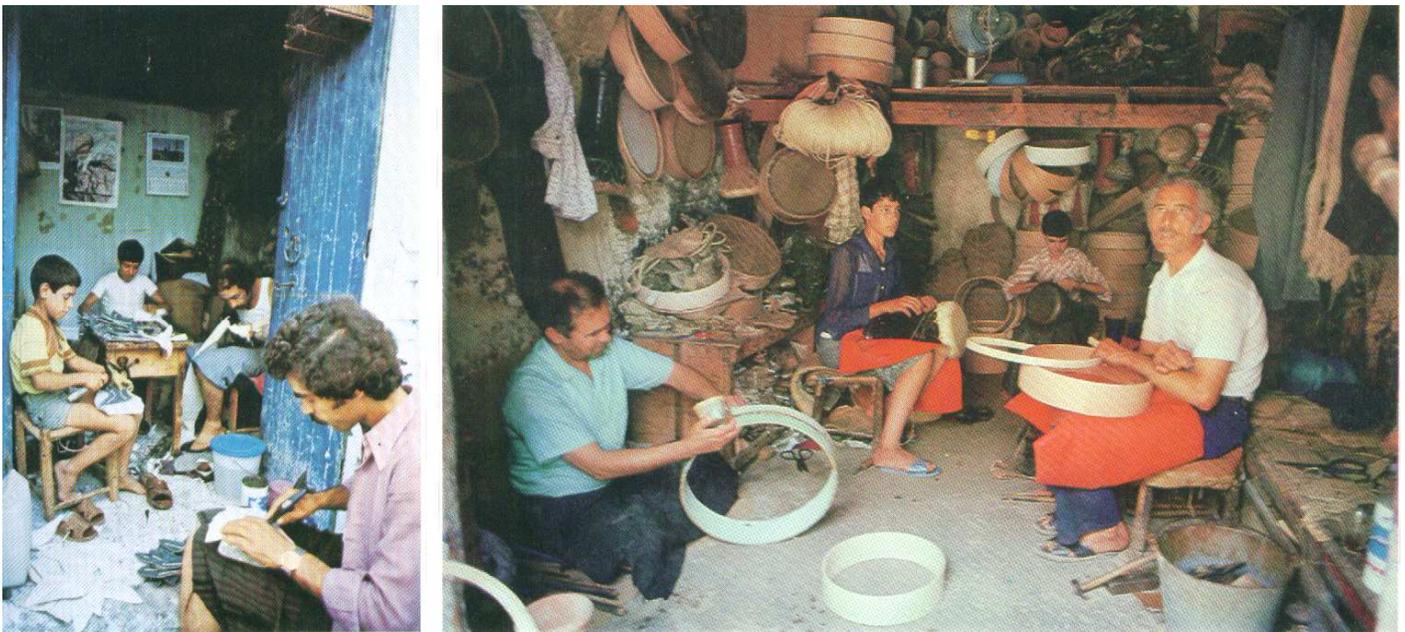
cuir a été et reste encore un secteur d'activité très important, certainement plus important que celui de la laine aujourd'hui. Anciennement Sfax était spécialisé dans la production de la *Balgha*, chaussure sans quartier avec un large talon, qu'elle exportait jusqu'au Moyen-Orient. Cet artisanat, qui utilise largement la machine-outil, a diversifié sa production et éclaté dans la vieille cité.

Le souk des forgerons occupe une longue rue qui suit depuis Bab Jebli le mur des remparts nord. Un ancien caravansérail qui donne sur cette rue a été lui aussi occupé par les forges : c'est un

bel espace carré entouré d'un portique et auquel on accède par un long passage voûté. Les forgerons sfaxiens furent de remarquables artisans. Les mille fenêtres de la ville, les très belles serrures que l'on peut voir encore sur les anciennes portes en témoignent. Cet artisanat a toujours été très actif. Il n'y a rien d'étonnant à cela dans une ville qui a toujours possédé des chantiers de construction navale et qui a fourni une vaste région en outils agricoles. Signalons que parmi les artisans du fer à Tunis beaucoup sont venus de Sfax.

Directement liés aux forgerons et dépendants d'eux pour leur production, les fabricants d'outils agricoles se sont installés dans le voisinage immédiat du souk des forgerons. Leur matière première est principalement le bois d'olivier dans lequel ils taillent les manches, façonnent les éléments qui servent de soutien aux bâts et

Dans le monde grouillant des ateliers, les jeunes sont partout. Les artisans tiennent à ce que leurs enfants apprennent «le métier du père et du grand-père». L'artisan sfaxien est apprécié hors de sa ville. A Tunis, par exemple, un artisan sur cinq est sfaxien.



aux harnais, le tournent pour obtenir les axes de ces engins à disques qui servent au battage des grains, etc. etc. Ils constituent l'une des principales curiosités des souks.

Pour achever ce tour des principaux corps de métiers, citons le très pittoresque souk des tamis dans lequel on fabrique non seulement toute la gamme de tamis qu'exigé la préparation des différents types de couscous, de «m'hames» et d'autres provisions, mais aussi les seaux en peau qu'on utilise pour le puisage de l'eau et les astucieux *sakhan* qui sont des structures en lattes de bois sur

lesquelles on met le linge à sécher au-dessus d'un brasero les jours sans soleil.

Il règne dans les souks une animation qui contraste avec le calme des quartiers d'habitation dont il nous faut dégager à présent les principales caractéristiques. Mais il est nécessaire au préalable de noter à propos des corps de métiers un certain nombre de points.

C'est d'abord la vitalité de l'artisanat dans une cité qui, nous l'avons dit, compte près de 4000 artisans, et sa capacité d'adaptation. On peut observer dans la plupart des corps de métiers l'usage courant de la machine-outil qui rentabilise l'effort de l'homme.

Par ailleurs et à l'encontre de ce qui se passe dans d'autres villes davantage concernées par le phénomène touristique, la production de cet artisanat répond principalement aux besoins de la population locale. Cela donne aux souks de la ville cette authenticité qui enchante les voyageurs sensibles à la vitalité des cultures humaines dans leur diversité.

On est frappé, enfin, dans les innombrables ateliers d'artisans par la présence des jeunes. Les enfants sont partout : ils découpent le cuir, scient le bois, soudent le métal, dévident la laine... etc. Les artisans tiennent à ce que leurs fils apprennent, parallèlement à leurs études, «le métier du père et du grand-père». C'est ainsi que se développent cet amour du travail manuel, cette «aptitude à la technologie» et surtout ce goût pour le travail bien fait que les autres Tunisiens sont unanimes à reconnaître à leurs concitoyens sfaxiens.

Il est heureux de constater que ces solides traditions se perpétuent et que cette continuité s'opère sur les lieux même qui les ont vu naître et se développer.

L'HABITAT TRADITIONNEL

On retrouve dans la zone résidentielle de la médina de Sfax les particularités propres à ce type de quartier dans la ville arabo-musulmane. C'est en premier lieu une trame originale conçue avec le souci de créer entre la maison, espace privé, et la rue, espace public, les transitions permettant d'assurer le maximum de protection à l'intimité familiale. Depuis les rues de grande circulation partent des ruelles moins larges à caractère semi-public

sur lesquelles donnent de: impasses qui n'appartiennent qu'aux maisons riveraines et constituent un espace privé.



Sfax a produit les plus belles peintures sous-verre de Tunisie. Le plus fameux de ses peintres était Mahmoud El Fériani qui vécut dans la seconde moitié du XIXe s. La peinture ci-contre date de 1888 et représente Abdallah Ibn Jaafar, héros de la conquête arabe, emmenant la fille du Patrice Grégoire. Au lendemain de la conquête coloniale, la collectivité puise dans son passé glorieux et grâce à ses artistes, la force nécessaire pour survivre.

Ce schéma se vérifie souvent à Sfax malgré l'orthogonalité de la ville. Le système de rues, de ruelles et d'impasses est complété par un nombre assez important de «batha» ou places de dimensions modestes mais d'une grande utilité. C'est là qu'on déchargeait les produits de la terre : blé, orge, olive, huile, etc. Les enfants y trouvent aujourd'hui des espaces de jeu merveilleux à l'abri de la voiture et de la circulation moderne.

Ce qui caractérise également les quartiers résidentiels de notre



Détail d'une porte en bois peint dans une maison ancienne. Ces compositions florales fraîches et élégantes sont caractéristiques d'un style local qui a survécu jusqu'à la dernière guerre mondiale. La production de bois peint est actuellement fort réduite et de peu de qualité.

ville c'est une intégration sociale assez remarquable. Il n'existe pas de quartiers riches et de quartiers pauvres. La sagesse populaire dit bien que «la rue compte avant la maison» et que «si la maison vaut cent, la rue doit compter pour mille». Il est certain aussi que l'homme recherche naturellement le voisinage des gens de son milieu social. Mais c'est à peine si on peut dire qu'à Sfax certaines rues ou certains tronçons de rue, constituent une petite enclave bourgeoise ou populaire.

La répartition socio-géographique présente une homogénéité certaine et la rue le reflète bien. Il faut noter aussi que les habitants réservaient tous leurs soins et leur argent à l'aménagement et à l'embellissement de l'intérieur des maisons, négligeant un peu les façades. Cette discrétion a empêché les contrastes sociaux de s'étaler comme ils le font de façon si indécente dans les villes modernes.

Il n'existe pas à Sfax de ces vastes palais qui se sont multipliés dans la capitale au cours des trois derniers siècles. La ville possède cependant de très belles maisons patriciennes dont la plus connue est le Dar Jellouli, siège du Musée régional des arts et traditions populaires. Il porte le nom d'une vieille famille sfaxienne qui l'a occupé pendant plus de deux siècles. L'un des plafonds de cette riche demeure porte la date de 1728 mais l'édifice peut être daté sans risque d'erreur du XVIIe siècle.

Le Dar Jellouli a un plan classique, à savoir des pièces d'habitation en T, avec alcôves latérales et «maqsouras», qui donnent sur une cour à portique. Les dimensions sont modérées mais le décor admirable. Dans la cour, portes et fenêtres sont encadrées avec cette belle pierre de Gabés que les artisans sfaxiens ont taillée et sculptée au cours des siècles avec un art consommé. Il existe réellement un style de la pierre taillée propre à notre ville. Il est caractérisé par un répertoire de motifs tout à fait original et une exécution robuste qui s'accommode parfaitement de la dureté du matériau.

Des panneaux de céramique bleu et orange dont on use avec modération apportent à la sobriété de la pierre une note de légèreté et d'élégance. L'intérieur des pièces en T, qui sont autant d'appartements, est traité dans le même style. Un arc très vaste appuyé sur des colonnes légères y encadre le «qbou», espace de réception. Ce qui retient aussi l'attention dans le Dar Jellouli ce sont des boiseries

de grande qualité : bois sculptés qui nous rappellent les chefs-d'oeuvres de la grande mosquée de la ville, bois tournés qui, par l'assemblage de mille éléments composent des panneaux légers et élégants, bois peints enfin qui semblent avoir eu de tout temps une vogue extraordinaire à Sfax. On peignait les coffres et les étagères, on peignait les panneaux qui recouvrent les murs, les portes des placards... etc. On peignait surtout les plafonds. Il faudrait écrire des pages et des pages sur ces plafonds, véritable plaisir de l'oeil. Ils sont en général à solives formés par conséquent de caissons étroits et allongés sur lesquels courent des motifs floraux et géométriques. Les couleurs dominantes sont le bistre, le vert olive, l'orange, le rouge et accessoirement le bleu. Malgré la profusion des motifs et des couleurs, une élégante sobriété se dégage de l'ensemble.

L'artisanat du bois a été à Sfax l'artisanat artistique par excellence. En plus des boiseries qui font partie de la bâtisse, le Dar Jellouli présente une collection de bois qui ont été réunis dans la cité. Ils donnent une idée assez fidèle des différentes formes qu'a connues cet art.

Il existe dans la médina de Sfax un nombre respectable de «Dar Jellouli» mais l'ensemble des quartiers d'habitation est fait de demeures moins spacieuses et moins décorées. Dans l'ensemble, ces maisons sont petites mais se caractérisent par un souci de l'aménagement qui révèle chez le Sfaxien une aptitude à tirer le maximum d'un espace donné. C'est peut-être cela qui développe un sens extraordinaire du volume et qui confère à ces modestes maisons un équilibre et une profonde beauté. Il y a à Sfax des endroits où on ne peut s'empêcher de penser à ces petites maisons d'Amsterdam où chaque centimètre carré est mis à profit.

L'architecture des «borjs» que nous verrons dans le prochain chapitre révélera une même sensibilité. Je ne sais si nous pourrons tenir les mêmes propos lorsqu'il faudra évaluer les milliers de villas qui poussent aujourd'hui dans la vaste banlieue sfaxienne !

Les quartiers résidentiels de la médina comprennent essentiellement des maisons, mais chacun d'eux s'articule autour d'une mosquée dont l'importance peut varier mais qui représente dans l'espace urbain une sorte de relai du sacré dont le point de rayonnement est nous l'avons vu la grande mosquée. Ces mosquées



Pour sa nuit de noce, la mariée porte sept tuniques différentes dont la plus somptueuse est la «Kheïaa». Cette jeune femme, bien que médecin, a tenu à se marier «à la traditionnelle».

- on en comptait 45 - réunissent les habitants de leur quartier pour les cinq prières mais spécialement pour celle du matin et celle du soir. Au milieu de la journée les fidèles fréquentent la grande mosquée proche de leur atelier ou de leur commerce. Elles étaient aussi - elles le sont encore un peu - le lieu de causeries religieuses et sociales dispensées par des «oulémas» bénévoles, surtout le soir.

Il n'est pas aisé pour les jeunes d'aujourd'hui de se faire une idée concrète de l'importance du sacré dans la vie des cités anciennes. Quelques chiffres peuvent les y aider. Dans la médina de Sfax, qui compte 11.000 habitants, il n'y avait pas moins de 76 lieux de prières et de recueillement allant de la grande mosquée au minuscule «Masjed» de quartier. Cela donne en moyenne une mosquée pour 144 habitants. Si on veut bien se rappeler que la mosquée est aussi un lieu de rencontre, un endroit dans lequel à n'importe quel moment le fidèle, s'il le désire, peut aller simplement s'asseoir et échapper un instant au tumulte des souks, on réalise combien nos villes étaient socio-culturellement équipées.

Moins nombreux que les mosquées, les bains (hammams) étaient -et restent encore - dans les différents quartiers un lieu privilégié qui n'a pas qu'une fonction hygiénique. Aller au bain une fois par semaine au moins, est un acte culturel dans le plein sens du terme. On se rend au hammam à plusieurs. On ne s'y lave pas, on y reçoit des soins : bain de vapeur, massage, etc. La ville, qui depuis

L'attachement à la musique et à la danse traditionnelles reste très fort. Les familles sfaxiennes ont l'habitude de faire venir des groupes de femmes qui, durant de longues veillées, font danser jeunes et moins jeunes sur des rythmes très entraînants.





Le regretté «Cheikh Mohammed Boudeya» qui endit d'éminents services à la musique de la région et la fit connaître dans le reste du pays et hors des frontières de la Tunisie.



longtemps a débordé le cadre de ses vieux remparts, a multiplié les hammams, mais elle a conservé ses anciens établissements.

A Sfax les bains fonctionnent pour les hommes à partir du coucher du soleil, et parce qu'ils appartiennent au monde de la nuit, on leur a attribué certaines fonctions. C'est ainsi que les «tabbal», crieurs publics, qui pendant le Ramadan se chargent d'aller réveiller tous les citoyens avant le lever du jour pour leur collation avant le début du jeûne, se recrutaient parmi les propriétaires des Hammams. Le Cheikh Ali Nouri avait déjà au XVIIe siècle réparti les quatre parties de la ville entre les trois grands bains de l'époque : Hammam Es Sultan, Hammam Al West et Hammam de la rue des cordonniers ; il confia le quatrième quart à la famille Bouassida. Signalons à titre simplement indicatif qu'en 1966 la ville comptait toujours quatre «tabbals» pour la médina mais vingt et un pour les faubourgs et la ceinture des Jnens et que cette charge se transmet dans les mêmes familles depuis des générations.

Au XIXe siècle la ville était divisée administrativement en quatre parties : le nord-est appelé Hamidia, le nord-ouest appelé El Qsar, le sud-ouest appelé Al H'sar et le sud-est appelé El

Regga. Dans son «Histoire de Sfax», B. Abdelkefi établit en s'appuyant sur un certain nombre d'actes notariés qu'initialement la ville, encore peu peuplée, était partagée entre un quartier est Chaaria et un quartier ouest Eddenia. Une autre division aurait prévalu par la suite précédant celle connue au XIXe s. : un quartier nord celui des Jebliyin, un quartier sud celui des Bahriyin et un quartier médian qui se trouve être celui des souks nobles et des meilleurs quartiers résidentiels et qu'on appelait quartier des Hadhar (citadins). Des cheikhs étaient placés à la tête de chacune de ces divisions administratives. La ville avait aussi ses aminés qui veillaient à la bonne marche des différents corps de métiers. L'accès à toutes ces charges intervenait à la suite d'un consensus. Il semble d'autre part que l'agha des turcs {nommé par Tunis) i'Imam de la Grande Mosquée et l'oukil des remparts venaient en tête de la hiérarchie administrative de la ville.

LA VIE CULTURELLE

Le présent chapitre ne saurait constituer un exposé exhaustif sur la Médina dans le passé et le présent, sur son fonctionnement, ni une approche complète du legs matériel et culturel qu'elle représente pour le grand Sfax d'aujourd'hui. Notre propos n'a pas procédé d'un plan rigoureux et nous avons voulu seulement rechercher, à l'occasion de développements sur des aspects qui nous ont paru significatifs, les points forts qui ont marqué la personnalité de cette cité. Nous en rechercherons d'autres lorsque nous étudierons dans les deux chapitres suivants l'oeuvre de mise en valeur qu'elle entreprit dans son vaste arrière-pays et le parti qu'elle sut tirer de sa position maritime. Mais pour compléter cette première esquisse, il est nécessaire d'évoquer même rapidement la vie culturelle et artistique dans le Sfax d'antan.

L'élite citadine des pays arabo-musulmans puisait dans l'immense legs de la culture classique : Coran et hadith, philosophie et jurisprudence, poésie et relations de voyages... etc. Celle de Sfax ne faisait pas exception. On relève toutefois chez elle un éclectisme évident et un intérêt particulier pour les sciences . L'inventaire de la bibliothèque du Cheikh Ali Nouri et de ses fils est à cet égard significatif : sur un millier de titres, 552 concernent les différentes sciences religieuses, 170 le soufisme,

177 les différentes disciplines linguistiques et littéraires et 124 les sciences exactes dont 45 livres de médecine, 41 d'astronomie et d'astrologie et 10 de mathématiques.

Ali Nouri et plusieurs de ses descendants manifestaient un intérêt tout particulier pour la science médicale. Quelques-uns la pratiquaient gratuitement. On considérait du reste qu'il est impie de se faire payer le secours apporté à son semblable. Les Nouri avaient mis au point un remède contre la rage dont l'efficacité était largement reconnue. Peut-être existe-t-il encore quelques personnes qui l'utilisent ? A ma connaissance, la médecine moderne en Tunisie ne s'est pas penchée avec intérêt sur des remèdes à base d'herbes et autres ingrédients qui ça et là ont soulagé la souffrance des hommes durant des siècles.

Nous avons parlé plus haut des Charfi qui ont donné d'éminents géographes cartographes. Dans son histoire de la littérature géographique chez les arabes, l'orientaliste J-J. Krachkovski a suivi les activités de cette illustre famille sur plusieurs générations.

Notons par ailleurs que Sfax a toujours manifesté pour l'astronomie un intérêt particulier. Cette science nécessaire pour la navigation l'était aussi pour la détermination précise des heures de prière, d'ouverture et de rupture du jeûne. Elle a été régulièrement enseignée à la Grande Mosquée de la ville et il n'est pas sans intérêt de relever que la Zitouna, première université islamique du Maghreb faisait appel à des spécialistes sfaxiens pour sa chaire d'«Astronomie et sciences de l'heure» (al falak wa ilm al miqat).

A côté de la culture classique réservée à une élite, l'engouement d'une grande partie des Sfaxiens pour la musique, voire pour la danse, leur vif intérêt pour la poésie et le conte oral, leur passion pour la peinture témoignent d'une culture populaire vivante.

Ces citadins ne dédaignaient pas les chants gutturaux et nostalgiques des semi-nomades de l'arrière-pays mais deux genres musicaux avaient leur faveur : le «malouf» musique andalouse raffinée et citadine s'il en fut, et la musique des confréries religieuses aux rythmes envoûtants. Aujourd'hui encore, les familles aiment organiser des soirées au cours desquelles jeunes et moins jeunes participent au chant et à la danse. Les rythmes les

plus appréciés sont ceux des «bnaders» groupe de femmes souvent noires.

Au lendemain de son indépendance, la Tunisie entreprit l'inventaire de son patrimoine musical. Le gouvernement eut l'heureuse idée de créer à Sfax une radio régionale qui contribua efficacement à la collecte et à la diffusion du riche patrimoine musical de la ville. Certaines mélodies sfaxiennes comme «Sidi Mansour», «Caïd Aghareb» ont franchi les frontières nationales.

Nous avons parlé plus haut des peintures-sur-bois qui avaient occupé dans le temps un large corps de métiers. Le répertoire de ces peintres étaient essentiellement floral. Un autre art pictural, la peinture sous-verre, a connu à Sfax un essor remarquable. Il est apparu assez tardivement en Tunisie, vraisemblablement au début du XIXe siècle, et il a trouvé ses sources d'inspiration dans des thèmes courants - calligraphie, composition géométrique et florale - mais puisa également dans le vaste répertoire des contes populaires glorifiant les faits et gestes des héros de l'histoire arabe et tunisienne.

L'école de Sfax a produit des peintures de première qualité que nous devons plus particulièrement à l'artiste Mahmoud Feriani. Celui-ci a vécu dans la seconde moitié du XIXe s. et a réalisé des compositions florales et calligraphiques d'un goût exquis. Mais la partie la plus importante de son oeuvre est constituée par une série de peintures consacrées à Abdallah Ibn Jaafar, héros de la conquête de l'Ifri-quiya par les arabes.

Trois de ces fameuses compositions sont parvenues jusqu'à nous. L'une appartient au Centre des Arts et Traditions Populaires, la deuxième au peintre Ali Bellagha (p. 67) et la troisième à la famille Marrakchi de Sfax. Dans chacune d'elles, Abdallah Ibn Jaafar, monté sur un cheval noir, est accompagné de L'la Yamina, fille du Patrice Grégoire, Gouverneur de l'Afrique byzantine. Selon la tradition populaire, cette princesse s'était convertie à la foi nouvelle contre la volonté de son père et de ses frères. Ceux-ci figurent également sur les trois peintures poursuivant le couple héroïque.

Nous avons analysé ailleurs tous les éléments thématiques et artistiques de ces oeuvres qui sont parmi les plus riches et les plus belles de toute la peinture arabe sous-verre connues à ce jour. Exécutées au cours des années qui ont suivi la résistance héroïque

de la ville à la conquête française et, au moment où l'humiliation de la défaite était encore profondément ressentie, ces oeuvres glorifiant avec un panache tout populaire les gloires du passé, prouvent à quel point la peinture sous-verre a pu être l'expression directe des joies et des peines du peuple.

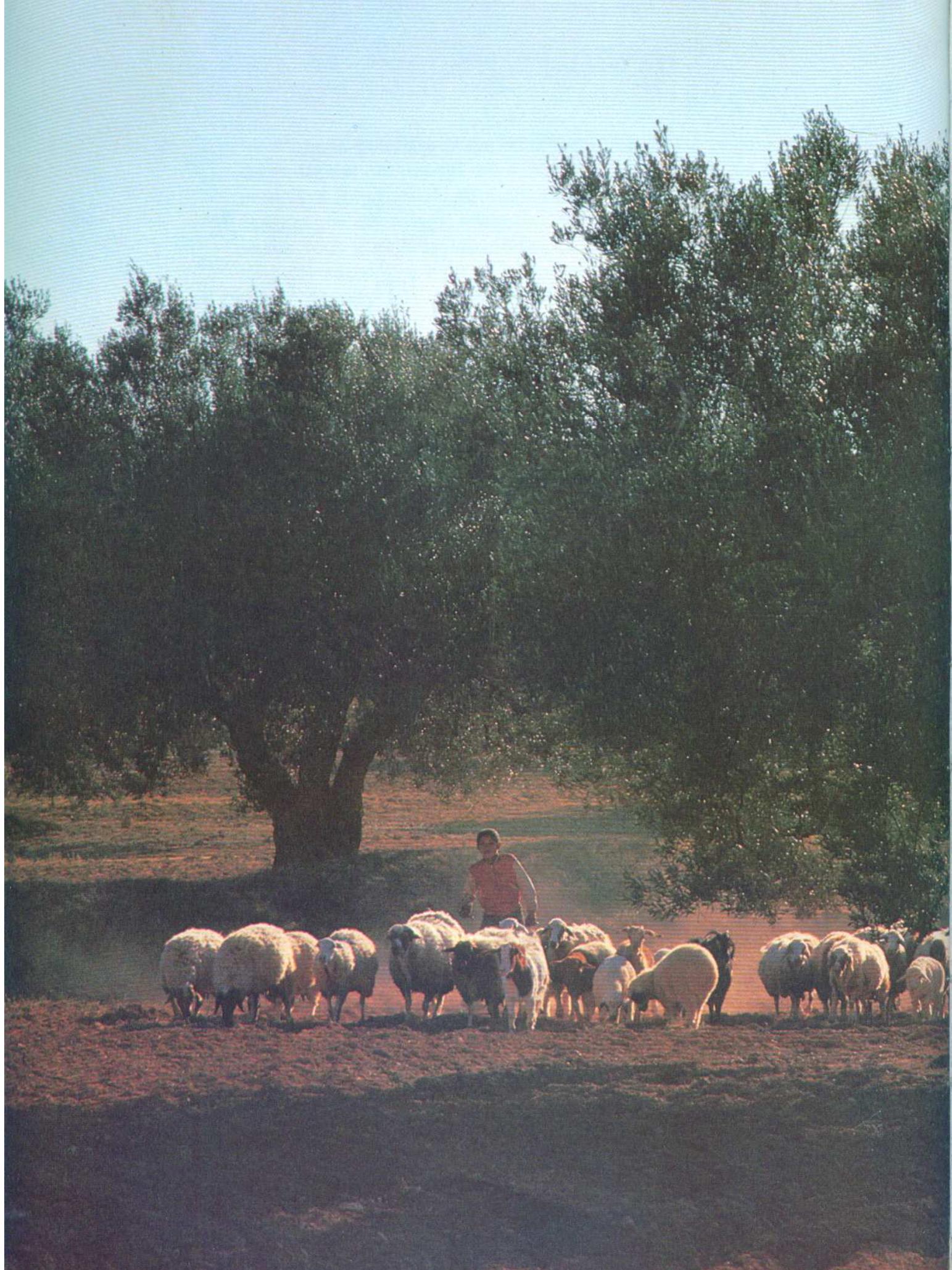
Mahmoud El Feriani n'était pas seulement peintre, il fut aussi bon musicien et conteur talentueux. Il est représentatif de cette culture populaire vivante qui n'avait pas codifié les genres et élevé des cloisons entre eux.

Dans le Sfax d'aujourd'hui y-a-t-il un prolongement vivant de ce riche patrimoine ? Au moment du bilan il faudra bien se poser la question.

La Vocation Terrienne

*«... dans le jardin musulman, la première chose qui importe, c'est une fermeture isolant du dehors, et, au lieu que l'intérêt soit à la périphérie, il siège au centre...
Ce jardin à l'inverse du jardin classique et du jardin paysager des Japonais, procure un délassement de la pensée repliée sur elle-même...»*

Louis Massignon





Le talent de l'artiste a réussi à saisir la beauté et la richesse de l'oliveraie sfaxienne. Les, il y a moins d'un siècle, il n'y avait que steppes stériles (p.80-81).

On peut affirmer sans risque d'erreur que toutes les villes du monde comprennent aujourd'hui, en plus du noyau urbain historique et des quartiers modernes, de vastes banlieues les unes parsemées de belles villas, les autres beaucoup moins riantes. Une telle dispersion de l'habitat était jusqu'à la fin du siècle dernier tout à fait inconcevable si l'on considère les conditions économiques et de sécurité.

Dans le maghreb, le processus classique d'extension des cités était le suivant : un faubourg (rbadh) naissait lentement au pied des remparts et quand il avait pris suffisamment d'importance il était ceinturé d'une muraille et phagocité par la ville.

UNE CEINTURE DE JARDINS DES LE XVIII^e SIECLE

Sfax - et c'est là un fait très important - présente le cas exceptionnel d'une ville qui avait dès le XVIII^e siècle une vaste banlieue de «jnens» - jardins - dans lesquels étaient construites des habitations d'un type particulier : les «borjs».

Il nous faut consacrer à cette banlieue les développements qu'elle mérite sans quoi notre appréhension du grand Sfax d'aujourd'hui et du caractère fondamental de ses habitants resterait incomplète. Quand et dans quelles conditions cette banlieue avait-elle commencé à prendre forme et à se développer? Quel avait été le processus de sa mise en place? Voilà deux premières questions importantes.

Sans revenir aux textes que nous avons longuement cités dans le premier chapitre, rappelons d'une part que At-tijani avait décrit au début du XIV^e siècle l'état de désolation des campagnes de Sfax l'attribuant aux arabes hilaliens et d'autre part que pour le XVI^e s. ni Marmol ni surtout le perspicace observateur que fut Léon l'Africain n'ont mentionné le moindre jardin, la moindre maison autour des remparts de notre ville. C'est dans une lettre de Peyssonnel datée du 29 Août 1724 que nous trouvons - sauf preuve du contraire - la première mention d'un habitat extra-muros. Peyssonnel est un médecin-botaniste qui fut envoyé en mission scientifique dans la Régence par le roi de France en 1724 - 1725. Il raconte dans cette lettre comment à la suite d'une journée accablante de chaleur passée à la prospection et à l'identification d'antiquités il décida d'aller passer la nuit à Sfax. «*Nous fûmes ensuite coucher à Sfax... on trouve quantité de villages sur la route qui sont de nouvelle fabrique*». En

Cette tour carrée est un eborj». Les borjs sont des habitations simples mais fortifiées, qui ont été en quelque sorte l'outil de la mise en valeur par les citadins d'une ceinture de jardins de plusieurs milliers d'hectares dès le XVII^e siècle.

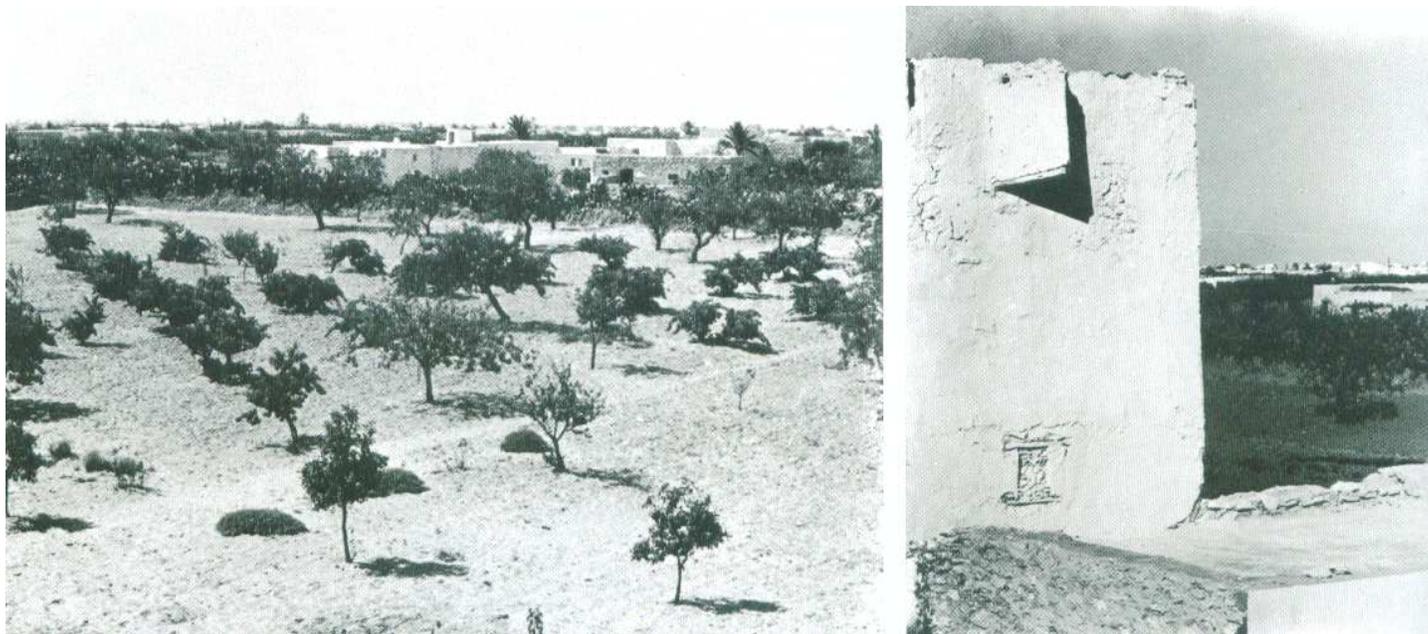


Le «jnen» est un vaste verger en culture sèche, toujours clôturé par une tabla de figues de barbarie. Sur la photo de droite, on voit en haut d'un borj, la bretèche derrière laquelle on s'abrite pour décourager les agresseurs éventuels.

fait de villages, il doit s'agir de ces «merkez» qui jusqu'à une époque peu éloignée étaient les seuls ensembles construits le long des routes qui convergent vers la ville . Notons que Peyssonnel précise qu'ils sont de construction nouvelle.

Un autre médecin botaniste, Desfontaines, qui voyagea en Tunisie entre 1783 et 1786 est plus explicite. «Les citoyens les plus riches, écrit-il, passent une partie de l'année dans leurs jardins où ils ont des maisons de campagne fort agréables. On en fait monter le nombre à huit mille». Desfontaines exagère. Un recensement du début du XXe siècle n'atteint pas le chiffre de six mille habitations ; en 1955 il était de 11,000. Mais nous pouvons conclure que pendant la deuxième moitié du XVIIIe s. une vaste banlieue de jnens avec leurs borjs était en place.

Nous avons entrepris il y a quelques années, une étude sur le terrain et nous avons relevé sur un borj, situé pourtant à 9 km des remparts, la date de 1806. Donc, à la fin du XVIIIe s. la banlieue



avait l'étendue qu'elle a aujourd'hui. Elle continuera à étonner tout au long du XIXe s. les voyageurs. Barth est tellement frappé par son importance qu'il donna au milieu du XIXe siècle le chiffre de 60.000 jnens et 15.000 borjs ! Sir Grenville Temple relatera le très agréable séjour qu'il fit en 1832 dans le jnen de Si Baccar Jellouli. D'autres après lui viendront confirmer l'agrément de ces jardins.

S'il fallait les croire, les Sfaxiens auraient encouru mille dangers en s'établissant dans une zone d'insécurité pour le plaisir d'admirer la nature et respirer le grand air. Car c'est un fait qu'au XVIIe s. et au XVIIIe s. les steppes entourant Sfax étaient le domaine des semi-nomades Methelith et Mehedhba, toujours disposés à piller ces citadins riches et arrogants.

LE «BORJ» INSTRUMENT DE L'EXPANSION

L'habitation qui prévalut dans cette vaste zone de jardins jusqu'à la fin du XIXe siècle - le borj - est très significative de la situation conflictuelle dans laquelle vivaient les deux communautés. Guerin qui a visité Sfax en 1862 écrit : «*Un borj ou habitation en forme de tour carrée s'élève au centre de chacun des jardins*». Ces tours de 8 à 10 mètres de haut ne comportaient qu'une ouverture unique au rez-de-chaussée : la porte d'accès. A l'étage, les fenêtres avaient les dimensions et l'allure de meurtrières. Dans le mur des terrasses était

A partir du milieu du siècle dernier, les Sfaxiens commencèrent les plantations d'oliviers. Les anciennes tours devinrent trop exigües ; on leur adjoignit alors, comme cela apparaît clairement sur cette photo, de nouvelles ailes



aménagée une bretèche qui surplombait exactement la porte d'accès et permettait d'attaquer aisément les agresseurs éventuels. L'unique porte se bloquait solidement de l'intérieur par une traverse coulissant dans le corps du mur.

Le rez-de chaussée comprenait un espace central flanqué à droite ou à gauche d'une large banquette appelée «Jalsa», et prolongé en profondeur par une pièce unique. Depuis cet espace, des escaliers assez raidés conduisent à l'étage qui comprend en général deux petites pièces ouvrant sur un minuscule patio à ciel ouvert. Le tout est réalisé avec sobriété. On évitait visiblement toute dépense superflue. Mais ces borjs sont très agréables à habiter ; du reste beaucoup le sont encore. Leurs constructeurs possédaient incontestablement un sens très poussé du volume. Les espaces y sont réduits mais accueillants et la lumière qui pénètre par de petites ouvertures se répand avec douceur sur les surfaces blanches des murs.

Les borjs étaient occupés seulement pendant la belle saison. Dans les plus anciens, la porte d'accès ne comportait même pas de serrure et lorsqu'à la fin de l'été les citoyens réintégraient la cité, ils abandonnaient totalement ces tours. Il s'agit, on le voit, d'une habitation liée à la mise en valeur des terres sablonneuses et légères qui entourent Sfax. Sur ces terres, on a commencé dès le XVIIe s. à pratiquer une arboriculture relativement spécialisée puisque les principaux produits de ces jardins étaient l'amande et la pistache, et accessoirement les abricots, les olives... On quittait la ville pour être sur place quelques semaines avant la récolte qui a lieu en Juillet-Août. On décortiquait et on séchait les précieux fruits qu'on ramenait ensuite en ville.

De la pistache de Sfax on disait qu'elle valait celle d'Alep, ce qui n'est pas un mince compliment. Dans une correspondance du consul de France à Sfax il est cité le chiffre de 25.000 francs/or pour les exportations de pistache en 1882. Il y avait aussi d'autres cultures ; les plus importantes étaient celles du jasmin, de la rosé, de l'églantine et d'un géranium odorant la *atrechiya*. On en extrayait des parfums réputés dans le reste du pays et au Moyen-Orient. Aujourd'hui les pistachiers ont pratiquement disparu mais l'amandier a gagné énormément de terrain et les parfums de Sfax s'exportent très bien. Ils sont la spécialité d'un certain nombre de familles qui entretiennent des relations d'affaires avec les grands centres de la parfumerie en Europe notamment avec Grasse.

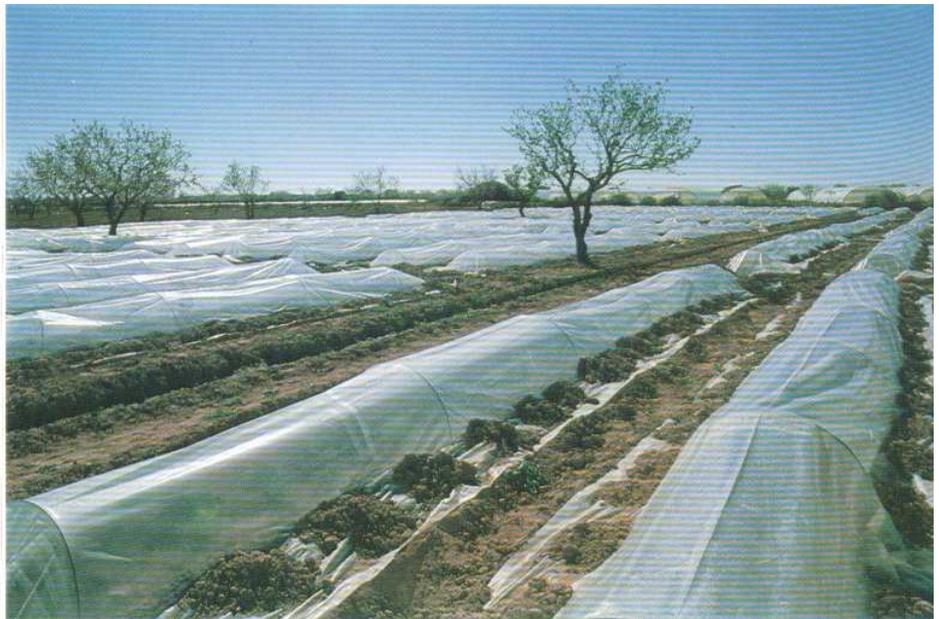
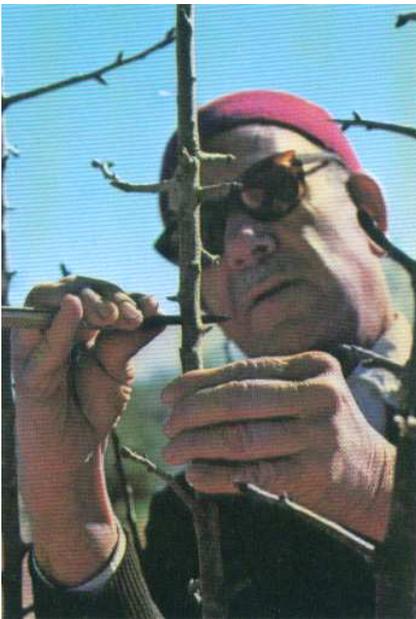


Le printemps est précoce dans les jardins de Sfax. Les amandiers fleurissent dès le mois de Janvier aussitôt suivis par les pêchers, les pruniers, etc.

LA VOCATION TERRIENNE

Pour cet instituteur retraité, l'arboriculture n'a pas de secrets. Il est maître dans l'art de tailler, de greffer, de lutter contre les parasites... Les méthodes culturales les plus modernes trouvent ici un terrain favorable que seul le manque d'eau peut limiter.

Donc au cours des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, les habitants de Sfax, enrichis par les produits de leur artisanat et par le commerce maritime, investissent dans la mise en valeur de l'arrière-pays immédiat de leur ville qu'ils arrachent presque l'arme à la main au contrôle des semi-nomades. Ils acquièrent ainsi à côté de leurs solides traditions citadines une grande maîtrise des pratiques agricoles et notamment de l'arboriculture. S'il en fallait une preuve nous rappellerions que les principales variétés d'amandiers, d'abricotiers... qui figurent aujourd'hui dans les nomenclatures du ministère tunisien de l'agriculture, portent les noms de familles sfaxiennes. C'est un hommage posthume et bien mérité à ces inventeurs anonymes qui ont contribué à l'enrichissement du patrimoine arboricole de la Tunisie.



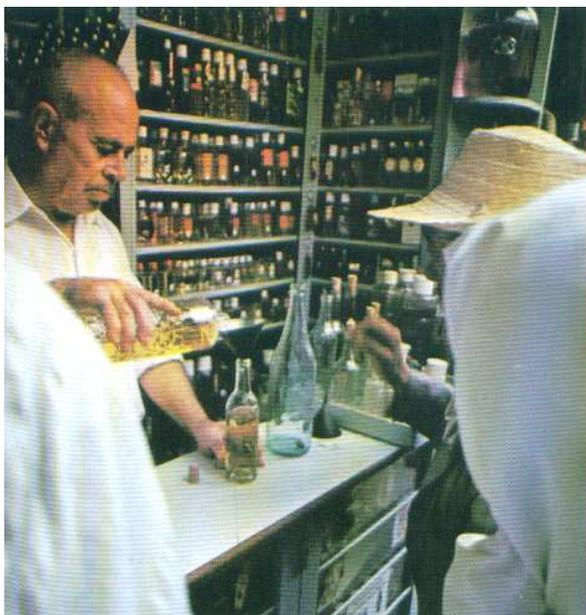
La vocation terrienne de la cité n'a pas cessé depuis de se confirmer et de se développer. Plusieurs anecdotes témoignent de la passion pour l'expérimentation agronomique chez ces citadins qui mettaient un point d'honneur à réussir mieux que le voisin telle ou telle culture. Citons celle qu'on raconte sur les frères Ali et Mohamed Triki, riches oléiculteurs du début de ce siècle, à qui un ami pourtant très proche avait refusé des boutures d'une variété d'oeillets dont il était très fier. Ils réussirent à partir de la tige d'une fleur et en utilisant différents dosages de fumier à

obtenir des plants. On raconte que l'ami ne put maîtriser sa fureur quand il reçut un bouquet entier de cette fleur rare dont il espérait rester l'unique détenteur.

Aujourd'hui, tel commerçant, tel directeur d'école, tel Président Directeur Général d'importantes sociétés, tel artisan... en rentrant le soir dans son jardin troque sa jebba en soie ou son costume contre la culotte bouffante et passe des heures à tailler, à pratiquer des greffes à arroser, à fumer... Parler de ses expérimentations, de ses réussites mais aussi de ses déboires en agriculture est un sujet de conversation qui a la faveur des Sfaxiens. La vocation terrienne de ces derniers est si profonde qu'il est difficile de dire s'ils sont plus citadins que paysans ou inversement.

Nous verrons qu'à partir de la seconde moitié du XIXe siècle commence une rapide expansion des plantations d'oliviers. L'habitat de la banlieue connaîtra des transformations importantes.

On cultive dans les «jnens» la rosé, le jasmin, l'églantine et ces cultures assurent des revenus non négligeables. Certaines familles se sont spécialisées dans la production des essences et maintiennent jusqu'à ce jour des relations d'affaires avec les grandes maisons de parfums en France.



A la tour carrée initiale dont nous avons vu la fonction sont venues s'ajouter des dépendances de plus en plus nombreuses : écurie pour un nombre maintenant élevé de mulets et de chameaux nécessités par les multiples labours des vastes olivettes, remises pour les charrettes qui font leur apparition, entrepôts pour les céréales et les légumes secs qu'on fait pousser en cultures intercalaires lorsque les olivettes sont encore jeunes, pièces pour héberger les associés semi-nomades etc.

Gravure du Dar Jellouli reconstituant une scène du marché aux fleurs au début de ce siècle.



Dans cet atelier, plus d'une vingtaine d'outils agricoles ont été réalisés par l'artisan occupé au fond de son magasin à passer sur une meule quelque lame ou soc de charrue. Image parlante de la vocation agricole de la ville.

Mieux équipés et mieux exploités, les jnens deviennent le cadre d'un art de vivre typiquement sfaxien. C'est une ville entière qui, à partir du mois de mai, se mettait à déménager vers les jnens pour ne les quitter qu'avec les premières pluies d'octobre. Ce double déménagement dans l'année a rythmé la vie de la population sfaxienne dans presque sa totalité jusqu'à ces dernières années. Le mouvement n'a pas totalement disparu aujourd'hui.

Nous verrons plus loin que beaucoup de choses ont changé à Sfax, notamment dans la ceinture des jnens. Mais l'attachement des Sfaxiens à ces derniers reste très vif. Cela est facile à comprendre. Le jnen, c'est la saison estivale, c'est un cadre de vie spacieux, ce sont les fruits et les fleurs en abondance, c'est l'époque des récoltes et de la préparation communautaire des «oula» (provisions de l'année). En cela, il est l'opposé de la maison citadine exigüe et calfeutrée, cadre de la vie hivernale au cours de laquelle on consomme ce qui a été patiemment préparé l'été. La rupture de ce rythme touche quelque chose de profond chez le Sfaxien. Il faudrait toutes les ressources de la psycho-sociologie pour en mesurer l'impact.

UNE IMMENSE ENTREPRISE : L'OLIVIER

Dés la seconde moitié du XIXe s. la ceinture des jnens était devenue trop étroite pour le désir d'entreprendre du Sfaxien. C'est alors que commence la grande aventure de l'olivier. Beaucoup de géographes, et non des moindres, ont l'habitude d'attribuer le mérite de cette vaste entreprise à la colonisation française plus spécialement à Jérôme Fidelle, contrôleur civil et Paul Bourde directeur de l'agriculture qui, frappés par l'importance des vestiges de l'oléiculture à l'époque romaine - bien sûr ! - eurent vers 1890 l'intuition des immenses potentialités de la région.

Ces géographes oublient de rappeler que lorsque la France a occupé en 1881 la Tunisie, la forêt d'oliviers sfaxienne avait couvert une zone de plus de vingt kilomètres de rayon et que le nombre d'oliviers dépassait 350.000 pieds. Bien plus, en 1881 étaient en place les conditions juridiques et agronomiques de la puissante expansion à laquelle les Français contribuèrent par leurs capitaux, et seulement par leurs capitaux, l'encadrement et la mise en valeur ayant été le fait des citadins et des semi-nomades de l'arrière-pays. Mais ces omissions à propos des véritables promoteurs de la richesse de notre région ne sont pas hélas l'exemple unique de la compromission de savants et de chercheurs avec

l'entreprise coloniale dont l'objectif le plus sournois était de confisquer aux «indigènes» leur part d'ingéniosité et de créativité. Il n'existe pas de meilleur moyen pour saper le moral d'un individu ou d'un groupe !

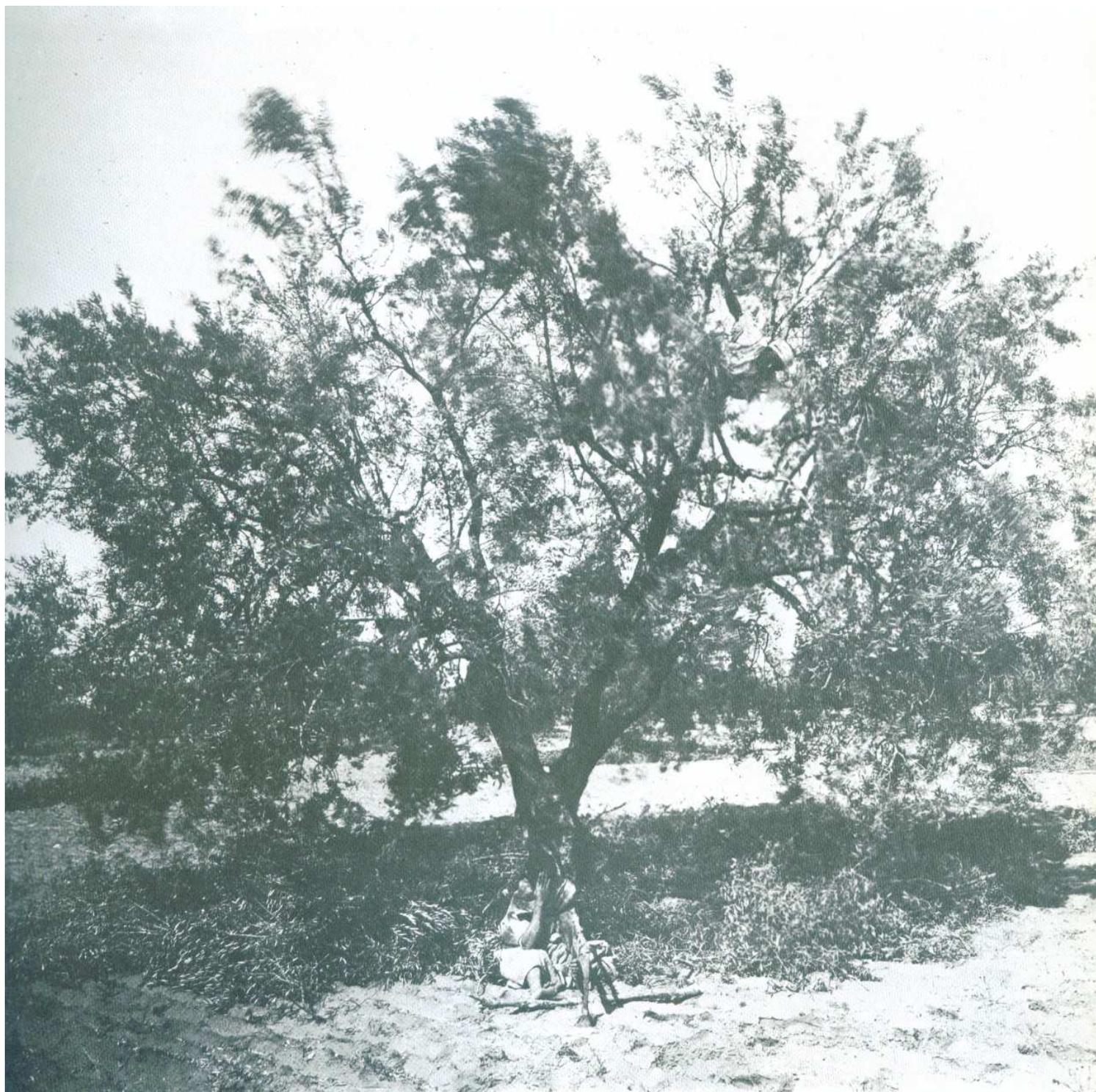
Nous avons vu plus haut avec quelle satisfaction la ville de Sfax avait accueilli la nouvelle de l'accession de Kheireddine Pacha au «grand ministère». Elle sentait que la politique de ce réformateur répondrait à son désir d'une meilleure défense des intérêts du pays face à la pénétration européenne et ouvrirait des perspectives à l'esprit d'entreprise de ses habitants. Aussi répondit-elle avec enthousiasme à son appel pour l'extension de la culture de l'olivier.

Pragmatique ment et de longue date, les Sfaxiens avaient mis au point dans leurs jnens des techniques de culture parfaitement adaptées à la faible pluviométrie et aux sols légers de la région. Le principe est simple. Il s'agit de donner le maximum de possibilités vitales aux racines de l'arbre en laissant un grand espace entre les plantes, en poursuivant systématiquement et sans relâche toutes les herbes notamment le terrible chiendent, en permettant enfin au sol de retenir au maximum son humidité et ce en l'empêchant de chauffer en été grâce à des labours spécifiques qui cassent la croûte superficielle et rendent possible une bonne micro-circulation de l'air.

Ces techniques ne tardèrent pas à faire leurs preuves. Les olivettes de Sfax frappèrent par la beauté de leurs arbres et l'importance de leur rendement.

Il existe peu d'arbres, en effet, qui possèdent la prestance de l'olivier sfaxien. Les plantations avec leurs alignements d'une parfaite régularité ne retiennent pas spécialement l'attention. Par contre l'arbre en soi, dans certaines régions en particulier, est réellement digne d'intérêt sinon d'admiration. Solidement planté sur un tronc noueux mais droit, il déploie dans l'espace ses branches harmonieusement hiérarchisées. Il y a derrière cet équilibre une maîtrise des techniques de la taille et un grand amour de l'arbre.

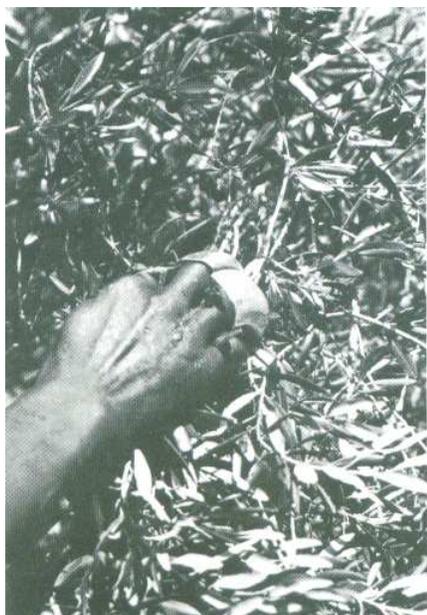
Un type de contrat de mise en valeur - le contrat mogharsa - contribua à l'expansion de cette culture. C'est un contrat simple : le propriétaire d'un terrain le cédait à un planteur qui prenait en charge sa mise en valeur durant une quinzaine d'années, âge d'entrée en production de l'olivier, et devenait alors propriétaire de la moitié de l'exploitation. Nous avons vu que les premiers planteurs sfaxiens ne s'étaient pas gênés pour occuper des terres du domaine public.



Taille de l'olivier. Le tailleur qu'on aperçoit dans l'arbre porte le turban blanc, signe de son appartenance à l'élite intellectuelle formée à la Zitouna. Nous connaissons peu de villes en Tunisie où les cheikhs, tout en étant enseignants, notaires ou juges... s'adonnent au travail de la terre.

Les oliviers sont plantés à 24 m de distance les uns des autres et labourés plusieurs fois par an pour supprimer systématiquement les mauvaises herbes, aérer le sol et ralentir l'évaporation... aussi et malgré une pluviométrie réduite, près de 5000.000 d'oliviers ont pu être plantés et des steppes immenses transformées en champs fertiles.

Avec la colonisation il ne se produisit pas un changement de nature dans la plantation de l'olivier mais un énorme changement quantitatif. En confisquant les terres collectives, l'administration coloniale mit à la disposition des colons des centaines de milliers d'hectares qu'ils cédèrent à leur tour et conformément au contrat de mogharsa aux planteurs sfaxiens. L'intervention coloniale se traduisit aussi par une importante injection de capitaux et l'introduction relative du machinisme. Pour apprécier les résultats, citons ces deux chiffres : 350.000 pieds d'oliviers en 1881, 5.160.000 en 1956 date de l'indépendance. Ce règne de la monoculture de l'olivier fut un véritable bouleversement. Elle enrichit bien sûr la ville mais lui réserva aussi les surprises et les méfaits de toute monoculture. La ville s'est trouvée au bord de la ruine en 1929/30 lorsque les prix de l'huile chutèrent



Pour la cueillette des olives, les doigts sont munis de cornes de mouton. Les fruits sont arrachés en douceur, les feuilles et les tiges ne subissent ainsi aucun dommage.

vertigineusement. Mais le Sfaxien volontiers spéculateur, nous l'avons vu, a acquis le goût du risque et appris à faire face aux situations difficiles. La ville a limité les dangers de cette monoculture par un retour assez remarquable à l'amandier et à une plus importante production fruitière.

LA «BOURA» HERITIÈRE DU JNEN ?

Nous assistons depuis l'indépendance du pays à une profonde mutation de la campagne sfaxienne, qui mérite d'être analysée.

Cette analyse n'est pas ici hors de propos précisément parce que notre ville est restée une capitale agricole en dépit d'une nette amorce d'industrialisation et d'une diversification importante de ses autres fonctions.

Peut-être faut-il rechercher le point de départ de cette mutation dans la forte pression qui s'est exercée sur les jnens traditionnels provoquant leur éclatement et la pénétration en profondeur de l'habitat pavillonnaire dans cette ceinture de jardins. Ce changement est en train de réduire à peu de chose l'importance des jnens en tant que zone de production fruitière et aussi en tant que cadre d'un art de vivre que nous avons essayé d'évoquer plus haut. Mais ce type d'exploitation agricole est nécessaire à l'économie de la région, de plus il correspond à un besoin qui semble profondément enraciné dans une population devenue très attachée à la terre.

Photo du début de ce siècle représentant un vieux pressoir avec ses voûtes amples, typiques de la ville. Les huileries traditionnelles comprennent généralement deux pièces : celle qu'on voit ici et une autre de dimensions plus réduites dans laquelle est installé le pressoir à contrepoids. Aujourd'hui ce type d'huilerie a totalement disparu.



Aussi assiste-t-on à l'extension rapide d'une nouvelle ceinture de jardins appelée «boura» qui se développe à la périphérie de la

zone des jnens et avance en direction des champs d'oliviers et à leurs dépens.

Comme le jnen traditionnel la boura est une exploitation de quelques hectares réservée à l'arboriculture sèche. On y cultive principalement l'amandier, l'abricotier, le pêcher, le prunier, le pommier et le poirier. Les revenus de ces propriétés peuvent être importants, mais, et c'est là un trait de caractère assez typique, lorsque le propriétaire engage la mise en valeur d'une boura, c'est à sa propre consommation en fruits et à son propre agrément qu'il pense en premier lieu. Ayant grandi dans ces vastes vergers que sont les jnens, il a un sentiment de frustration lorsqu'il lui faut aujourd'hui se procurer au marché les fruits qu'il a l'habitude de cueillir dans l'arbre et de consommer à volonté. Aussi, lorsque ses moyens le lui permettent, la première chose à laquelle il songe, quand il s'est assuré un logement c'est souvent l'appropriation d'une boura.

Chaque année, quelques centaines de milliers de tonnes d'olives sont triturées dans ces huileries modernes. De certaines huiles -trop célèbres hélas ! - on dit qu'elles sont de l'or noir, les huiles de notre ville ont, elles, la vraie couleur de l'or.





J'ai entendu de jeunes économistes se désoler du caractère anti-économique de ces exploitations qui engloutissent un temps et un argent considérables. Mais comment convaincre ces jeunes que le plaisir de voir les amandiers en fleurs, de suivre la maturation des pêches ou de cueillir les premiers abricots... ne saurait être comptabilisé ?!

Un jour peut-être la civilisation urbaine viendra à bout de ce fond terrien encore enfoui dans le plus profond de chaque Sfaxien. Mais il n'est pas exclu non plus que l'on assistât au cours des vingt prochaines années à la naissance dans la ceinture des bouras d'un habitat qui serait la réplique moderne des anciens borjs. Ce serait la douce revanche de la campagne sur la ville !

MUTATIONS NOUVELLES

Si le phénomène boura doit être attribué en partie à l'amour de la terre, il faut bien reconnaître que c'est l'esprit d'entreprise qui est à l'origine de ces innombrables unités d'élevage qui s'installent à la périphérie du grand Sfax et commencent à en changer le paysage. En effet, quand on arrive à Sfax par la route au nord, on est frappé par le nombre des stations d'aviculture dont les bâtiments crépis à la chaux éparpillent leur blancheur au milieu des amandiers. Cet intérêt pour l'élevage industriel est assez récent mais il faut faire confiance à nos entrepreneurs citadins.

Au sud-est de la ville dans cette partie de la plaine où passe l'oued agareb et dans laquelle la nappe phréatique n'est pas très chargée, se développe depuis quelques années une agriculture intensive sous serres. Selon toute vraisemblance les besoins croissants d'une agglomération en pleine expansion soutiendront dans l'avenir cette orientation vers une production agricole de plus en plus industrialisée.

Mais loin de Sfax, dans l'immense forêt d'oliviers que se passe-t-il ? Dans cette vaste région de près de 70 km de rayon que notre ville drainait, l'olivier continue-t-il à régner en maître ? Autrefois, zone de très faible densité de peuplement, sans aucune agglomération d'importance si on excepte Jebeniana au nord et Maharés au sud, est-elle restée aujourd'hui ce «no mans land» qui s'anime seulement d'octobre à mars - avril pendant la cueillette d'olives? Que sont devenues ces fameuses «relations conflictuelles» du XVIIe-XVIIIe s. entre la population citadine et



Les anciens semi-nomades, devenus aujourd'hui des paysans attachés à leur terre, viennent faire leurs achats à Sfax particulièrement le vendredi. Cette dame s'apprête à pénétrer dans une bijouterie.

les anciens semi-nomades ? En un mot quelle est la place de Sfax dans sa région aujourd'hui ?

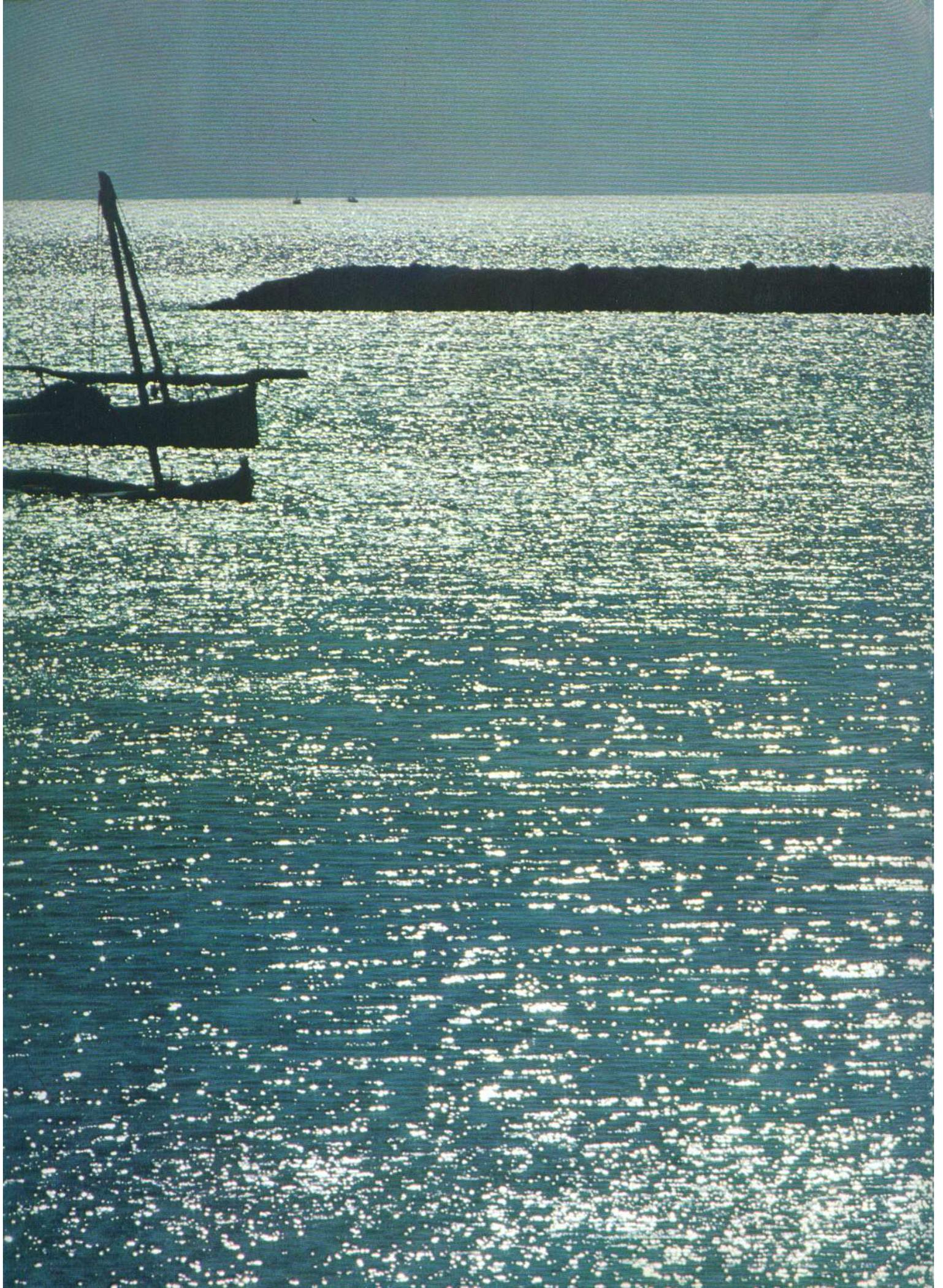
Au cours des vingt dernières années les changements ont été très profonds. L'urbanisation a fait dans la région des progrès très sensibles. Sans parler de Maharés et de Jebeniana, de minuscules agglomérations telles que Agareb, la Hencha ou Menzel Chaker... sont devenues des villages importants disposant d'équipements modernes. Ils sont maintenant le point de départ d'un nouveau type de mise en valeur agricole qui introduit la culture de l'amandier et des autres arbres fruitiers. Des entreprises industrielles se sont installées à Maharés et à Jebeniana.

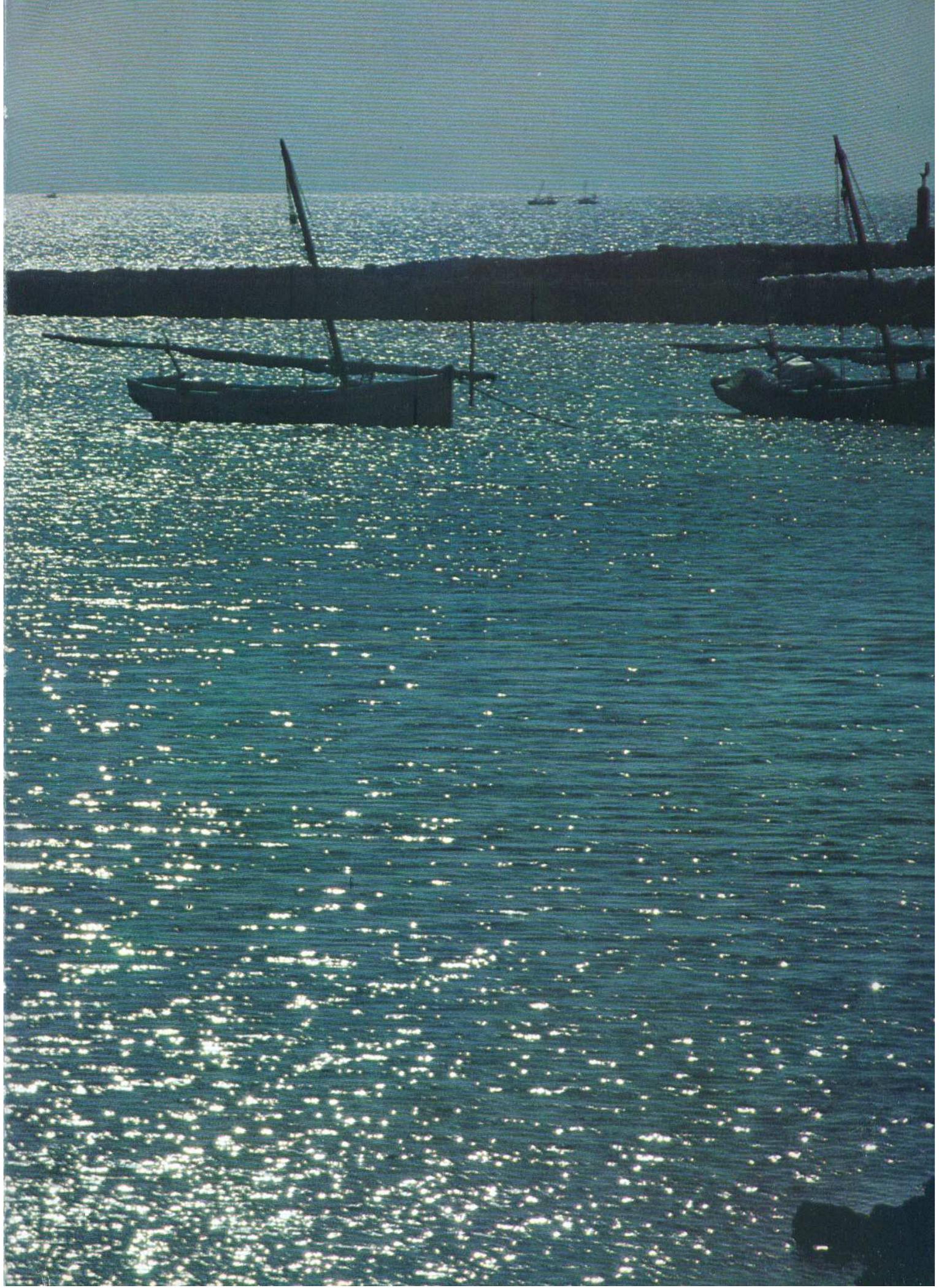
Les relations de la région avec Sfax sont devenues des relations adultes. L'élévation générale du niveau de vie permet aux produits de la ville de pénétrer dans la campagne et Sfax continue à jouer pour les habitants de la région le rôle de capitale dans laquelle ils écoulent leurs produits et trouvent les services et les équipements qui leur sont nécessaires.

La Vocation Maritime

*«Ses flancs salés, généreux autant que
la terre nourricière, offrent chaque
jour au pauvres pêcheurs la moisson
née du sillon fugace...
...Royaume du grand Poséidon, elle
est l'alliée toute puissante qui, par ses
vents et ses courants, conduit le
marchand au profit».*

Jean Defrasne





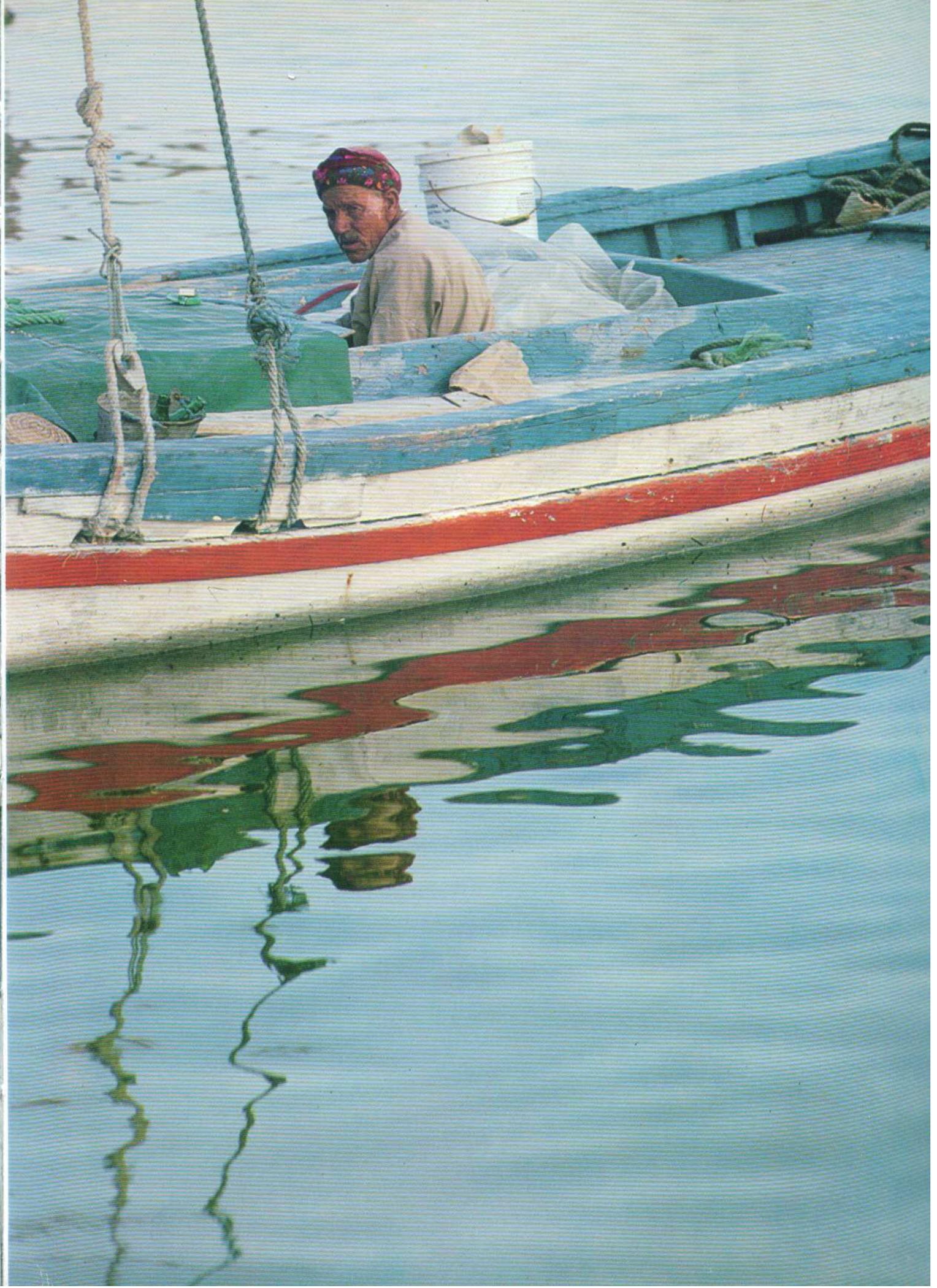
*Cette lumière
frissonnante captée
par la photographie
aux abords des
Kerkennah
dit toute la discrète
beauté des Iles et
laisse soupçonner les
richesses que la ville a
régulièrement tirées de
la mer.*

Pour un public européen de plus en plus large, la Tunisie est devenue, grâce au tourisme, un pays familier. Aux noms de Sousse, Nabeul, Hammamet, Tunis... la littérature tentatrice des dépliants promotionnels a fini par associer l'image de «*sables d'or baignés d'azur*». Mais qui connaît Sfax ? C'est à peine si quelques amateurs de «nature vraie, restée naturelle...» (autre emprunt à cette même littérature) commencent à entendre parler des Iles Kerkennah et à s'y rendre. Les Sfaxiens eux-mêmes, lorsque vient l'été, quittent leur ville et partent pour le Chaffar à 30 km au sud ou à la Chebba à 60 km au nord. Là ils ont leurs baraques au bord de l'eau et leurs villas. Ces deux plages sont devenues les stations balnéaires de la ville. D'autres Sfaxiens traversent la mer et vont goûter au charme indicible des Kerkennah. Mais cette ville dépourvue de plages de plaisance est la plus maritime des villes de Tunisie. Son commerce avec la mer est d'une nature particulière dont les nuances peuvent échapper à l'analyse la plus poussée. D'abord au physique. Le phénomène de marée est très sensible sur ces côtes peu profondes. Quotidiennement elles sont désertées par l'eau sur plusieurs centaines de mètres. L'homme prend alors possession du fond marin ainsi libéré et y plante ses pêcheries. Nous y reviendrons. Dans le passé, grâce à cette particularité naturelle, «*les galères de l'ennemi devaient se tenir, nous l'avons vu, à plusieurs milles*».

*Quand on est sensible au
jeu subtil de la couleur et
de la lumière, la meilleure
promenade est celle qu'on
fait le long des quais et
des ports de pêche.*

Afin de permettre aux navires modernes d'arriver jusqu'à cette côte, il a fallu creuser à la fin du siècle dernier, un bassin et un chenal long de trois kilomètres pour atteindre le large. Depuis, d'agrandissements en agrandissements, une grande installation portuaire avec de nombreux bassins et de vastes zones d'entrepôts a été gagnée entièrement sur la mer ainsi du reste qu'une grande partie de la ville moderne elle-même. La photo aérienne en rend bien compte : on voit en effet se détacher de la côte et pénétrer dans l'eau les berges en tenailles des ports.

Cette côte basse au dessin incertain sent bon la mer, sent fort la mer! Celle-ci y est riche et féconde. Ne sommes-nous pas sur la petite syrte l'un des endroits les plus poissonneux de la méditerranée ? Sfax est la ville du poisson. Des chiffres l'attestent : à elle seule elle produit 60 % des poissons de fond et 75 % des crevettes de toute la Tunisie.



Mais que signifient les chiffres ? Peuvent-ils exprimer la place que tient le poisson dans la vie des Sfaxiens depuis des siècles ? Léon l'Africain, que nous avons cité plus haut, nous révèle qu'au début du XVI^e siècle, l'ordinaire de nos citadins était fait de cette fameuse soupe au «sbarès» (pataclès) accompagnée de pain d'orge. Aujourd'hui encore, ce plat est le plat préféré du Sfaxien ; il l'identifie, autant que son appartenance à la ville, aux yeux des autres Tunisiens. Faut-il remonter plus loin dans le temps et citer un plat à base de poisson fortement salé et de confiture de raisin sec fortement sucré dont on trouve la recette détaillée dans les écrits du célèbre gastronome romain Apicius, contemporain de Tibère et d'Auguste ? Ce plat, les habitants de notre ville l'apprécient toujours et le préparent spécialement à l'occasion de la fête de l'Aïd Es-Seghir qui clôtur le Ramadan.

Chalutiers de haute mer construits dans les chantiers navals de la ville.

Mais ne parlons pas du poisson et des autres fruits de la mer par de rapides évocations, le sujet est trop important ! Notons au



préalable que ce qui va suivre concerne les Sfaxiens autant que les Kerkenniens unis par la mer depuis que la mer existe.

99 RUSES POUR ATTRAPER LE POISSON

Un proverbe du vieil Empire Céleste dit que les Chinois connaissent 99 ruses pour attraper le poisson. Lorsqu'on demanda pourquoi 99 on répondit : *«s'ils en connaissaient cent il ne resterait plus de poissons»*. Les Sfaxiens et les Kerkenniens connaissent eux aussi beaucoup de ruses pour attraper le poisson. Au Xe siècle Ibn Hawqal notait à propos de Sfax : *«on y pêche du poisson d'une manière abondante et considérable à l'aide de claies disposées dans l'eau si bien que la capture est des plus faciles»*.

Ibn Hawqal décrit voilà mille ans une méthode de pêche toujours en usage. Ce sont les pêcheries fixes dont le principe est très simple. Il s'agit de circonscrire une certaine étendue de fond marin au moyen de cloisons artificielles pour qu'au renversement

Vue panoramique des ports. On aperçoit au premier plan les bassins du port de pêche et plus loin ceux du port de commerce.



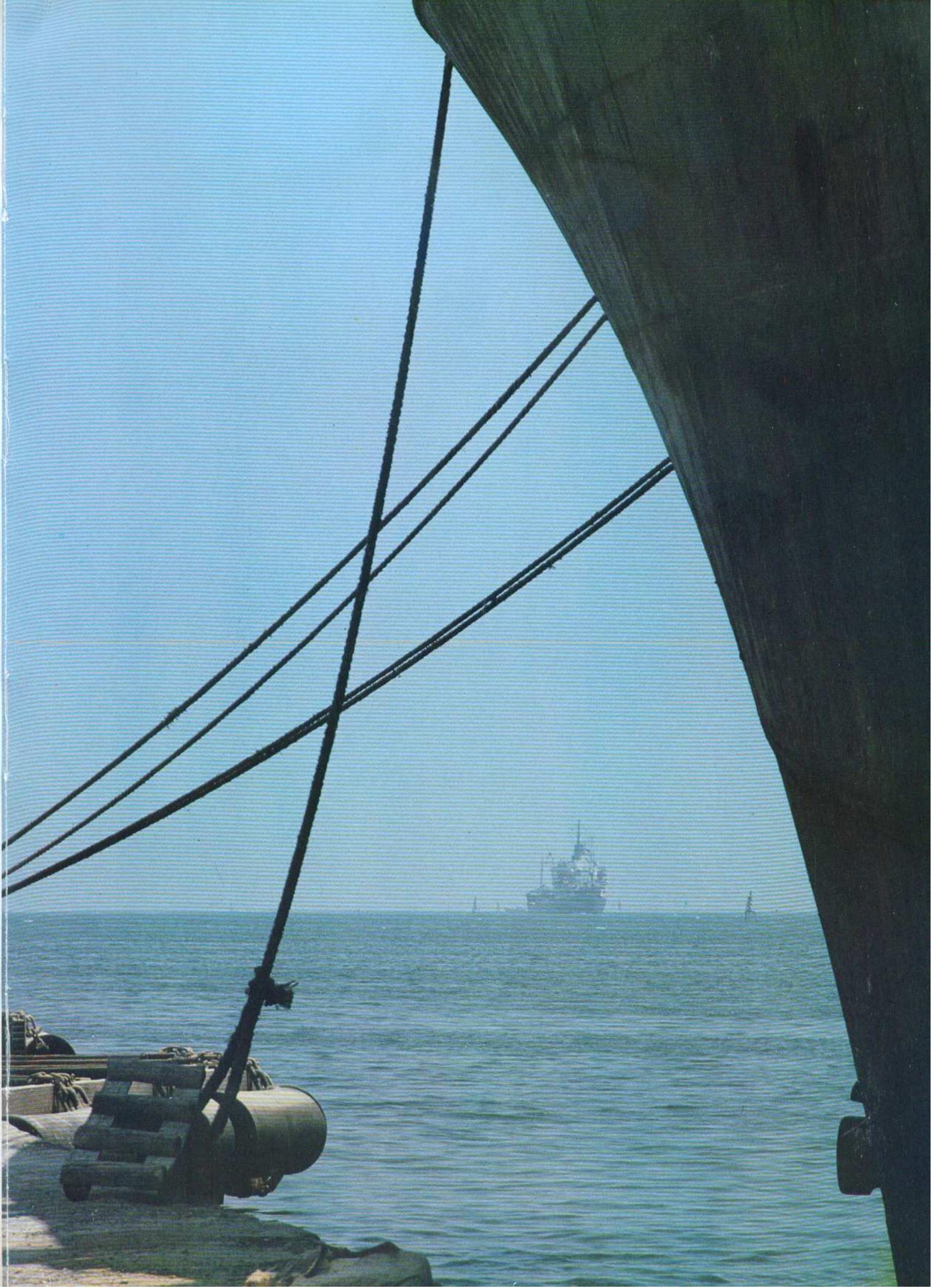
de la marée les poissons entraînés par le courant de reflux viennent se prendre dans des nasses convenablement disposées à travers ces cloisons. Une pêcherie se compose d'une rampe axiale qui part du rivage suit un courant préalablement détecté et aboutit à deux autres rampes en V qui, à leur tour, débouchent dans un espace fermé : la chambre de capture. Dans cette chambre sont aménagées des issues dans lesquelles sont placées des nasses.

Le regretté André Louis, des Pères Blancs, a recensé dans sa monumentale thèse sur les Kerkennah un millier de pêcheries. Il existe des pêcheries avec deux ou trois chambres de capture et un système de rampes plus complexe et plus développé. Il existe des pêcheries côtières, d'autres en pleine mer... Autour des îles ce sont parfois de véritables systèmes qui se développent à perte de vue et font ressembler la mer à une campagne dont les cultures ont été protégées par des haies de palmes. Les pêcheries sont propriétés privées. On les vend, on les achète, on les loue, on les hérite. Dans l'édition arabe de ce livre, Ali Zouari cite un acte d'héritage du XVIIe siècle dans lequel est mentionnée une pêcherie. L'espace ardh-terre empiète, on voit bien, sur l'espace bahr-mer la ligne du rivage ne constitue pas la ligne de partage habituellement admise entre la terre et la mer.

Cette réalité a introduit dans la mentalité et dans le langage, des particularités profondes. S'il vous arrive d'accompagner un ami sfaxien au marché du poisson, il vous dira en connaisseur : allons chez les «fellahs». Ce mot qui partout ailleurs en Tunisie et dans le monde arabe signifie agriculteur, ici à Sfax, il désigne aussi les pêcheurs de la côte, propriétaires de pêcheries fixes. Les exemples de cette interférence terre-mer sont nombreux. Citons encore celui des pêcheurs de haute mer qui pendant la saison de trituration des olives - novembre à mars - mettent sur cales leurs embarcations et viennent s'employer dans les huileries où le chef de fabrication est appelé raïs et les ouvriers *bahrias*, deux termes empruntés au langage de la mer.

Parmi les techniques traditionnelles de pêche, les pêcheries fixes sont certainement les plus répandues, les plus spectaculaires, mais on en compte des dizaines d'autres ; citons les pêcheries mobiles dont la plus célèbre est la «gemma» qui consiste à

Pour entrer dans le port, les navires modernes empruntent un chenal de près de trois kilomètres strictement balisé.



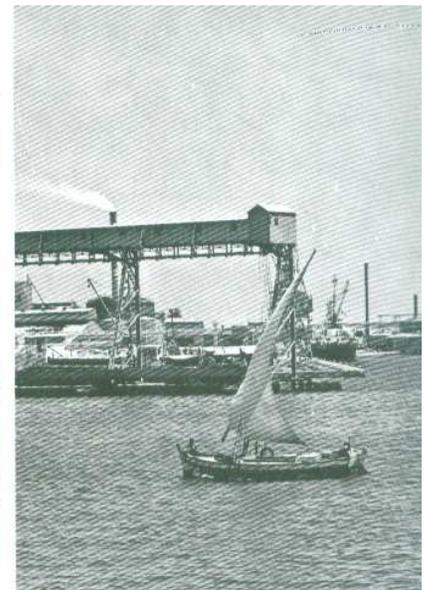
Le golfe de Cabès -ou Petite Syrte – est l'un des endroits les plus poissonneux de la méditerranée. Les chalutiers en ramènent quotidiennement d'importantes quantités de poissons. Quant aux petites embarcations, elles abordent la ville avec la brise du début de l'après-midi et ramènent les poissons des pêcheries qui sont les plus appréciés.

encercler les poissons avec des claies que les pêcheurs déplacent à partir d'embarcations placées en cercle. Citons aussi l'usage des claies flottantes et des «demassa» sur lesquelles on recueille les poissons effrayés par les pêcheurs et qui, dans leur fuite éperdue, sautent hors de l'eau.

Pour les besoins de la pêche mais aussi pour le transport des hommes et des marchandises, Kerkenniens et Sfaxiens utilisaient le «loude», une barque à fond plat et à faible tirant d'eau (0,50 m), parfaitement adaptée à la navigation sur les hauts fonds. Jusqu'aux années cinquante, on pouvait les voir aborder à vive allure la côte avec leur mât incliné et leur voile rectangulaire caractéristique. Il est regrettable qu'aucun spécimen n'ait pu être conservé. Le loude a été abandonné au profit de la «felouque» plus maniable et plus légère.

NOURRITURES MARITIMES

Aujourd'hui la pêche se modernise. Les chantiers de construction navale de la ville, héritiers d'une longue tradition, |de

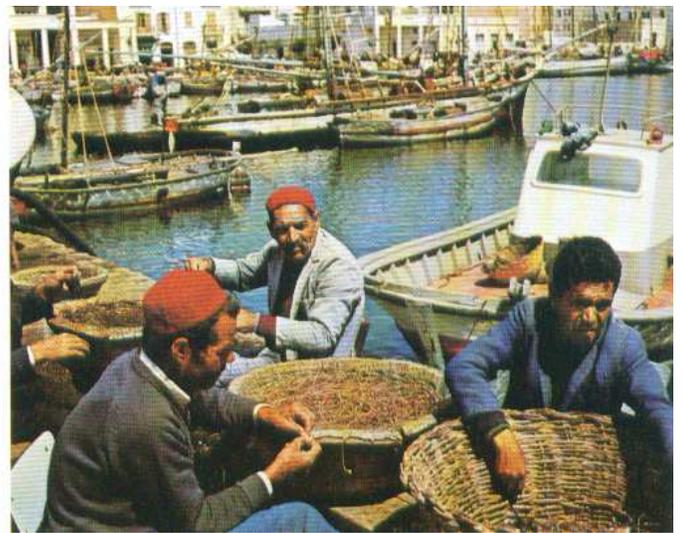


fond. Sfax leur doit d'être le premier port de pêche de la Tunisie. Une usine traite pour l'exportation les fameuses crevettes royales des syrtes. Quotidiennement des camions frigorifiques emportent vers les quatre coins du pays leur cargaison de poissons, si bien que les habitants de notre ville ont du mal aujourd'hui à s'accommoder des nouveaux prix atteints chez eux par le poisson.

Mais, et quoiqu'ils disent, ils restent sur ce plan des privilégiés. Car, à partir de mars et jusqu'en octobre, sur les deux marchés aux poissons de la ville, c'est l'abondance. Ces marchés sont alors un vrai spectacle, particulièrement celui de Bab Jebli à la sortie nord de la ville.

Il faut y aller vers treize heures. Si vous êtes fin observateur, une partie de l'âme sfaxienne se révélera à vous. Sur les étals en marbre s'accumulent daurades, mullets, serres, etc. que les chalutiers ont ramenés au lever du jour. Les poissonniers s'activent, leur commerce semble aller bon train. Mais il ne vous échappera pas que, dans la cohue quelques personnes se retourneront à peine devant ces étalages. Elles sont maintenant quelques dizaines qui semblent attendre, un peu tendues, jetant régulièrement des coups d'oeil impatients vers l'entrée du marché.

Le port de pêche au début du siècle et, ce même port, aujourd'hui. Sur la photo ancienne on voit un «ffloud», barque au fond plat peinte en noir. Très typique de Sfax et des Kerkennah, le Soude a presque totalement disparu aujourd'hui.



Soudain c'est la précipitation, de larges paniers de poissons ont fait leur apparition. Il en arrivera jusqu'au milieu de l'après-midi. C'est le poisson des «fellahs» et des pêcheurs kerkenniens.

Certains, dans l'animation générale, interpellent les pêcheurs à grands cris. Les autres, les habitués, savent obtenir à distance, par un jeu subtil de coups d'oeil et de gestes, de précieux renseignements : les meilleurs rougets dans les paniers de untel, les meilleurs mullets dans ceux de untel... etc. L'amateur de

poissons laissera servir les plus impatients, puis fera le tour des marchands avec lesquels il a déjà échangé des signes complices. Du fond de leurs paniers ils tireront pour lui des poissons magnifiques. Il composera ainsi pièce par pièce sa «marqa» (1) achetant chez l'un deux rougets, chez l'autre un mullet, chez un troisième les «sbarès» de la soupe... Cela peut prendre une heure. Quand il s'agit de poisson, le Sfaxien, si besogneux et si ponctuel, a toujours le temps !

Acheter le poisson est un art. C'en est un aussi de savoir mener une conversation autour du poisson. On se délecte à raconter les péripéties de ses achats. A table, chaque pièce est commentée. Il est courant de donner au cours des repas le poids et surtout le prix de telle daurade, de tel loup... ce qui ne va pas sans gêner des invités peu au fait des us et coutumes de notre ville.

Il est peu de poissons qu'on consomme tout au long de l'année, y compris les petits pataclès de la fameuse soupe. Comme les fruits, chaque poisson a sa saison, certains ne sont vraiment appréciés que quelques jours par an. C'est le cas du labre (khoddir) qui devient abondant pendant une semaine en avril puis disparaît.

«*Dès qu'est mûre la vendange, mange marbre et saupe*» dit le dicton. Ou encore : «*Avec les premiers abricots mange la rascasse*».

Le poisson a aussi sa fête c'est l'Aïd Es-Seghir. Sfax est à notre connaissance l'unique ville de tout le maghreb dans laquelle on consomme à cette occasion du poisson salé accompagné de sauce à base de raisins secs, d'épices fines et d'huile vierge. Cette association déroutante pour les palais novices est d'un raffinement qui rappelle la cuisine chinoise capable, elle, de telles audaces. «*Ailleurs, dit un Sfaxien, on consomme le poisson, chez nous le poisson est d'une certaine façon un art de vivre !*» Puisse la petite syrte apporter éternellement à ses actifs riverains leurs «nourritures maritimes».

La «passion» du Sfaxien pour le poisson méritait d'être évoquée, mais elle ne doit pas nous faire oublier d'autres

(1) Le mot «marqa» désigne l'ensemble des poissons qui composent un repas et aussi la soupe au cumin préparée avec les pataclès. Partout ailleurs en Tunisie et même dans le monde arabe, ce mot désigne la sauce ; ce qui provoque toujours l'étonnement amusé des non Sfaxiens lorsqu'ils entendent l'un de nos citadins demander qu'on lui donne son couffin pour aller chercher la «sauce» !

produits de la mer qui ont eu dans un passé récent une grande importance dans l'économie de la ville à savoir les éponges et les poulpes sèches.

L'éponge naturelle est devenue un produit de luxe. Ne cherchez pas en Europe une éponge naturelle en dehors des grandes pharmacies et des magasins spécialisés.

A Sfax, les jeunes, par facilité, font comme tout le monde et se contentent des produits de l'industrie des plastiques. Mais pour leurs parents une séance au hammam sans une grande et belle éponge de mer n'en est pas une !

Pêcherie au large des Kerkennah. Des claies de palme attachées et des pieux enfoncés dans le fond marin dirigent les poissons vers la chambre de capture qu'on voit au milieu de la photo.



Les poulpes très abondants sur ces hauts fonds sont pêchés à la fin du printemps et en automne. On les étale comme du linge sur des cordes et on les laisse sécher. Ils sont ensuite assemblés deux par deux et tressés de façon à former ces sortes de raquettes qu'on voit suspendues à la devanture des magasins dans certains souks de la ville. Même si elles ont échappé à votre regard, votre odorat n'échappera pas, lui, à l'exhalaison de leurs effluves violents.

Les Sfaxiens font une consommation modérée de poulpes et autres fruits de mer. Sous le protectorat, les éponges et poulpes sèches étaient l'affaire de la colonie grecque. Aujourd'hui ces deux produits sont devenus moins présents dans la ville, mais leur importance économique n'a pas diminué... Les poulpes s'exporteraient aujourd'hui jusqu'au lointain Japon !

«YA KARKANA YA KARKARA» !

On ne saurait parler de Kerkennah ailleurs que dans ce chapitre consacré à la mer, tellement le rôle de l'archipel est important dans la vie maritime de notre ville et sa région. « *Ya Karkana ya karana* ». Oh Kerkennah qui toujours nous ramène vers toi ! Ce cri des enfants de l'île contraints à l'exil, cet appel adressé à l'île nue et surpeuplée, à l'île des artisans et des pêcheurs ingénieux... dit l'attachement à cette terre, pauvre certes, mais combien accueillante. Parlant de sa population, J. Despois a dit qu'elle « *est l'une des plus caractéristiques, l'une des plus originales et des plus sympathiques qui soient en Tunisie* ».

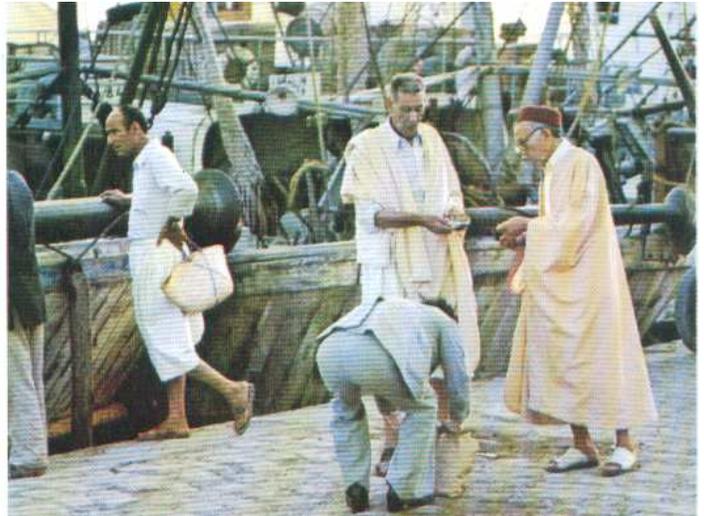
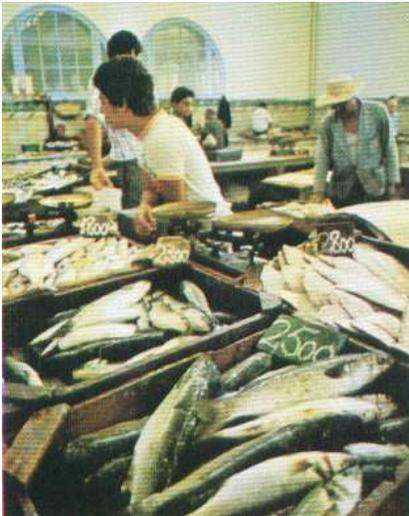
André Louis, qui consacra de longues et studieuses années à l'archipel et y entreprit un *^nouveau périple par le dedans*», a dégagé avec force son caractère maritime par opposition à Djerba beaucoup plus terrienne : « *Kerkennah, un archipel aux villages orientés vers la mer et qui ne vivent que pour la mer ; un archipel isolé par les bancs de sable qui l'entourent ; un archipel pauvre et surpeuplé... A Kerkennah tout parle de la mer* ».

L'archipel comprend deux îles principales : la plus grande est Kerkennah qui a donné son nom à l'ensemble, la deuxième au sud-ouest s'appelle Mellita. Cinq autres petits îlots non habités et peu étendus s'éparpillent autour de la grande île dans sa partie nord. La superficie totale atteint à peine 180 km².

Kerkennah tire de son sol aride ce qu'il est possible d'en tirer. Dans de minuscules jardins, les femmes - car les hommes sont souvent à la mer - font pousser l'orge, l'olivier, la vigne, le figuier, et surtout le palmier. Un palmier qui donne des dattes de qualité moyenne et de l'excellent vin de palme. Il donne surtout la matière première d'un artisanat de paniers, nasses, claies... nécessaires aux pêcheries et à la pêche. En matière d'artisanat,

les Kerkenniens sont aussi les grands spécialistes de la corde qu'ils fabriquent à partir de l'alfa. L'essentiel des cordages, de la vannerie et de la sparterie traditionnelles qu'on trouve dans les souks de Sfax proviennent de Kerkennah.

Kerkennah tire l'essentiel de ses revenus de la mer. Quotidiennement les pêcheurs de l'île vont à Sfax vendre leurs poissons. Les poulpes et les éponges apportent pendant deux saisons un complément appréciable. Leur pêche et surtout leur traitement sont une spécialité des habitants de l'archipel.



Les paysages de l'île sont d'un dépouillement saisissant. Point de relief, à peine quelques vallonnements, mais surtout cette terre ocre, pierreuse et à l'horizon un pan de mer sur lequel se détache une palmeraie clairsemée, parente éloignée - très éloignée - des denses et riches palmeraies des oasis.

Ce coin de terre oublié jusqu'à récemment des entrepreneurs du tourisme avait ses «fanatiques» au premier rang desquels les enfants de l'île qui vivent sur le continent ou en dehors de la Tunisie. L'émigration est en effet une solide tradition kerkennienne. Les Kerkenniens sont nombreux dans les grandes villes de la côte et particulièrement à Sfax. Mais il

Le Sfaxien est un grand consommateur de poissons. C'est aussi un fin connaisseur.

Pour se procurer le poisson le plus frais, il n'hésite pas à se rendre sur les quais et à attendre parfois longuement l'arrivée des barques.

est difficile, à propos de cette dernière colonie, de parler vraiment d'émigration. Sfax est un prolongement de Kerkennah et vice-versa, elles ont toujours vécu en symbiose même si une certaine rivalité régionale est sensible. De part et d'autre du bras de mer - dont la largeur ne dépasse pas du reste 20 km - on retrouve les deux branches d'une même famille. Nous avons eu l'occasion d'en voir, par ailleurs, la solidarité tout au long de l'histoire et la complémentarité de l'économie.

Il existe une longue tradition de la construction navale à Sfax. Aujourd'hui, la ville produit des unités de moyenne importance pour la pêche en haute mer et le transport côtier.

Les Kerkenniens «s'expatrient» bien. Ils sont nombreux dans la fonction publique et ils ont joué un rôle important dans l'encadrement du syndicalisme tunisien. Farhat Hached, martyr de la cause nationale, et fondateur de l'Union Générale des Travailleurs Tunisiens, est le plus éminent des enfants de l'Ile. Certains Kerkenniens ont brillamment réussi à l'étranger.



Souvent, ils ont commencé leur vie comme marins au long cours. Tel ce célèbre avocat de Casablanca ou encore ce citoyen américain qui, enfant, avait quitté sa Kerkennah natale et était allé se cacher dans la cale d'un navire qui levait l'ancre pour les Etats-Unis.

Aujourd'hui le tourisme naissant est venu soutenir une économie traditionnelle basée sur la pêche et l'agriculture. C'est un tourisme régional, les vacanciers les plus nombreux étant, semble-t-il, les Kerkenniens eux-mêmes et les Sfaxiens.

L'île est une oasis de calme. Sa beauté est discrète et apaisante. Il y a dans l'atmosphère comme une douce conjuration des éléments qui nous conduit à cet état de détente et de décrispation si nécessaires aujourd'hui à notre équilibre d'hommes surmenés et angoissés.

Terre de culture millénaire, l'île offre d'autres subtiles découvertes : remarquable ingéniosité des artisans, beauté des costumes traditionnels féminins et notamment ces «tarifs» qui



sont de magnifiques pièces de laine rouge ou noire brodées avec un goût exquis, originalité du décor des modestes maisons qui se manifeste dans d'anciens plafonds composés avec des nervures de palmes...etc.

LE COMMERCE MARITIME

La mer est aussi cette porte ouverte sur des pays lointains avec lesquels la ville a tissé au cours des siècles des liens parfois étroits et dans lesquels elle a eu des intérêts solides. Jusqu'à une époque récente, nous l'avons vu, les Sfaxiens traversaient le désert avec leurs caravanes. Ils savaient aussi affronter la mer. Mais il ne faut point les imaginer sous les traits de ces «écumeurs des mers», fondateurs de comptoirs. Leur expansion

Les éponges et les poulpes comptent parmi les produits rémunérateurs. On voit, à gauche, les raquettes de poulpes séchés suspendues dans un magasin des souks de la ville.

fut une expansion pragmatique, diffuse, basée essentiellement sur les relations de personne à personne.

A travers les précieuses collections de lettres conservées au Dar Jallouli, nous voyons les commerçants de Sfax et leurs parents ou associés au Proche-Orient, soucieux de connaître avec précision le cours des produits dans les différentes villes marchandes (le Caire, Alexandrie, Istambul,...) curieux de leurs fluctuations. Leurs missives sont pleines de renseignements précis et circonstanciés. Le déplacement des pèlerins, celui des nombreux étudiants sfaxiens à El-Azhar... créaient un mouvement de population continu qui a beaucoup aidé à la circulation de l'information et des marchandises. Voici à titre d'exemple un passage pris dans une lettre adressée en 1833, depuis Alexandrie, par un fils, étudiant à El-Azhar, à son père à Sfax :

«... Vous nous avez informé que vous tenez une quantité d'amandes et que votre intention était de l'embarquer sur le bateau affrété par vous... mais Allah ne l'a pas voulu et vous avez reporté l'expédition et utilisé le bateau de Sidi Hassen Magdiche... A ce jour, ledit bateau n'est pas encore arrivé... Vous nous avez informé que vous avez reporté sur le même bateau une quantité de babouches que vous avez pris pour Sidi Mahmoud Sellami... Vous nous informez que le « métis » en 45 coûte chez vous (à Sfax) 140 piastres. Sachez que ce même métis coûte chez nous (à Alexandrie) 45 piastres... L'amande coûte 3 piastres, le coriandre 3 piastres, l'huile 4 piastres la mesure. Nous avons vendu notre huile au prix de 4 piastres. Les draps que nous avons reçu de la part de Zahaf et de Sidi Ali Jellouli ont été vendus par nos frères qui en ont tiré 3640 piastres. Mais ils n'ont pas vendu les babouches ; le prix obtenu est de 10 piastres à soixante jours...»

*Vue des Kerkennah !
l'archipel à peine émergé
de l'eau, allonge
paresseusement sa
chétive palmeraie et ses
champs de figues. Ayant
échappé - pour combien
de temps ? - à l'appéti
des «Touropérateurs» les
kerkennah sont restés
une oasis de calme et de
beauté.*

Cette traduction littérale se passe de commentaires. Le document nous éclaire sur le fonctionnement d'un commerce essentiellement pragmatique et qui fait feu de tout bois.

C'est sous le règne de Hamouda Pacha (1783-1814) que les relations de Sfax avec le Proche-Orient ont connu le plus grand essor. Ce prince avait une politique orientale et savait seul que le

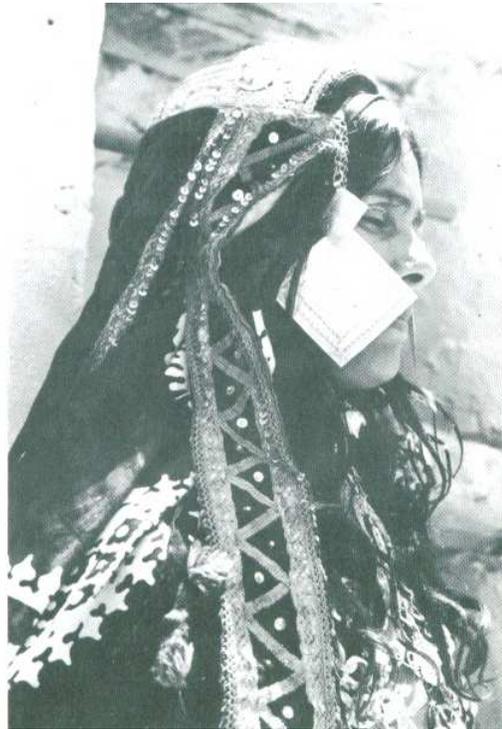
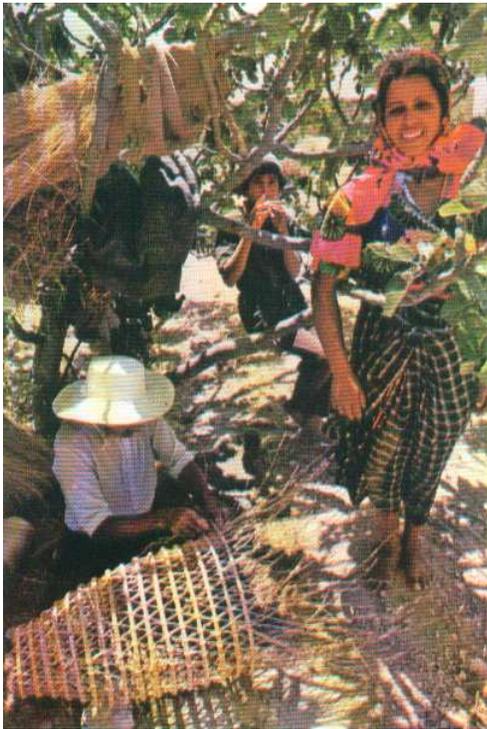




La troupe folklorique des Kerkennah a remporté plus d'une médaille et gagné plus d'un coeur méditerranéen. L'un de ses instruments les plus réputés, qu'on n'aperçoit pas ici, est le T'bal et leur costume se distingue par la jupe blanche à larges plis.

développement des relations horizontales pouvait contenir la pression européenne. Le commerce sfaxien restera important jusqu'à la conquête française et réussira à se maintenir mais en s'affaiblissant jusqu'au début du XXe siècle.

Ali Zouari, à qui nous empruntons l'essentiel des connaissances sur la question, a montré que notre ville pratiquait un commerce spéculatif. Les produits étaient stockés et remis en circulation en fonction de la fluctuation des cours. Nos commerçants, après au



La femme joue un rôle très important dans la vie sociale et économique de l'île, Surlaphoto degauche, on voit une famille kerkennienne dans son jardin, l'homme est en train de confectionner une nasse. Surlaphoto degauche; coiffe et bijoux traditionnels.

gain, foncièrement économes, pour ne pas dire plus, (ils reçoivent de Sfax l'essentiel de leur nourriture !) ont réussi à réunir des fortunes respectables. Plusieurs familles firent souche au Caire, à Alexandrie, voire à Istambul... Ali Zouari en a dénombré dix-huit. Citons après lui, les Sellami, Miladi, Kamoun, Trabelsi, Siala, M'nif, Jellouli... etc. Les branches orientales de ces familles ont toujours gardé des liens avec les familles-mères, même pendant la période coloniale. Dans les deux sens subsistent des intérêts. Dans une lettre, qui remonte à une trentaine d'années seulement (1948), le sieur Omar El Hakim, citoyen de Sfax, écrit au Consul de France à Ankara (la Tunisie n'était pas indépendante) pour l'informer que la dame Fatma Ibrès, citoyenne turque mais sfaxienne d'origine, avait une part dans un héritage... etc.

Je tiens personnellement de Mustapha et Adel Abdenasser, demi-frères du Président Nasser, vivant actuellement en exil (volontaire je crois) à Tripoli, que leur mère est une Sfaxienne d'Alexandrie. Elle est de la famille Gherab qui donna à Sfax son poète Ali Gherab. L'un des enfants de cette famille fit au XVIIIe s. une fortune colossale au Caire. Ali Zouari nous réserve, sur ce sujet, des révélations que nous attendons avec impatience. Nous traduisons ci-après un passage de son chapitre sur le commerce oriental de Sfax qui nous apporte un complément d'informations fort précieuses. «... *Ahmed Charfi et Abderrahmen Baccar qui présidèrent la Cheikhath des Maghrébins à El Azhar étaient les plus connus parmi les Sfaxiens qui avaient joué un rôle important dans la vie culturelle et scientifique en Egypte...*

La colonie sfaxienne d'Egypte se répartissait entre le Caire et Alexandrie. Quelques-uns de ses membres se fixèrent aussi pour les besoins de leur commerce à Damanhour, Enrachiat et Domiat. Alexandrie était devenue au XIXe s. une importante place commerciale et attira fortement les Sfaxiens qui, tout au long, du XVIIIe s s'étaient installés plutôt au Caire. C'est ainsi qu'Alexandrie devint l'une des bases principales des commerçants sfaxiens et djerbiens. De là ils opéraient en direction de la Syrie, de la Turquie et de; îles grecques. Les commerçants sfaxiens se regroupaient dans les souks réservés aux maghrébins, plus spécialement dans «l'oukala du savon» et le «souk des charbonniers» au Caire, d'oukala di charbaji» (marchand de boissons) et le «souk des Tunisiens» à Alexandrie. Les relations de ces commerçants avec leur ville-mère étaient, tout le temps que resta prospère ce commerce oriental des relations quotidiennes. Ils constituaient en tant qu'associés, représentants ou simples étudiants qui apportent un concours occasionnel... un réseau commercial étendu pour la ville appliquant à la lettre ses consignes car Sfax était l'organisatrice et la gérante de cette colonie, et la banque dans laquelle affluaient les produits du commerce avant leur redistribution...».

Dans la deuxième moitié du XIXe s. la pénétration économique européenne dans les pays au sud de la méditerranée a gêné sérieusement le commerce horizontal. L'occupation coloniale le condamna à la disparition et après la première guerre mondiale il cessa totalement. Mais les relations entre les Sfaxiens d'Egypte, devenus des Egyptiens à part entière, et leurs familles originelles se sont maintenues malgré l'isolement qui était la conséquence de l'occupation étrangère.

Après l'indépendance de la Tunisie, on a enregistré quelques retours au bercail et les familles sfaxiennes se découvrirent avec étonnement des descendants sortis tout droit de ces films égyptiens dont ils raffolent.

Avec le développement économique de la Tunisie indépendante, la Petite Syrte a vu prospérer d'autres ports : la Skhira à 80 km au sud de Sfax par lequel s'exportent les pétroles algérien et tunisien, Gabés devenue avec les très importants complexes chimiques un grand centre industriel. Des esprits étriqués ont pensé que ces nouveaux ports réduiraient l'importance maritime de Sfax. Ils ont simplement oublié un principe économique élémentaire qui veut que la prospérité est générale ou n'est pas.

Les chiffres suivants le confirment : en 1960, le nombre total des navires (entrées et sorties) a atteint à Sfax 1856, le total de leur tonnage était de 2.463.000 T. En 1976, ces chiffres passent respectivement à 3599 navires et 7.685.000 tonnes. Quant à l'importation des marchandises, elle est passée de 295.000 T en 1960 à 1.021.000 T en 1976 et l'exportation de 1.725.000 T à 2.278.000 T.

Il est important de noter que le port de Sfax assure en tonnage et si on excepte le pétrole, près de 55 % de l'ensemble des exportations tunisiennes. Il est le port des phosphates de Gafsa et exporte près de la moitié du sel tunisien produit sur place dans les importants marais salants de la ville. Il est bien sûr, le port d'exportation des huiles d'olives. La naissance de nouvelles industries a enrichi sensiblement la gamme des marchandises aussi bien à l'exportation qu'à l'importation.

Il apparaît donc à l'évidence que la vocation maritime de notre ville trouve dans la Tunisie nouvelle un champ propice à son affirmation et à son développement. La mer qui a joué un rôle si important dans le développement historique de Sfax et qui a marqué de sa forte empreinte la vie et la mentalité des Sfaxiens est toujours pour ces derniers, une source inépuisable de richesses.

D'Aujourd'hui à Demain

«... On peut en effet dire que le Plan Directeur du GRAND-SFAX trace, pour cette agglomération, un ensemble de tissus urbains pratiquement européens : des immeubles au centre, des zones pavillonnaires à la périphérie, des zones industrielles et une utilisation abusive de l'automobile. Cette planification est due en grande partie aux mutations profondes que connaît actuellement notre activité qui abandonne avec regret ses valeurs traditionnelles pour les remplacer par des valeurs occidentales souvent remises en cause par les européens eux-mêmes».

(Intervention d'un responsable technique
dans une réunion à Sfax)





Au cœur de Sa ville moderne, devant le palais municipal et la statue équestre du Président Bourguiba passe ce fiacre blanc que la photographe a réussi à fixer sans la moindre présence d'une voiture moderne.

En 1895 Sfax comptait 45 000 habitants, aujourd'hui elle en compte cinq fois plus et en l'an 2000 elle aura multiplié sa population par onze par rapport à 1895 puisqu'on prévoit qu'elle atteindrait alors un demi-million d'habitants. Toute la problématique de la ville est contenue dans ces chiffres.

Comment est-elle passée de la petite cité paisible et harmonieuse à la ville grouillante et en pleine mutation que nous connaissons aujourd'hui ? Comment se dessine pour elle l'horizon 2000 ?

Pour y voir clair, un effort méritoire a été fourni ; il a abouti à la mise au point d'un plan directeur pour le grand Sfax. Deux cent cinquante réunions dont quelques-unes avec les citoyens, des centaines d'études, de dossiers, de plans, de cartes... pour analyser, chiffrer et comprendre à l'abri de la pression du quotidien. L'objectif est d'éviter à la ville de s'engager dans des impasses, et de se trouver demain face à des problèmes insolubles. Car demain n'est pas loin. Le Sfax du XXI^e siècle se dessine déjà sur le terrain, il est en germe dans les extensions d'aujourd'hui. Mais la ville prend-elle le bon chemin ?

Approuvé en mars 1977 par les ministères compétents, le plan directeur est devenu l'instrument juridique et technique de la gestion de l'avenir. Ceux qui avec enthousiasme se sont attelés à la tâche, ne sont pas d'un optimisme béat. Ils savent combien il faut de ténacité pour imprimer à une ville une nouvelle orientation, qui souvent dérange les habitudes, impose des contraintes et touche à des intérêts. Mais qu'un tel plan existe c'est, en soi, une première victoire. Le pari qui reste à gagner est de taille certes, mais rien ne dit que l'active et la civique population de Sfax ne soit à la hauteur de ce que l'Histoire attend d'elle.

Pour saisir l'importance de l'enjeu il nous faut analyser les éléments qui composent le grand Sfax d'aujourd'hui, les problèmes auxquels il se trouve affronté et les solutions proposées.

LA MÉDINA DE DEMAIN : MYTHE OU RÉALITÉ ?

Sur les photos aériennes en verticale, la médina est ce petit rectangle monolithique coincé entre les quartiers modernes, les faubourgs et les anciens cimetières livrés depuis peu à



Le gouvernerai de Sfax est installé dans ce beau bâtiment qui était à l'origine le siège de la fameuse compagnie des phosphates Sfax-Gafsa. Ces façades réalisées avec de la pierre de Gabès taillée par les artisans de la ville montrent à l'évidence que l'architecte a tiré le meilleur parti des leçons de l'art local.

l'urbanisation. En chiffres, nous le savons déjà, cela représente : 25 ha, 11 000 habitants et 4 000 artisans environ.

Dans d'autres villes les planificateurs sont toujours tentés d'empiéter sur la vieille ville. Ils voudraient démolir les parties très dégradées, percer une avenue, créer un espace vert... A Sfax la médina est si nettement et si solidement implantée qu'il paraît impossible d'envisager cela. Ils ne se posent pas la question de savoir s'il faut dans le Sfax de l'avenir la conserver ou non, elle est là, évidente, éternelle. Du moins ose-t-on l'espérer ! De plus, elle a la chance d'avoir gardé une partie importante de sa population originelle et de n'avoir été concernée par l'installation d'immigrés qu'assez relativement.

La ville de Sfax se classerait troisième dans le monde pour le nombre des bicyclettes et des vélomoteurs. L'usage très répandu de ce moyen de locomotion est un autre témoignage de ce sens pratique qui caractérise le Sfaxien.

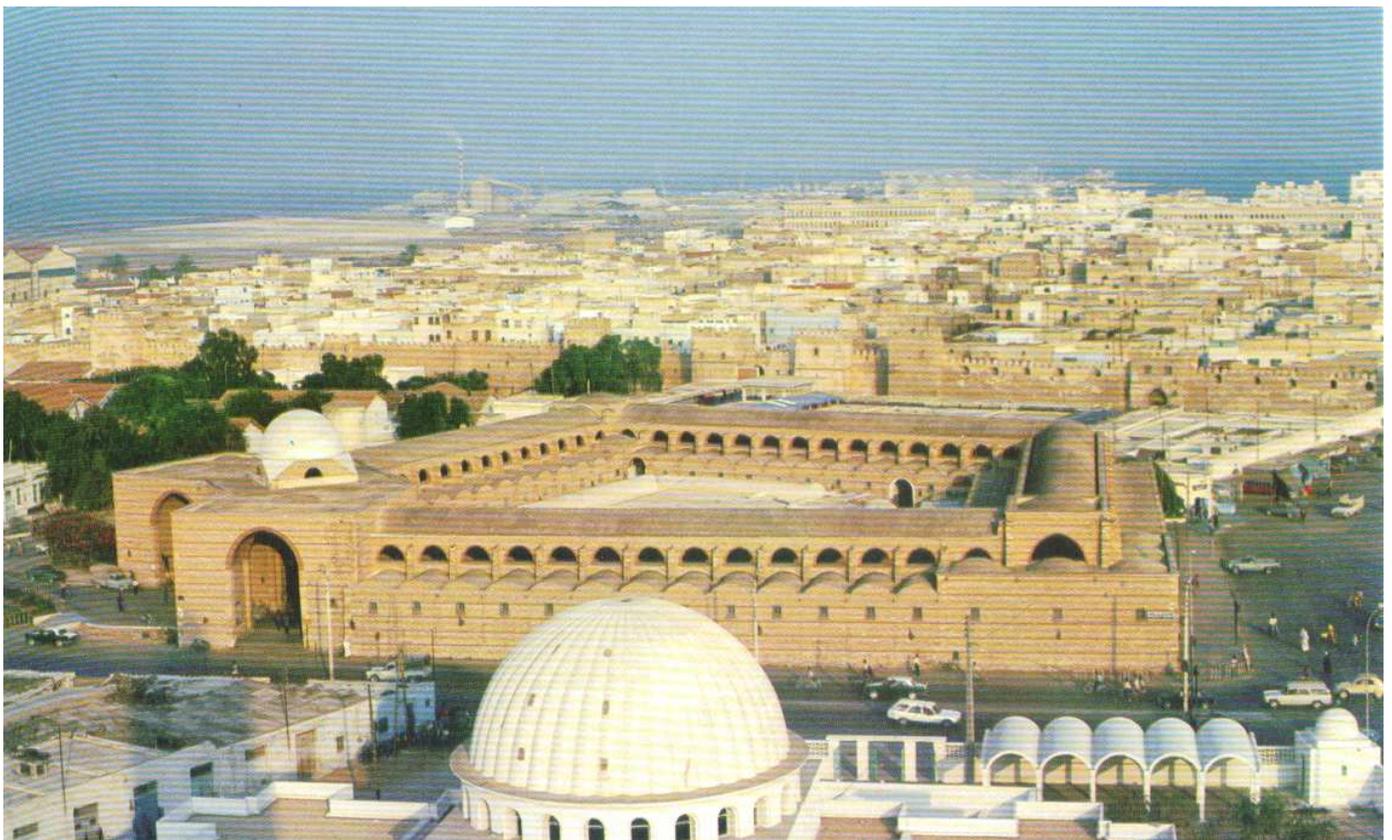
Le nombre des habitants à l'hectare est de 400 alors que pour la médina de Tunis il est de 510 et atteint 600 pour celle de Damas. Ceux qui l'habitent aujourd'hui aiment son calme et son



«ambiance», ils sont satisfaits de ses habitations généralement exigües et du confort relatif qu'elles offrent. Ils appartiennent à la petite bourgeoisie et ils sont la majorité. Car les gens plus aisés qui possèdent les grandes et belles maisons ainsi que les vastes jnens ont tendance à renoncer à la double résidence et optent pour l'habitat en banlieue. Ils abandonnent leurs demeures bourgeoises qui restent souvent vides ou les transforment pour un autre usage que l'habitation.

Les couches moyennes et les couches populaires sont sociologiquement l'élément déterminant pour l'avenir de la médina en matière d'habitat, tout au moins dans la phase actuelle du développement de la ville. Il y a chez elles une aptitude certaine à l'amélioration du cadre de vie mais, à l'évidence, elles manquent de moyens. Cela est visible dans la rue : une façade qui devrait être ravalée est seulement crépie à la chaux, une porte qui menace de pourrir est consolidée avec des planchettes de fortune... L'état

*Ce vaste marché construit il y a une vingtaine d'années au nord des remparts, s'intègre parfaitement dans son environnement. Il est comme un prolongement de la médina qu'on aperçoit au second plan.
Au premier plan, coupole de la toute nouvelle mosquée Sidi Lakhmi.*



général du bâti n'est pas cependant très dégradé, on n'observe nulle part le spectacle affligeant de pâtes de maisons qui menacent ruine, de murs pourris ou l'amoncellement de débris de toute sorte... Il suffirait peut-être d'une assistance méthodique permettant aux habitants de profiter de fonds qui existent, pour provoquer une rapide amélioration de l'habitat. Un meilleur entretien de la voirie par les responsables municipaux et des investissements plus conséquents en matière d'équipements sont aussi nécessaires. Les quartiers d'habitation de la médina deviendraient alors tout à fait satisfaisants et la ville conserverait ainsi une partie de son parc immobilier au moment où elle fait face à une crise du logement.

Les grandes et belles maisons désertées par leurs propriétaires sont plus menacées, surtout lorsqu'elles se situent à proximité des rues commerciales. La tentation de loyers élevés incite alors à les transformer en ensembles de magasins ou d'ateliers pour lesquels elles n'ont pas été conçues. Ainsi voit-on, de plus en plus, des patios avec leurs colonnes, leurs céramiques et leurs encadrements de portes en keddal, s'ouvrir directement sur la rue et recevoir avec plus ou moins de bonheur rayonnages et vitrines. Mais le plus souvent les propriétaires démolissent ces magnifiques demeures pour construire à leur place des magasins. Loin des axes du commerce, nombre de ces demeures bourgeoises se transforment généralement en ateliers de cordonniers ou en entrepôts.

Il se produit dans la médina de Sfax un phénomène commun à la plupart des centres historiques à savoir un développement rapide du secteur tertiaire. A cause de sa centralité, la médina confirme et étend sa vocation commerciale et artisanale, elle devient le principal quartier marchand du grand Sfax, et aussi le siège unique de la production artisanale dont nous avons vu par ailleurs l'importance.

En contrepartie elle perd sa population aisée, seule capable d'investir convenablement pour l'entretien d'une partie appréciable du parc de maisons et elle perd aussi ses autres fonctions. Il n'y a plus d'activités culturelles dans la médina si on excepte le musée Dar Jellouli et sa récente galerie d'exposition. Quant à la fonction administrative elle est nulle : sur ce plan, tout se passe ailleurs.

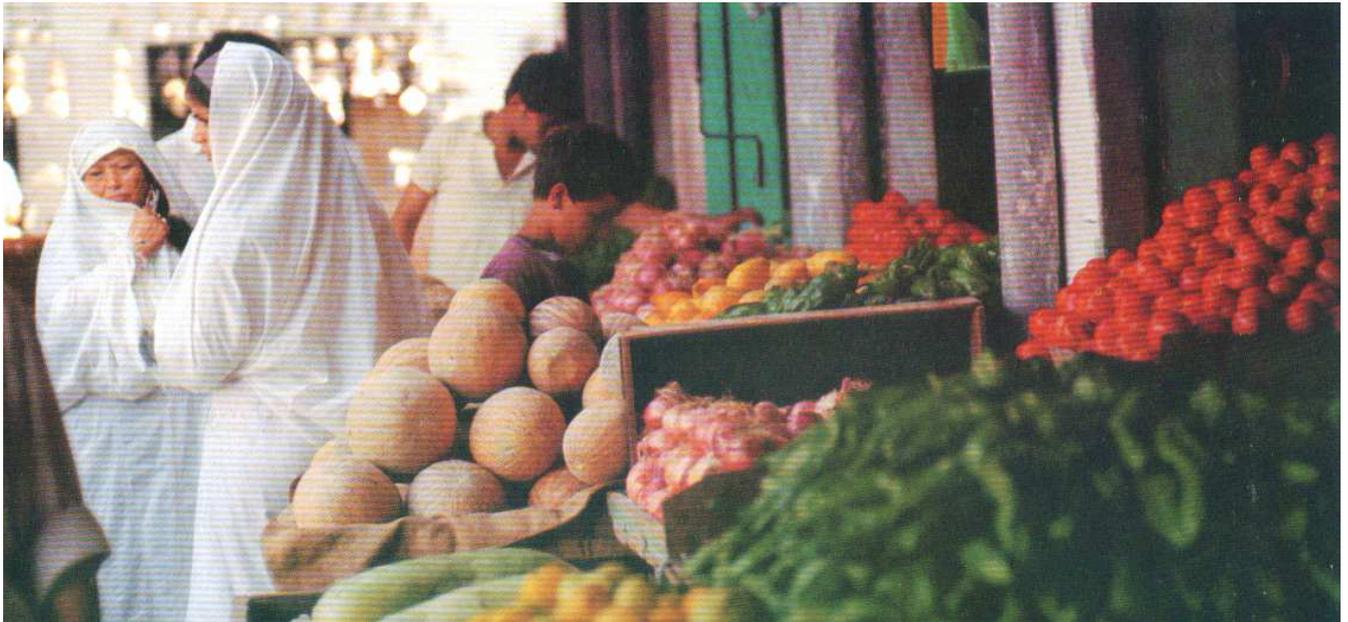
Que penser de cette évolution ? Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Il est évident que les transformations qu'elle entraîne notamment

dans ce que les urbanistes appellent «le volume bâti» ne vont pas toujours dans le sens souhaité. Ce n'est pas sans tristesse que l'on assiste à la démolition de chef-d'œuvres et qu'on voit construire à leur place des magasins laids et sans âme ! Il est évident aussi que dans une économie de marché, la loi de l'offre et de la demande crée une dynamique qu'il est toujours difficile de dévier encore moins d'arrêter.

Mais peut-être faut-il se situer dans une perspective historique et se dire que l'essentiel est que la médina en tant qu'ensemble urbanistique comprenant le riche patrimoine monumental que nous avons décrit, puisse être sauvegardée parce qu'elle témoigne de notre passé et parce qu'elle est ce lien solide qui nous y rattache et nous empêche de nous couper de nos racines.

Il faut aussi se situer dans une perspective d'avenir et, en se référant à l'exemple des centres historiques de l'Europe occidentale, être en mesure d'imaginer que dans quelques décennies le développement économique, l'évolution des autres parties de la ville, et les progrès culturels provoqueront chez une élite intellectuelle et artistique, un regain d'intérêt pour la médina. Il faudra bien, alors, que ceux de nos enfants ou petits-enfants qui voudront y vivre retrouvent les maisons de leurs aïeux aussi peu

*Dans le marché central,
fruits et légumes
proviennent des jnens et des
bouras mais aussi des autres
régions de Tunisie.*





*Depuis les terrasses du palais municipal, vue sur l'avenue
Hédi Chakerqui se prolonge jusqu'à Bab Diwan.*

transformées que possible ayant gardé leurs boiseries, leurs pierres sculptées et leurs céramiques... Faisons-leur confiance, ils sauront faire retrouver à ces demeures leur ancienne splendeur et perpétueront un patrimoine sans lequel nous ne compterions pas pour beaucoup parmi les autres peuples.

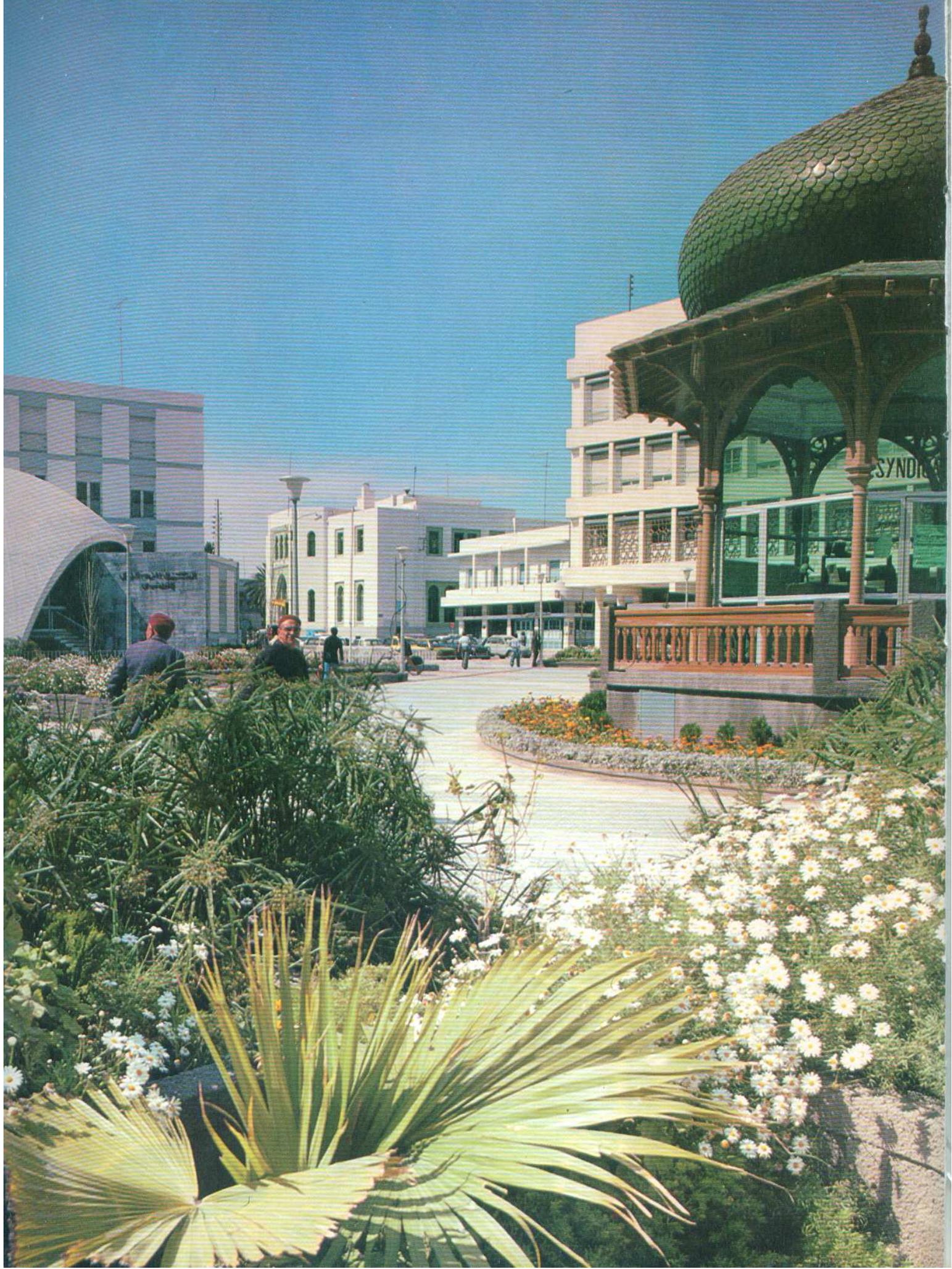
C'est pourquoi les mesures conservatoires sont, dans la phase actuelle de l'histoire de la ville, d'une importance capitale. La médina développe-t-elle son activité commerciale et artisanale ? A la bonne heure ! Mais qu'elle le fasse dans le respect d'un patrimoine monumental irremplaçable. Les deux choses ne sont pas inconciliables. Il faut de l'imagination et beaucoup d'autorité. C'est une responsabilité historique devant laquelle les Sfaxiens et leurs cadres ne sauraient se dérober.

LES QUARTIERS MODERNES

La ville moderne développe le damier de ses rues entre la médina et le port. C'est une ville coquette qui frappe par le mélange des genres architecturaux même si une certaine monotonie règne dans la partie proche de Bab Diwan, construite juste après les démolitions de la deuxième guerre mondiale.

Le grand nombre de squares et de jardins crée des liaisons heureuses entre les différents styles qui vont du néo-mauresque, comme le très beau Palais municipal ou le siège du gouvernement, à l'architecture d'avant-garde illustrée particulièrement par le bâtiment de la Banque Centrale. En matière de paysages urbains notre ville compte des réussites !

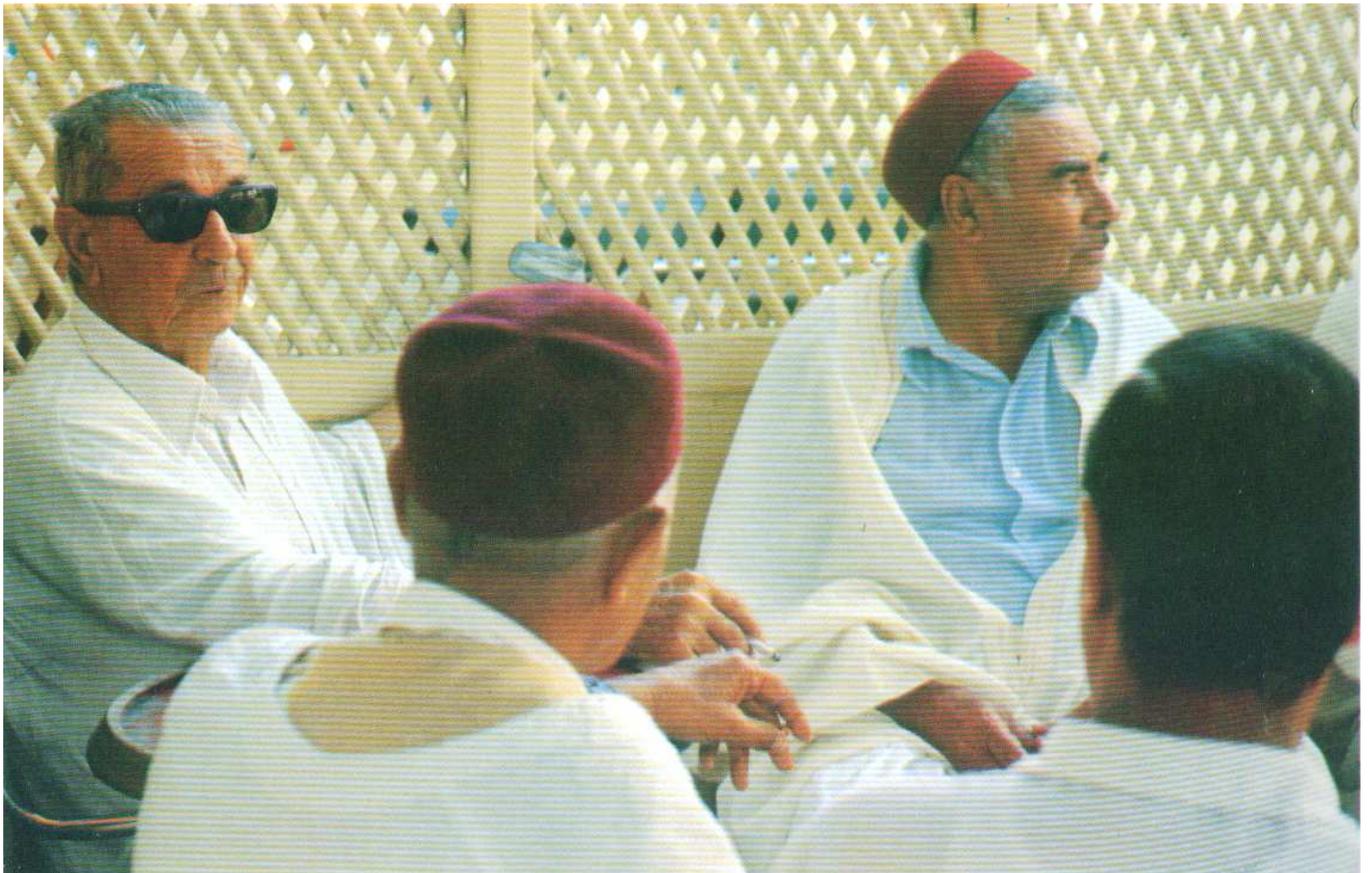
Depuis Bab Diwan et l'avenue Hédi Chaker toujours animée, on découvre une belle perspective sur le Palais municipal et la statue équestre du Président Bourguiba. Le cœur de la ville est là avec ses cafés les plus célèbres et leurs terrasses, avec ses cinémas et son théâtre, sa bibliothèque et son club de malouf (musique classique andalouse) etc. La radio régionale y occupe le bâtiment de l'ancienne poste en attendant de déménager dans d'importants locaux modernes et fonctionnels.



Ici l'animation est continue, elle a cependant ses moments de pointe. A la sortie des écoles et de l'administration, la percée de Bab Diwan, malgré ses quatre portes, connaît l'embouteillage. Les fins d'après-midi sont propices à la flânerie, qu'en bons méditerranéens les Sfaxiens apprécient beaucoup. Par deux, trois ou quatre les promeneurs remontent et descendent inlassablement l'«avenue».

Comme dans chaque ville de dimensions moyennes, certains cafés sont le rendez-vous de groupes d'habitues qui en font de véritables clubs. Chacun de ces groupes acquiert des habitudes et se forge un humour, voire un langage, qui lui est propre. Parfois une arrière-salle dans le café sert de cadre quasi privé à ces réunions amicales et telle petite salle contiguë à un café central s'intitule pompeusement le «salon bleu». Enseignants, hommes d'affaires et de hautes personnalités politiques parfois, s'y retrouvent pour disputer d'homériques parties de belote ou de «chich-bich» !

Entre les bâtiments de style très divers, les jardins, nombreux dans les quartiers modernes, créent d'heureuses liaisons. Les terrasses des cafés sont un lieu de rencontre où sont échangées les dernières «informations» concernant la politique. Maison s'y intéresse aussi au cours de l'huile et des amandes etc... et on y traite parfois des affaires.



Les quartiers modernes sont le siège de toutes les activités administratives et culturelles. Les grandes sociétés et une partie importante des commerces (grandes surfaces, meubles, électroménager, etc...) s'y trouvent également. C'est aussi au cœur de la ville, à proximité du port, là où aboutit le chemin de fer des phosphates, qu'a été construite l'usine d'engrais chimiques. Elle forme un véritable complexe avec les entrepôts de phosphate et l'impressionnante rampe de chargement du minerai. De l'autre côté du port ce sont encore des établissements industriels et les vastes bassins des salines...

De part et d'autre de la médina se sont développés au cours des cinquante dernières années deux faubourgs : celui de Picville où se regroupent les ateliers mécaniques et tout l'artisanat de l'électricité et de l'électro-ménager, et celui de Moulinville à vocation plus résidentielle.

Aujourd'hui ville moderne et médina constituent le noyau urbain du grand Sfax. Elles sont le point de mire de toute une population qui se répartit sur un vaste demi-cercle de plus de 10 kms de rayon. De sorte que pour une partie importante des habitants, aller au travail, entreprendre une démarche administrative, se rendre au cinéma ou à une conférence, faire des achats... signifie faire le voyage vers cet espace réduit qui occupe le centre du demi-cercle.

BRISER L'EXCESSIVE CENTRALITÉ

Sur le terrain, cet état de fait se traduit par la convergence vers Bab Jebli d'une dizaine de routes qui, le plus souvent, ne communiquent pas ou communiquent mal entre elles. En général, si d'un point du demi-cercle on veut aller à un autre point, il faut passer par le centre. Ce qui représente le double inconvénient d'allonger les distances et d'engorger le centre ville.

L'un des objectifs principaux des aménageurs est justement de briser l'étau de cette excessive centralité en réorganisant la circulation par la mise en place d'un réseau de « rocades », « radiales », « bretelles » et autres voies de communication. Mais les professionnels de l'urbain connaissent le poids de l'habitude et des réflexes acquis et ils sont assez réalistes pour comprendre



Lumière, détente et joie de vivre sur la terrasse d'un hôtel au coeur de la cité.

qu'il ne suffit pas de créer de nouvelles routes pour restructurer une ville. Aussi proposent-ils de repenser la relation entre la cité et sa banlieue.

Nous avons parlé plus haut de l'extension de l'habitat pavillonnaire dans la ceinture des jnens et de quelques unes de ses conséquences. Les jnens en perdant leur caractère rural sont devenus une banlieue-dortoir. On n'y relève pas la moindre activité industrielle, et il n'y a plus de véritable activité agricole... A peine existe-t-il quelques petits groupements de services, essentiellement de commerce et un peu d'artisanat dans les «merkezs».

Sfax ne compte pas parmi les grandes régions touristiques de la Tunisie. Mais les besoins de la ville en équipement touristique augmentent et de nouveaux hôtels surgissent.

De plus l'extension de la zone des villas s'est faite le long de routes convergentes laissant entre celles-ci des zones semi-rurales de sorte, qu'aujourd'hui, l'habitat pavillonnaire s'étend sans homogénéité sur des milliers d'hectares. On imagine la difficulté et le coût des équipements et des services dans ces espaces, qui représentent les trois-quarts de la superficie du grand Sfax.



Le problème se complique par la présence entre le centre et la banlieue de la zone tampon des «rbats». Ce mot désigne des quartiers peuplés et pauvres dans lesquels une partie importante de la population est originaire de l'arrière-pays ou des îles Kerkennah. Ici la question des équipements et des services revêt une acuité qu'on imagine sans peine.

Alors que faut-il faire pour engager une dynamique capable de réaliser entre le centre ville et sa trop vaste banlieue un nouvel équilibre ?

Les spécialistes conseillent de s'engager dans deux directions: encourager la concentration de l'habitat pavillonnaire à l'intérieur d'une zone proche du centre (limitée par la ceinture n° 5) et créer, à partir des merkezs les plus importants, des sortes de satellites urbains dans la vaste banlieue pour lesquels un effort particulier en équipements socio-culturels serait consenti. Et par-dessus tout, sauvegarder la zone verte des jnens, considérée comme un patrimoine essentiel de la ville et arrêter son urbanisation anarchique. Il faut souhaiter vivement le succès de si vastes et ambitieuses mesures. Sfax en a aujourd'hui le plus grand besoin. Car si les quartiers modernes et la médina sont beaux et agréables, une anarchie affligeante règne dans le reste de l'agglomération. On construit partout, la ville est un vaste chantier, elle est comme un orchestre à qui il manque un chef.

LE POIDS DE L'INDUSTRIE

Dans la recherche d'un nouvel équilibre, pour le grand Sfax, un autre facteur va peser de tout son poids. Il s'agit du développement des industries et des quartiers industriels. Aujourd'hui Sfax est le deuxième centre industriel du pays, mais il vient loin derrière Tunis. En 1973, la valeur de la production industrielle était estimée à 30 millions de dinars contre 235 millions pour la capitale. Certains pensent que Sfax aurait dû connaître une industrialisation plus poussée au cours des vingt dernières années.

On compte aujourd'hui 1 200 ouvriers dans l'industrie chimique et les industries manufacturières emploient 5 000 personnes. Si on excepte l'industrie des engrais, la plupart des entreprises sont de petites dimensions (entre 20 et 50 employés) et se répartissent entre

deux zones industrielles l'une au nord-est de la ville, l'autre au sud-ouest.

Si une résistance aux industries polluantes est sensible — et compréhensible — la ville envisage de poursuivre avec plus de fermeté et de décision son industrialisation. On compte créer 8 000 emplois industriels au cours des quinze prochaines années. Mais quelle place la stratégie économique à l'échelle nationale prévoit-elle pour Sfax à l'horizon 2000 ? Une chose est certaine : le passé, la compétence et le sens de l'initiative qui caractérisent les Sfaxiens, autorisent tous les espoirs pour l'avenir industriel de la ville et de sa région.

Les aménageurs de la ville partagent cet optimisme. Ils accordent aux implantations industrielles futures une place importante et prévoient le renforcement des deux zones industrielles actuelles. Ils prévoient aussi le décalage vers le littoral de la circulation ferroviaire qui engorge aujourd'hui la cité et crée des problèmes inextricables et parfois dramatiques dans ses quartiers les plus animés.

DES ÉLÉMENTS POUR UN PORTRAIT

Dans ce qui précède, nous nous sommes intéressés aux différents secteurs de la ville, aux espaces verts, à la circulation, aux quartiers industriels, etc. Nous avons essayé, à la suite des spécialistes, de mesurer les changements, de prononcer un diagnostic et de proposer des solutions. La tâche était relativement aisée.

Mais il va être plus difficile de saisir dans sa complexité l'agent essentiel de ces changements : l'homme, en l'occurrence le Sfaxien. Et à la fin de ce livre on n'échappera pas à la tentation d'esquisser un portrait de ce dernier. L'entreprise est périlleuse car la variété des genres de vie est grande dans notre ville (1) et les changements très rapides.

(1) Jusqu'à une époque toute proche certains habitants des jnens étaient de parfaits paysans partageant leur vie entre les olivettes et les vergers. Le nom de «bouaziz» désigne cette partie de la population qui a avec la ville des contacts très espacés. Le bouaziz est un peu l'Auvergnat des Sfaxiens et chacun a une histoire de bouaziz à raconter.

« Une nuit, la femme de Bouaziz entend un voleur pénétrer dans la chambre. Terrorisée, elle chuchote dans l'oreille de son mari : « Un voleur ! Un voleur ! »

- Oui, oui ! dit Bouaziz en enfouissant sa tête sous l'oreiller.

Par ailleurs un portrait ne saurait être représentatif de la population d'une ville entière. Mais malgré cela il nous a paru utile de dégager les traits de caractère fondamentaux du Sfaxien au risque d'être sommaire et de froisser des susceptibilités.

Intérieur de la poste centrale. Sur le mur du fond une fresque de l'artiste Ammar Farhat.



Le voleur s'empare d'une magnifique couverture de laine récemment acquise, -Il a pris notre couverture neuve dit la femme !

- Oui, oui ! dit Bouaziz. Laisse faire ! Il ne perd rien pour attendre ! Le voleur ouvre le coffre, prend les bijoux.

-Il a pris mes bijoux, dit la femme.

- Oui, oui ! Laisse faire ! Il ne perd rien pour attendre !

Le voleur achève tranquillement sa besogne et s'en va. Le lendemain Bouaziz descend en ville puis rentre le soir.

- J'ai trouvé le voleur ! dit-il triomphalement à sa femme. Il était en train de vendre ce qu'il nous avait volé. Mais franchement il n'est pas très malin. Sais-tu que cet idiot a vendu vingt dinars une couverture qui nous avait coûté trente !

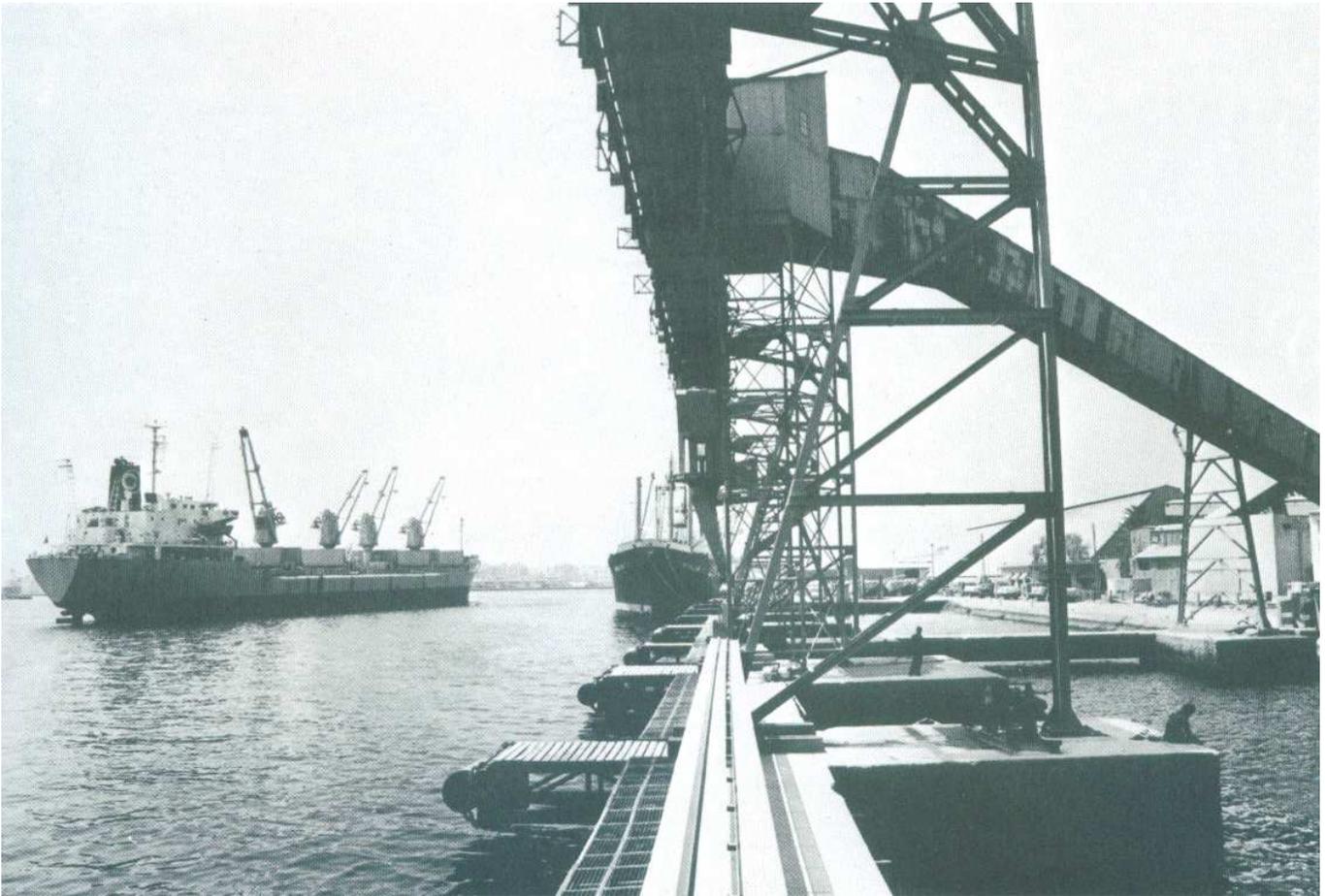
Excédée, la femme lui demande : Mais qu'as-tu fais ?

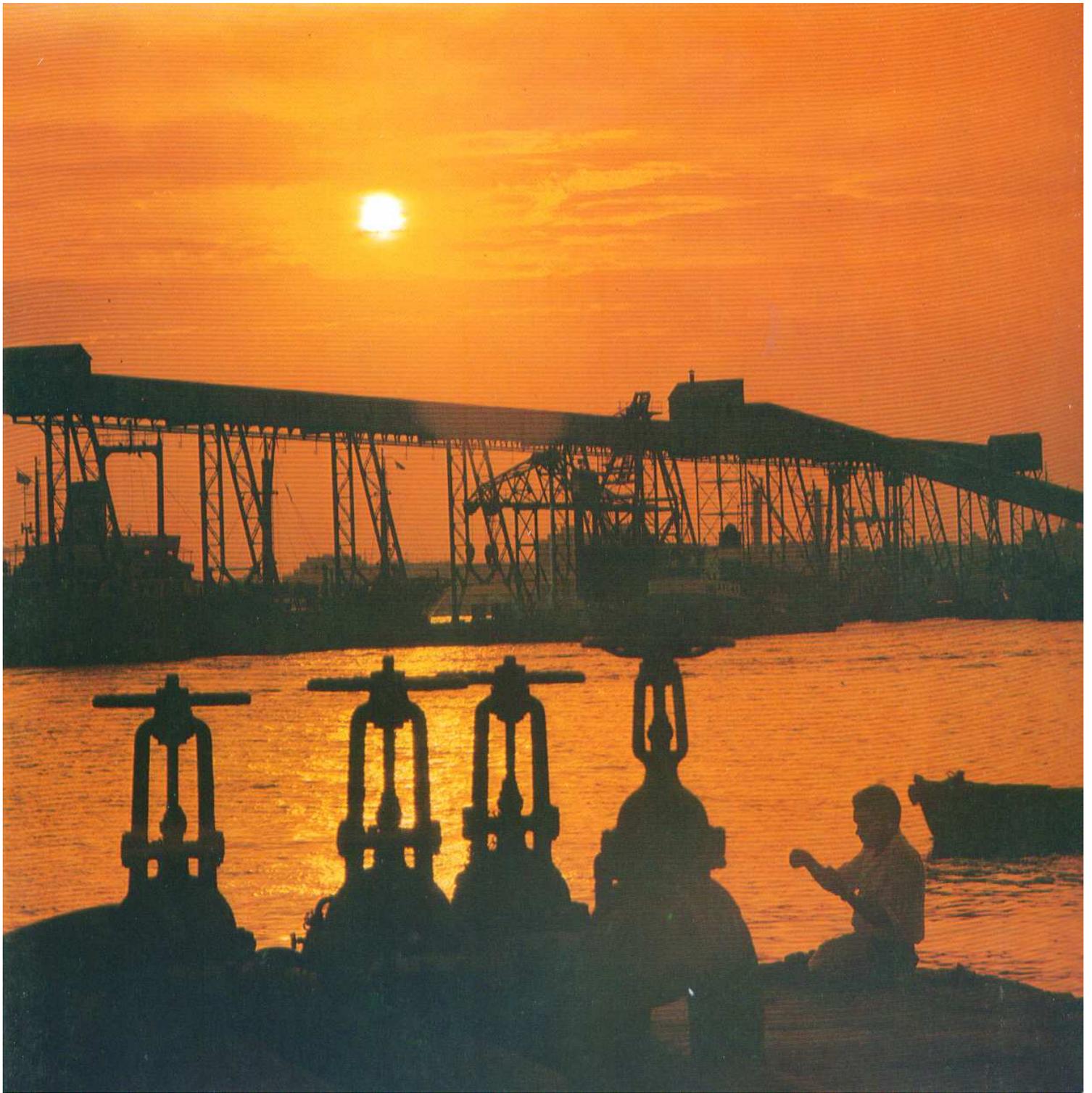
- Tu sais, répondit Bouaziz, je l'ai fixé si fortement qu'il ne put que baisser les yeux et s'en aller.»

Pour entreprendre cette tâche délicate nous ne pouvions nous appuyer sur une étude de psycho-sociologie ni sur un sondage d'opinion. L'une et l'autre n'existent pas. Réduits à faire confiance à notre propre intuition nous avons, pour combattre notre subjectivité, soumis à l'avis d'amis sfaxiens et non sfaxiens les éléments de ce portrait.

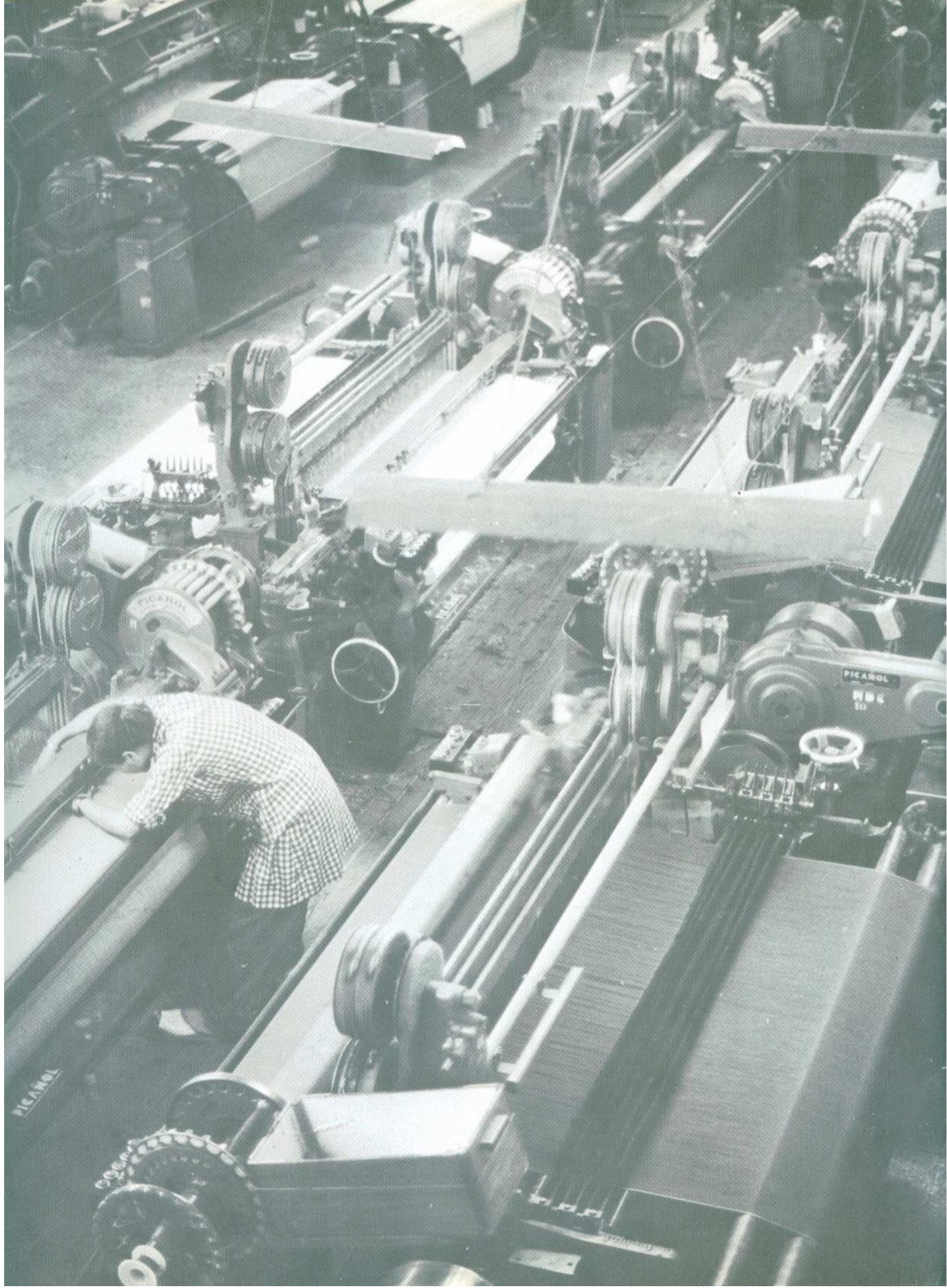
Le Sfaxien est en général sérieux et consciencieux. Il est apprécié dans la fonction publique et on lui fait confiance lorsqu'il est artisan ou commerçant hors de sa ville. Héritier d'une longue tradition artisanale il est en effet ingénieux et habile de ses mains. Il a le goût du travail «fini». A Tunis, les Sfaxiens réussissent pleinement dans la mécanique, l'électricité, la chaufferie, la plomberie, la menuiserie, etc. Partout en Tunisie ils ont la réputation d'excellents maçons et le mot «Sta» par lequel les autres Tunisiens les désignent avec une pointe de moquerie, signifie maître maçon.

*Rampe de chargement
automatique des phos-
phates dans le port
commercial.*





Coucher de soleil sur les installations portuaires.



Le Sfaxien a aussi le sens des affaires. On s'étonne à Tunis et ailleurs de voir comment, partis de rien, tel forgeron, tel marchand de tissus et tel menuisier... arrivent à agrandir leurs établissements et à prospérer rapidement. Mais leur sérieux, leur ténacité et leur sens poussé de l'économie expliquent de tels succès. Le Sfaxien a en effet la réputation d'être très près de ses sous. On le juge volontiers avare mais en découvrant en lui le «bon vivant» qui ne se prive de rien les autres Tunisiens considèrent qu'il est plutôt économe et n'entend céder un millime que lorsque la contrepartie est évidente. Ce comportement est réel et assez général. On peut le relever chez des Sfaxiens qui sont à la tête de fortunes très respectables. Pour le comprendre il suffit de rappeler que la présence d'un Sfax aujourd'hui prospère dans une zone de steppes peu arrosées ne peut s'expliquer sans l'âpreté au gain, souvent au petit gain, et sans la frugalité des Sfaxiens tout au long des siècles (1).

*Usine de tissage.
L'industrie textile est le
prolongement
technologique d'une longue
et soignée tradition
artisanale.*



*L'industrie de la chaussure,
qui se développe rapidement
à Sfax, renoue elle aussi
avec un artisanat du cuir
toujours prospère.*

On s'accorde d'autre part à penser qu'une grande solidarité relie les Sfaxiens entre eux. Le Sfaxien préférerait comme associés, collaborateurs et fournisseurs d'autres Sfaxiens. Certains trouvent cette solidarité excessive et regrettent ce qu'ils appellent un «régionalisme dépassé». Ce à quoi les Sfaxiens répondent qu'il est naturel de commercer dans la confiance avec ceux qui vous sont proches et rappellent que ce qui est vrai pour eux ne l'est pas moins pour les autres villes et régions de la Tunisie.

Dans le même ordre d'idées, il n'est pas rare d'entendre dire que Sfax est une ville «fermée» et qu'il est difficile de «pénétrer dans les milieux sfaxiens». Mais ceux qui franchissent l'obstacle

(1) Les Djerbiens qui en matière d'âpreté au gain et de frugalité n'ont de leçons à recevoir de personne ont installé leurs commerces partout en Tunisie dans le Constantinois et ailleurs mais n'ont pas réussi à s'implanter à Sfax.

*Création industrielle
récente : l'usine de
tuyaux en matj'ères*



ne jureront que par la ville et ses habitants. Comparable en cela aux personnes à caractère entier, notre ville ne sait que séduire ou rebuter totalement.

La conséquence de ces traits de caractère est un attachement très fort du Sfaxien à sa ville et à ses coutumes et ce, quel que soit son degré d'évolution. Tout récemment, invité par un groupe de Sfaxiens qui étaient aux sports d'hiver, un ami a la surprise de voir servir au dîner sous un ciel alpin chargé, une «marqua» fumante préparée avec des «sbarès» frais et du pain d'orge venus directement de Sfax.

Cet attachement ne va pas sans une certaine fierté, voire un certain orgueil que d'aucuns trouvent excessif. Poussant plus loin l'analyse, certains considèrent que cet orgueil cache un manque de confiance qui expliquerait que le Sfaxien soit dans certains domaines — notamment la politique - peu agressif. Ils relèvent

Les jeunes filles représentent 42 % de la population scolaire du primaire et 38 % de celle du secondaire. Le rôle joué par les femmes dans la vie sociale et culturelle de la ville ne cesse de se développer.



par exemple que dans beaucoup de domaines, notamment les domaines techniques et économiques, les Sfaxiens occupent des responsabilités de haut niveau mais rarement la première responsabilité qui est généralement politique. De là, à affirmer que la ville ne joue pas sur le plan politique un rôle à la mesure de son importance économique il n'y a qu'un pas à faire.



La municipalité a multiplié les jardins et a construit récemment cette belle piscine qui comprend deux bassins et qui peut recevoir 1.500 spectateurs.



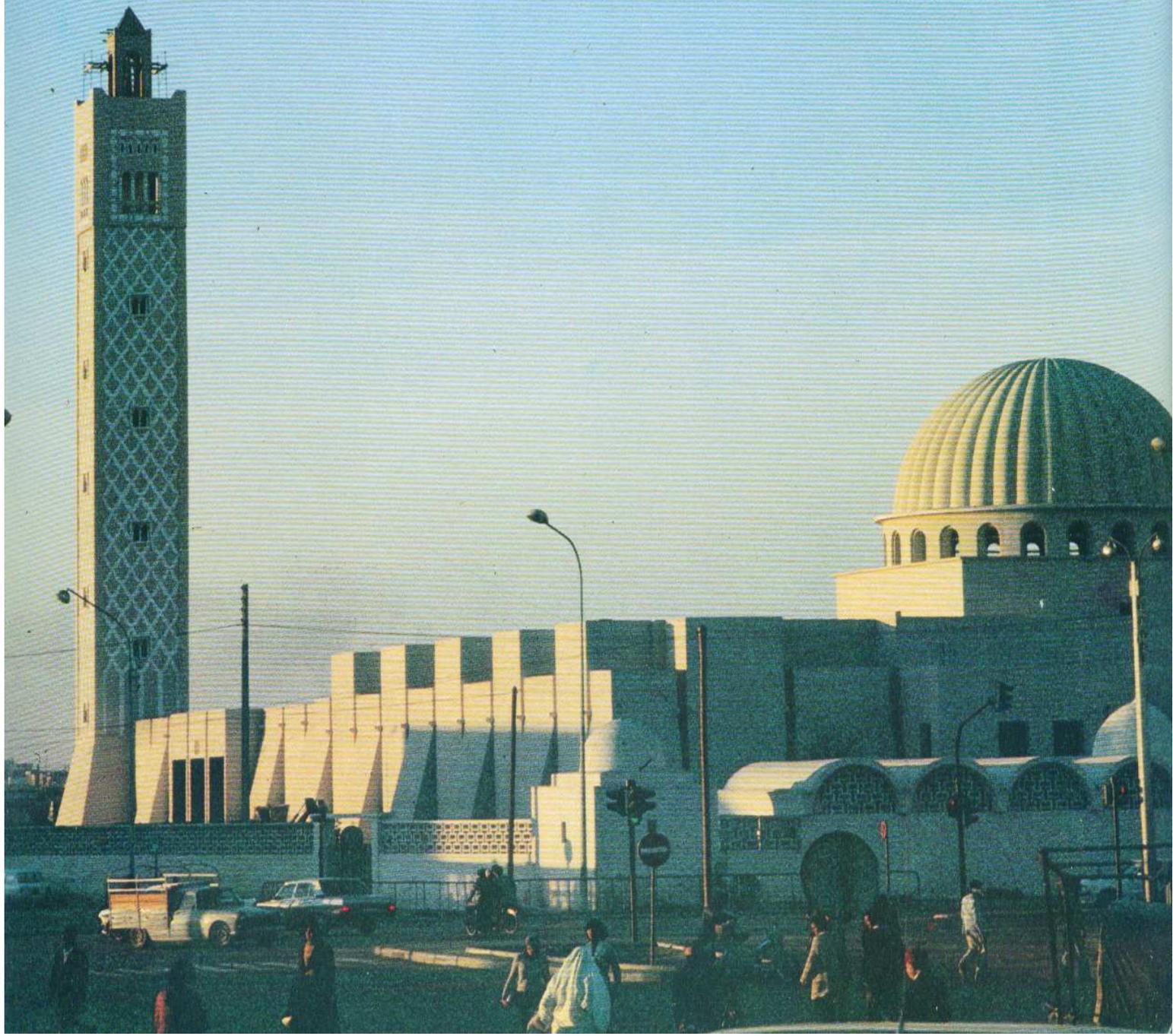
Esprit pratique et réaliste, porté davantage sur les réalisations concrètes et immédiates, le Sfaxien serait peu idéaliste et n'attacherait qu'un intérêt relatif aux initiatives et entreprises d'utilité générale et aux spéculations intellectuelles et artistiques. Et s'il est vrai que le taux de scolarisation dans la ville est l'un des plus élevés du pays et que celle-ci enregistre régulièrement en matière de succès scolaires les pourcentages les plus élevés, il faut noter que ce sont les disciplines scientifiques, économiques, commerciales et de gestion qui attirent le plus les jeunes Sfaxiens. Il y a là à l'évidence la confirmation d'une vocation qui se traduit par l'importance à l'échelle nationale du rôle que jouent les entrepreneurs sfaxiens dans l'industrie et le commerce.

Tout à ses occupations économiques dans lesquelles il trouve satisfaction et épanouissement, le Sfaxien serait peu porté sur la culture. Les artistes et les chercheurs sfaxiens estiment mériter un soutien plus grand de la part de leur public d'autant plus que celui-ci compte maintenant un grand nombre d'universitaires. Notons par ailleurs que Sfax reste en marge des festivals qui, chaque été, animent plusieurs régions en Tunisie. Le manque d'intérêt pour le culturel dans le sens européen du terme est indéniable ; il est cependant compensé par une vie culturelle dans le sens anthropologique dont nous avons vu, dans plus d'un endroit de cet ouvrage, toute la richesse.

*Les nouveaux
bâtiments de la faculté
de médecine qui
comptait en 1979-1980
588 étudiants et
étudiantes.*







Il est juste cependant de signaler que la radio régionale est un foyer de production culturelle fort intéressant. On retrouve dans des émissions documentées et agréables ce goût pour le travail bien fait qui, à défaut de génie, est garant de qualité.

Certains pensent que la vie culturelle aurait été plus vivante et plus riche à Sfax n'était-ce l'exode continu de son élite. Il en serait de même pour la vie économique. Car il semble que notre ville ne récupère qu'un pourcentage assez faible de ses universitaires, Tunis, la capitale exerçant une forte attraction, sans doute à cause de son dynamisme culturel. En faut-il plus pour conclure que si notre ville est désireuse de réaliser un développement rapide et harmonieux au cours des décennies à venir, elle se doit d'accorder au culturel une place importante ?

DANS CINQUANTE ANS

Tout au long de ce livre, nous avons essayé de faire connaître au lecteur les multiples facettes de l'agglomération sfaxienne. Toutes les fois que cela était possible nous avons recherché le prolongement dans le présent de faits anciens et nous avons essayé d'éclairer le présent par ses origines historiques. Mais notre démarche n'était pas celle de l'historien. Nous voulions saisir le présent dans sa complexité et en même temps garder la distance qui permet de placer le discours dans une perspective d'avenir. Pour cela le recours fréquent au passé était nécessaire.

Car à la fin de ce livre la question qui mérite d'être posée est bien celle-ci : Dans une cinquantaine d'années, lorsque notre ville approchera le million d'habitants que restera-t-il de la petite agglomération de 45 000 habitants que nous avons évoquée à plusieurs reprises ? Qu'en restera-t-il sur le plan humain et sur le plan urbanistique ?

La plus récente des mosquées de la ville Sidi Lakhmi construite au nord des remparts. L'architecte qui s'est visiblement inspiré de la puissance des volumes de la mosquée de Okba à Kairouan, propose ici une tentative louable de renouvellement de l'architecture religieuse. On ne peut s'empêcher de relever que la massivité de l'édifice s'accommode mal de la fragile élégance du minaret.

La ville va-t-elle évoluer — comme cela est fréquent hélas! — vers une cité moderne bien gérée, propre mais... banale ? Ou bien parviendra-t-elle tout en assurant une heureuse mutation à sauvegarder sa personnalité ? Et que signifie «sauvegarder sa personnalité» ?

La réponse à cette dernière question n'est pas simple. Peut-être faut-il en premier lieu perpétuer dans l'avenir la présence de deux éléments essentiels du Sfax de toujours : la médina et les jnens. Si dans cinquante ans la ceinture verte des jnens disparaissait entièrement et si par l'extension de certaines des transformations auxquelles nous assistons la médina perdait sa trame et son patrimoine monumental... alors Sfax deviendrait une ville sans âme, une ville banale.

Nous préférons quant à nous imaginer ce Sfax du XXI^e siècle sous l'aspect d'une vaste agglomération moderne dans laquelle les espaces verts introduiraient variété et joie de vivre et au cœur de laquelle la médina, centre historique, constituerait une oasis de • calme et de beauté. Dans ce Sfax-là les habitants continueraient à avoir l'accent chantant et très diphtongue qui leur est si particulier, leur plat préféré resterait la soupe de poisson au cumin et leur sens pratique et leurs facultés d'adaptation seraient toujours aussi vifs. Dans la Tunisie de demain, riche de la variété de ses régions, Sfax sera alors, comme elle l'est aujourd'hui, une ville qui se distingue par la force de sa personnalité .

BIBLIOGRAPHIE

- Abdessalem (A)** : «Les historiens tunisiens des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles». Paris.
- L'Africain (Léon)** : «Description de l'Afrique», nouvelle traduction par Paul Epaulard Paris 1956, 2 volumes.
- Ayadi (T)** : «Les structures de la propriété foncière à Sfax vers le milieu du XIX^e siècle» polycopie 1970.
- Brunschvig (R)** : «La Berberie orientale sous les Hafside», 2 volumes, Paris 1947.
- Desfontaines (L.R.)** : in Dureau de la Malle, «fragments d'un voyage dans les Régences de Tunis et d'Alger fait de 1783 à 1786», Paris 1838 2eme volume.
- Despois (J)** : «La Tunisie orientale, Sahel et Basse Steppe» 1955.
- Dunant (H)** : «La Régence de Tunis» MTE Tunis 1975.
- Fakhfakh (M)** : «Sfax et sa région», 2 volumes polycopiés 1975 (thèse de Doctorat).
- Feraud (L. Ch)** : «Annales tripolitaines» 1927.
- Ganiage (J)** : «Les origines du protectorat français en Tunisie». Paris, 1957.
- Goiten (S.D.)** : A «Mediterranean Society», 1967, 2 volumes.
- Golvin (L.)** : «Essai sur l'Architecture religieuse musulmane», Paris, 1974.
- Guerin** : «Voyage archéologique dans la Régence de Tunis», Plon Paris 1862, 2 volumes.
- Idris (R.H.)** : «La Berberie orientale sous les Zirides», Paris, 1962.
- Julien (Ch.A.)** : «Histoire de l'Afrique du Nord», Paris 1931.
- Lallemand (Ch)** : «La Tunisie, pays de Protectorat français», 1892.
- Marçais (G)** : «Les origines de la maison nord africaine», Cahiers des Arts et Techniques N° 7 Tunis, 1974.
- Marçais (G) et Golvin (L)** : «La Grande Mosquée de Sfax».
- Masmoudi (M)** : «L'habitation traditionnelle dans la banlieue de Sfax, » Cahiers des Arts et Traditions Populaires N° 1 Tunis 1968. «Peintures sous-verres de Tunisie» - Cères Productions - Tunis 1972.
- Louis (A)** : «Les Iles Kerkena», 2 volumes, Tunis 1961 et 1963.
- Marmol** : «L'Afrique», Paris 1667.
- Monchicourt (Ch)** : «Relations inédites de Nyssen, Filippi et Calligaris, 1788, 1829, 1834», Paris 1929.
- Pellegrin (A)** : «Sur l'étymologie de Sfax». IBLA N° 38, 2^e trimestre 1947.
- Pellissier de Raynaud (D)** : «Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 41, 42» Paris 1813.
- Plantet (E)** : «Correspondances des Beys de Tunis et des consuls de France avec la cour 1577-1830» vol, 1 et 2.
- Raymond (A)** : «Tunisiens et Maghrébins au Caire au XVIII^e siècle», Cahiers de Tunisie N° 26, 27, 2^e et 3^e trimestre 1956».
- Rousseau (A)** : «Annales Tunisiennes» Alger 1864.
- Slama (B)** : «L'insurrection de 1864 en Tunisie», Tunis 1967.
- Tlili (B)** : «Les rapports culturels et idéologiques entre l'Orient et l'Occident en Tunisie au XIX^e siècle (1830-1880)». Tunis 1974
- Valensi (L)** : «Le Maghreb avant la prise d'Alger (1780-1830)» Paris 1969.
- Veullier (G)** : «La Tunisie», Tours 1896.
- Yacoub (M)** : «Guide du Musée archéologique de Sfax», Tunis 1966.
- Zouari (A)** : «Histoire de la famille Nouri de Sfax». Polycopie.
- Zouari (A)** : «Les relations commerciales entre Sfax et le Levant». Polycopie 1977.

TABLE DES MATIERES

Introduction : VILLES DU MONDE ARABE	5
Chapitre premier : AUX SOURCES DE L'HISTOIRE	7
Situation et site.	10
L'Avant Sfax islamique.	11
Naissance de la cité	15
Premier âge d'or et premières difficultés	15
Sfax à l'époque Hafside.	22
La confirmation d'une vocation	24
L'époque turque	30
Les épreuves du XIXe siècle.	33
Chapitre II : PRÉSENCE DU PASSÉ.	41
La ville ceinturée	46
Au cœur : la mosquée	52
Un urbanisme arabo-rnusulman.	54
Pérennité de l'artisanat.	60
L'habitat traditionnel	66
La vie culturelle.	75
Chapitre III : LA VOCATION TERRIENNE.	79
Une ceinture de jardins dès le XVIIIe siècle	82
Le «Borj» instrument de l'expansion.	85
La vocation terrienne	88
Une immense entreprise : l'olivier.	91
La «Boura», héritière du jnen ?.	94
Mutations nouvelles	98
Chapitre IV : LA VOCATION MARITIME	101
99 ruses pour attraper le poisson	107
Nourritures maritimes	110
«Ya karkana ya karkara» !	114
Le commerce maritime.	117
Chapitre V : D'AUJOURD'HUI A DEMAIN.	125
La médina de demain : mythe ou réalité ?.	128
Les quartiers modernes	135
Briser l'excessive centrante	138
Le poids de l'industrie.'	141
Des éléments pour un portrait	142
DANS CINQUANTE ANS.	155
BIBLIOGRAPHIE	157

Toutes les photos de ce livre sont de Jeanne Chevalier sauf :
p. 94 (2), 117, 118, 121,145 et 147 (CèresProductions)
p. 17, 32, 93 et 95 (Archives du musée du Bardo)
p. 55, 94(1), 36 et 37 (T.AP.)
p. 39, 107(Groupe 8)
p. 74 (Conservatoire de Sfax)
p. 84 (Centre des Arts et Traditions Populaires)

Dépôt légal : 3ème trimestre 1980
Numéro d'éditeur : V - 2 - 1980
ISBN 2-86444-020-2

Achévé d'imprimer sur les presses
des Imprimeries Réunies
avenue de Montplaisir
Tunis